KWARTALNIK PSYCHOLOGICZNY

REDAKTOR
STEFAN BŁACHOWSKI

TOM I/3

1 9 P O Z N A Ń 3 0

POZNAŃSKIE TOWARZYSTWO PSYCHOLOGICZNE

FRANCISZKA BAUMGARTEN — SOLOTHURN

LES BASES DE LA SCIENCE DE LA PERSONNALITÉ

Dans les derniers temps on parle beaucoup de la crise que subit la science psychotechnique, acculée soit disant à une impasse et depuis des années ne marquant plus aucun progrès. L'examen par tests suffit d'autant moins que l'on veut constater les aptitudes des individus, appelés à exercer des fonctions professionnelles compliquées; on envisage donc la nécessité de soumettre le candidat à un examen général, qui permettrait de saisir sa personnalité complète.

Et c'est ici que commencent les difficultés, car immédiatement se posent des questions importantes: qu'est-ce que la personnalité en général? Par quels moyens la psychologie procède-t-elle pour saisir la personnalité?

Si nous passons en revue les réponses de différents savants à ces questions, nous voyons que les uns comme p. ex. Klages, identifient la personnalité avec le caractère. Il dit dans un de ses derniers ouvrages: „Le caractère humain ou, ce qui revient au même, la personnalité, serait définie par le moi individuel, et la caractérologie s'occuperait surtout des propriétés des êtres personnels" (Personnalité, Introduction à la caractérologie, p. 16). D'autres, p. ex. W. Stern sont d'avis que notre caractère tout comme nos dispositions, notre constitution, nos actes et nos efforts ne représente que des catégories personnelles formant un tout, une unité. C'est cette unité qu'il s'agit de saisir par les moyens d'une science spéciale de la personnalité (Personalistik). D'autres encore font une distinction entre la personnalité et l'individu. Les traits spéciaux qui marquent l'intérieur constituent l'individualité de la personne, et les manifestations extérieures de celle-ci sa personnalité.

Pour notre compte nous voulons défendre ici le point de vue qui n'identifie pas le caractère avec la personnalité. Car d'après nous, la personnalité n'est pas seulement l'expression des traits du caractère, mais aussi le résultat des influences du milieu et elle est déterminée, outre la faculté d'assimilation des impressions et des conceptions nouvelles, par la faculté d'apprendre et de s'exercer, et par la résistance opposée à l'influence du milieu. Nous prenons d'ailleurs en considération la constitution physique de la personne qui agit continuellement sur la volonté. Les actes de la personnalité sont soit gênés, soit facilités par elle (p. ex. la conscience de la valeur du moi, sentiment d'infériorité etc.). L'idée de la personnalité est donc liée non seulement à l'idée d'une entité particulière, comme à celle du caractère, mais aussi à l'idée d'une faculté de s'affirmer victorieusement par ses qualités particulières. Cette notion est d'une grande importance pour la psychotechnique, car nous nous occupons surtout de la personnalité capable d'un effort, d'une manifestation de sa vie à l'extérieur.

Nous définissons donc la personnalité comme l'ensemble de la constitution physique et psychique de l'homme dans la particularité spéciale de son être, tandis que la notion de l'individualité souligne cette constitution comme une entité qui ne se repète pas. La conception du caractère ne comprend que le côté des qualités morales de l'homme. Ainsi le concept de la personnalité englobe celui du caractère, ce dernier n'en étant qu'une partie bien que très importante.

Ayant, quoique d'une façon bien générale, mis au clair l'idée, de la personnalité nous pouvons aborder ce problème si important pour la psychotechnique:

Quels sont les traits saillants de la personnalité, ceux qui nous la font saisir comme un tout? Ici les systèmes changent autant que leurs interprètes. Nous voulons mentionner seulement ceux qui ont une certaine valeur. Ainsi, d'après le psychiatre Kraepelin qui a relevé les propriétés les plus importantes de la personnalité, celles-ci consisteraient dans la capacité de fournir du travail (Leistungsfähigkeit), capacité d'exercice, mémoire spé-

ciale, excitabilité, fatigabilité, faculté de se rétablir, profondeur du sommeil, faculté de distraction et capacité d'acquérir des habitudes.

Nous ne doutons pas que cette table de matières, dressée specialement pour la psychiatrie, ne lui ait rendu de grands services et n'ait servi à ses besoins, mais elle serait de moindre utilité appliquée à la psychotechnique. Nous pouvons nous prononcer dans le même sens en ce qui concerne le système de Klages, qui par sa classification des mobiles, les uns affirmant le moi, les autre le niant, par la distinction entre les intérêts généraux et personnels, avec leurs subdivisions a crée une théorie qui a beaucoup d'attrait, mais qui ne saurait être appliquée en pratique.

Nous pourrions ainsi analyser tous les systèmes qui ont essayé de donner une solution du problème et prouver qu'ils n'ont qu'une valeur purement théorique, car ces systèmes n'arrivent pas à faire valoir toute la richesse des tendances, mobiles et motifs qui poussent l'homme à développer toute sa personnalité dans sa vie créatrice, sociale et professionnelle. Ils ne tiennent pas compte non plus de la grande variété des personnalités. Ce qui nous touche de près ce sont des personnes réelles, non des constructions abstraites, et pour cette bonne raison nous devons demander comment il se fait que ce problème d'une importance si capitale attend toujours sa solution. Nous espérons, que, posée ainsi, la question nous fournira d'elle même des moyens sûrs pour la résoudre.

Les recherches sur la personnalité ont dans l'histoire de l'humanité subi le même sort que la connaissance du monde extérieur. Comme nos sensations nous donnent de fausses représentations des mouvements solaires et de la terre, de sorte qu'il a fallu les redresser par les lois de l'astronomie et de la physique, établies à l'aide d'instruments scientifiques, de même nous passons aussi par des illusions en ce qui concerne la connaissance de la personne de notre prochain et nous sommes obligés de corriger nos impressions par des moyens empruntés à la science.

Ces illusions ou erreurs sont de deux sortes, de provenance différente: les unes sont propres à l'observateur, et les autres au sujet observé.

Les erreurs que commet l'observateur proviennent de ce qu'il ne remarque dans son prochain que ce qu'il est apte à comprendre en raison de sa psychologie personnelle. Il projette son âme sur la psyché de l'autre et il ne voit dans son prochain que les qualités et les défauts qui lui sont propres. Il reste peu de place pour les particularités de l'autre. Cette projection de notre propre „moi" sur l'entourage forme le premier obstacle à la vraie connaissance du prochain. Helvetius l'a très justement exprimé: L'esprit est une corde qui ne frémit qu'à l'unisson.

On désigne la qualité grâce à laquelle nous comprenons un être autre que nous, par le mot „sympathie" ou intuition sympathique et on entend par là la faculté de pénétrer dans l'âme des autres, de la deviner. La manière de cette pénétration et ses degrés ont été jusqu'à présent très peu examinés et nous ne connaissons pas ses limites. Il s'y joint en tout cas une tendance du „moi", provenant de la conscience de sa propre valeur et qui consiste à diminuer son prochain; nous lui reconnaissons plus de défauts que de vertus, ce qui d'ailleurs a déjà été exprimé dans la parabole de la Bible sur la paille dans l'oeil du prochain et la poutre dans le sien. Il n'y a qu'un seul cas où nous avons le penchant de surestimer notre prochain — c'est quand nous souffrons du sentiment d'infériorité.

Ce qui empêche encore de comprendre un autre c'est l'attitude de l'observateur vis-à-vis de l'observé qui peut-être affective, intelligente ou critique.

L'observateur est-il dans un état affectif, il voit des êtres qui correspondent à ses sentiments passagers: enthousiasme, amour, haine ou envie, mais point à la réalité. Notre prochain nous parait bon ou mauvais selon que nous sommes dans une disposition optimiste ou pessimiste. Un parti pris de nature sociale ou religieuse fait paraître inférieures les personnes d'un rang moindre, d'une religion différente, d'une autre race et d'un autre sexe.

Une autre tendance nous est propre, c'est de généraliser un fait qu'on n'a constaté qu'une fois, p. ex.: a-t-on remarqué une qualité chez quelqu'un, on le pare de toutes les autres qualités et vice-versa, et l'on s'empresse de porter un jugement général. Enfin sommes-nous à vrai dire capables de suivre le développement de l'âme d'autrui? Les parents ne considèrent-ils pas leur fils d'âge mûr comme étant encore enfant? Le maître ne voit-il pas dans son élève, malgré les succès acquis au cours de la vie, le gamin méchant et paresseux, et même les camarades d'école, après de longues années de séparation, se revoient et se regardent à travers les degrés de capacité dont ils avaient fait preuve à l'école. Ainsi c'est l'attitude statique au lieu de l'attitude dynamique dans l'observation qui nous pousse à porter de faux jugements.

Telles sont quelques-unes des nombreuses conditions de la part de l'observateur qui l'empêchent de comprendre la personnalité d'autrui, il y a d'autre part des circonstances qui venant de l'observé rendent cette tâche encore plus difficile. Ici je classe en premier lieu le „moi empirique" ou la façon de paraître de la personne.

Il ne s'agit certainement pas de ces oscillations de l'humeur et de la sensibilité qui changent autant que les accidents de la journée, des influences et des impressions du monde extérieur, qui dépendent de l'état de santé, du temps etc., mais de la façon intégrale dont se manifeste l'âme humaine. Nous pouvons distinguer ici 3 manières différentes de ces manifestations, telles que les ont établies les recherches psychologiques et psychiatriques.

I. l'expression adéquate.
II. l'expression inadéquate.
III. l'expression symbolique.

On entend par expression adéquate, l'apparence conforme à la nature propre d'un individu.

On entend par expression inadéquate l'apparence qui n'est pas conforme à la nature de l'individu, les personnes peuvent manifester leur nature psychique d'une manière plus ou moins avantageuse à leur caractère essentiel. Il y a de ces natures qui

éblouissent, qui nous frappent au premier moment par leur richesse d'âme, et par qui nous sommes peu après déçus, il y en a d'autres qui ont beaucoup de fond, qui sont pleines de qualités, et que leur apparence présente dans une lumière inférieure. Ici on peut appliquer la fable de l'écorce et du noyau savoureux.

La Bruyère a dit à ce sujet: Les hommes doivent comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons, mais qu'il doivent encore paraître tels.

Cette expression inadéquate ou non-conformité à la nature est parfois si grande, que l'individu manifeste sa mentalité par des actes contraires. Ceci peut-être involontaire ou intentionnel. Dans ce dernier cas la substitution du „moi" par une de ses formes se fait pour une raison personnelle ou sociale.

La raison personnelle entre en jeu quand l'individu dépend d'un autre pour la réalisasion d'un but quelconque, p. ex. quand il s'agit de gagner la bienveillance de quelqu'un ou d'obtenir une certaine situation d'une personne qui en a la disposition. En pareils cas l'individu en question est obligé d'agir conformément à la nature de l'autre ou de fair valoir sa personne. La substitution pour des raisons sociales a des racines plus profondes. Elle est plus constante „on porte continuellement un masque", souvent indépendente de notre volonté, et prend son origine dans une attitude particulière de l'individu biologique vis-à-vis de la société.

Nous désignerons par expression symbolique l'acte qui est une espèce de signe qu'il faut interpréter. Grâce aux travaux des écoles psychoanalytiques de Freud, Jung, Bleuler et Adler nous savons que certains actes n'ont en apparence aucune ressemblance avec la nature psychique, qui les a déclenchés. Nous mentionnons ici: les sentiments d'infériorité qui se font jour en tendances dominatrices, les affections qui par la sublimation (dans le sens que lui prête Freud), évoluent en idées morales, les actions qu'on dit mauvaises et qui sont simplement des actes de défi.

Nous voyons dans ces phénomènes le problème de l'*être* et de *paraître*. Il est le produit, d'une part de l'éducation,

qui nous apprend à faire voir le moins possible de nos états d'âme en dehors, et d'autre part de l'intérêt et de l'instinct de conservation. Les instincts et les tendances qui ne peuvent se donner libre cours ont créé des mécanismes psychiques, à l'aide desquels l'énergie psychique peut s'extérioriser sous une autre forme.

L'effet de ce que nous venons de dire est q'une propriété quelconque ne prend pas une apparence unique. Toute action, toute attitude est symptomatique, mais chaque symptôme a une multitude de sens. Une seule propriété peut prendre des apparences différentes, ou inversement, des propriétés différentes s'extériorisent d'une seule et même façon. P. ex.: la fidélité peut avoir comme origine un sentiment profond qui résiste à toute tentation, d'autre part elle peut être causée par une plus faible réceptivité; elle peut se produire par défaut d'impression réelle, ou être le résultat d'incubation de préceptes moraux. La bonté est une propriété immanente d'une personne, mais elle n'est parfois que faiblesse, un laisser-aller, parfois une propriété apparente, illusoire d'une personne qui a l'intention de profiter ou d'abuser. Constater un mensonge ne veut pas dire qu'on a constaté la fausseté en général, car nous pouvons mentir une fois par instinct de conservation pour nous tirer d'une mauvaise situation et aussi par générosité pour sauver un autre. Défi, entêtement, inertie et passivité peuvent apparaître comme des manifestations d'une volonté ferme. C'est pourquoi nous sommes obligés, pour nous rendre compte d'une action, d'une attitude ou d'une réplique de notre prochain, d'en analyser les origines. Il faut remonter à la source même des motifs pour les distinguer des apparences.

De tout ce que nous venons de dire résulte une méthode très importante pour saisir la vraie personnalité, — l'interprétation. De nombreux philosophes, psychologues et psychiatres ont reconnu la nécessité de l'emploi de cette méthode pour la vraie compréhension de la personnalité. Il y a actuellement deux modes de s'en servir. Les uns considèrent la personnalité comme un tout, un seul fait et en concluent à la marche de sa vie et à la ligne de conduite, tels sont: Adler, pour

qui les sentiments morbides d'infériorité fournissent la clef qui permet de comprendre la vie et la totalité des actes d'une personne, Nietzsche, pour qui les vertus ne sont que des phénomènes du vouloir-pouvoir, Jung qui distingue deux types humains différents, l'introverti et l'extraverti, la tendance à l'introversion ou à l'extraversion conditionnant en définitive la conduite d'une personne.

D'autres ont essayé d'interpréter les traits particuliers du caractère — nous constatons une entreprise de ce genre chez La Rochefoucault qui, attribuant une grande importance à l'amour propre, descend à l'origine de chacune des propriétés du caractère et essaye de démontrer que chaque vertu est un vice déguisé.

Nous voyons ici les procédés synthétiques et analytiques de l'interprétation. Si précieuses que soient toutes ces recherches, elles ne peuvent servir que comme exemple du grand problème de l'être et du paraître psychique. Mais tous ces travaux ne donnent que des essais de solutions, non les solutions mêmes. Adler généralise par trop l'importance des sentiments d'infériorité et ne laisse point de place aux passions dominatrices primordiales, que fait naître la conscience des vertus et de la force. Jung a fait de ses types des extrêmes qu'on rencontre rarement dans la réalité qui nous présente plutôt des types moyens, et sa classification nous rend peu de service. Dans la psychotechnique surtout on ne peut point en faire usage. Il serait donc préférable de procéder d'abord par analyse, d'introduire une analyse des origines de chaque propriété, telle que je l'ai indiquée tout à l'heure. Pour faire un commencement il faudrait, prenant comme base les maximes et les pensées des philosophes, psychologues et penseurs, essayer de réunir tout ce qui se rapporte à cette question. Quand on aura réussi de part et d'autre à établir un tel inventaire scientifique, alors seulement nous pénétrerons jusqu'au fond des propriétés et nous y découvrirons des traits qui nous échappent. Ce sera le commencement et la base de l'interprétation scientifique de la personnalité. En tout cas un pareil inventaire nous fournira les moyens

de suivre avec plus d'attention les phénomènes relatifs au caractère, ses propriétés et leurs rapports respectifs. J'ai essayé de dresser un pareil inventaire moi-même que je compte publier prochainement.

Le second problème, de la plus haute importance en ce qui concerne la personnalité et dont on s'est trop peu occupé, c'est la structure de la personnalité. Nous avons vu se produire ces dernières années-ci un mouvement portant sur les problèmes de totalité et de structure, mais malgré cela nous savons encore très peu quelles sont les relations qui existent entre les propriétés. Les recherches de corrélation ont fourni quelques renseignements sur les rapports entre les propriétés intellectuelles, je mentionne ici les savants Spearman et Krüger qui ont eu l'initiative des recherches de ce genre. Malheureusement, nous en sommes restés là. Les recherches sur la corrélation des traits du caractère manquent complètement Nous ignorons si la pitié s'unit à la bonté ou si elle va aussi de pair avec la vengeance, l'envie ou la méchanceté, nous ignorons si l'orgueil ne s'accorde qu'avec l'égoïsme, ou s'il s'associe à l'amour du prochain et à la générosité.

D'après les croyances du peuple, une corrélation de ce genre existe. Les propriétés du caractère se groupent selon leur qualité, ainsi les bons traits avec les bons, les mauvais avec les mauvais. (Ange pur ou mauvais diable, âme noir ou blanche comme neige.) Mais ceci n'est qu'un empirisme grossier et uniforme, caractères qu'on ne trouve que dans de mauvais romans. Des esprits fins ont souvent remarqué que les propriétés psychiques ne représentent pas une unité qualitative. Je cite ici: »Nous avons grand tort de penser qu'un défaut aussi grand soit-il puisse exclure toute vertu ou de considérer l'alliance du bien et du mal comme un monstre ou comme une énigme. C'est par défaut de pénétration que nous sommes impuissants à nous rendre compte des mille contradictions dont chaque coeur humain est de par sa nature le théatre«.

Les philosophes et les penseurs qui n'ont pas l'esprit de corps, je cite La Rochefoucault, Vauvenargues, Schopenhauer,

Nietzsche, Lichtenberg, Saphir etc. ont fourni des témoignages sporadiques sur certains rapports corrélatifs des propriétés de caractère. En voici quelques-uns:

Les menteurs sont bas et glorieux. (Vauv p. 330 CX).

Les hommes pensants sont opiniâtres (ibid. p. 413 DXLVIII).

Les gens vains ne peuvent être habiles, car ils n'ont pas la force de se taire etc.

Mais, d'autre part, nous ignorons jusqu'à quel point se manifeste ici une conformité aux lois ou du moins, quelles sont les relations qui se produisent le plus souvent.

Nous possédons dans la caractérologie une typologie qui essaie de ramener toute la variété des types humains à un petit nombre de formules. Les uns y voient un fait fondamental, les autres s'en moquent (p. ex. Klages). A vrai dire, nous ne disposons jusqu'à présent d'aucune typologie, qui soit fondée sur des relations de structure, constatées par l'expérience, nous distinguons des types nombreux d'après leurs traits caractéristiques différents, et ces types ne sont que des variations selon des traits pris au hasard. Nous ne savons pas jusqu'à présent quels traits possèdent la plus grande importance caractérologique. Il nous semble juste de commencer aussi ici par grouper ce qui est dispersé dans les écrits des auteurs cités plus haut pour arriver à un inventaire qui nous donnerait une vue d'ensemble et des points de départ, et ceci pour faciliter des recherches scientifiques systématiques.

Nous avons constaté la coexistence des propriétés différentes. En relation immédiate avec elles se trouvent les différentes réactions des hommes vis-à-vis des situations diverses et d'hommes différents. L'attitude n'est pas toujours la même dans des situations analogues, et elle peut être semblable dans des cas différents, p. ex. la même personne peut réagir contre une injustice soit avec énergie, soit avec un sourire, çela dépend de la qualité du sujet qui a causé le mal un supérieur qui nous impose par sa force, ou un subordonné, vis-à-vis duquel l'on ne sent aucune gêne. Dans maints examens psychotechniques on a observé des êtres vifs et spontanés se plaisant à des tâches monotones. Leur

nature active ne les empêche pas de persister dans une besogne qui parait longue. Il semble qu'on est encore loin de constater »une ligne de conduite uniforme« ou une constance individuelle, qui à notre avis pourrait qualifier la personnalité (nous appelons cette uniformité même caractère).

Ici il est nécessaire d'indiquer une source de fautes très importantes. La notion de la personnalité est liée à celle de l'unité et on se représente à cause de cela la personne comme unitaire, c'est à dire homogène. Une telle homogénéité ne nous paraît pas se comfirmer d'après tout ce que nous avons déclaré plus haut. L'homme se manifeste à l'extérieur comme une créature, une mais pas homogène. On doit donc discerner entre les notions d'unité et d'homogénéité et ne pas oublier que quoi qu'il existe des individus harmonieux à un haut dégré, cela est plutôt une exception qu'une règle.

Il serait aussi recommandable de procéder d'une manière systématique dans la question des réactions personnelles.

Pratiquement on s'est depuis longtemps appliqué à distinguer entre les situations celles qui provoquent des réactions caractéristiques de la part des hommes. Ainsi reconnait-on l'homme d'après sa conduite dans une affaire d'intérêt; dans un moment de danger ou dans la misère. Mais la psychologie ignore quels sont les facteurs qui influencent les actions humaines dans des situations critiques, et quelles sont les situations que l'on pourrait qualifier de „critiques". Il y a des propriétés qui se font jour dans des conditions spéciales, p. ex. la présence d'esprit, le courage etc.... (je les nommerais propriétés de circonstance), et d'autres qui ne se manifestent que vis-à-vis de personnes déterminées. Il me semble qu'il existe des hommes qui agissent sur d'autres en catalysateur, en provoquant des réactions déterminées ou en les gênant. On a constaté que la même personne peut rendre des services inappréciables sous la direction d'un chef, et sous la direction d'un autre être incapable du moindre effort. Un fonctionnaire accomplit mieux ses devoirs étant seul que dans le cercle de ses collègues, ou au contraire, il fournit un plus grand effort au milieu d'eux.

On a essayé de constater l'influence de la rivalité dans des groupes, mais ces épreuves n'ont point donné de résultats, car le moment caractérologique a passé inaperçu. J'ai essayé de montrer dans un petit opuscule intitulé: »Un test d'ambition« la possibilité d'une telle investigation et la nécessité d'analyser les actions réciproques des hommes. Mais ici aussi il faut débuter par un inventaire des réactions manifestées par les hommes dans des circonstances déterminées.

Nous nous rendons donc compte que la science de la personnalité n'est pas encore établie et quels sont les problèmes qu'elle devrait résoudre.

Notre raisonnement se résumerait ainsi:

1. Il est de première nécessité pour les recherches sur la personnalité d'élaborer un procédé d'interprétation des attitudes et des expressions verbales de l'homme.

2. L'interprétation doit s'appuyer sur les bases suivantes:
   a) Une analyse des sources des propriétés du caractère.
   b) Une structure de la personnalité qui embrasse toutes ces propriétés dans toutes leur étendue.
   c) Une étude des actions réciproques des hommes.

3. Il faut dresser un inventaire des faits se rattachant aux problèmes indiqués.

ANNA GRUSZECKA — POZNAŃ

ZAFAŁSZOWANIA RZECZYWISTOŚCI W WIEKU STARCZYM*)

Przedmiotem tej pracy są zafałszowania rzeczywistości, spotykane w okresie starości fizjologicznej. Materjał psychologiczny uzyskaliśmy tu na drodze badań doświadczalnych, przeprowadzonych na 25-ciu osobach — 8-miu mężczyznach i 17-stu kobietach — przebywających w przytułku dla starców w Poznaniu. Osoby te były w wieku od 63-ch do 85-ciu lat i pochodziły ze sfery rzemieślniczej lub drobnego mieszczaństwa. Analfabetów było wśród nich 5-ciu. Osoby z upośledzeniem wzroku, któreby nie pozwalało na rozpoznanie drobnych szczegółów na obrazkach, wykluczyliśmy z naszych badań. Podobnie nie badaliśmy osobników, gdzie można było podejrzewać chroniczny alkoholizm, psychopatję, zaczynające się otępienie starcze lub nawet lekki niedorozwój umysłowy.

Badania nasze polegały na tem, że pokazywaliśmy osobie badanej obrazek, prosząc, aby opowiedziała, co na nim widzi. Odpowiedzi, udzielane w ciągu patrzenia na obrazek, zapisywaliśmy natychmiast. Pytań co do obrazka nie zadawaliśmy; dopiero gdy badany skończył mówić, stawialiśmy pytanie: »czy jest tu co jeszcze, czy to wszystko?« — Tę formę pytania wybraliśmy jako stosunkowo najmniej sugestyjną. O ile, np. wskutek niejasności odpowiedzi, zadaliśmy jednak jakieś pytanie, to było to stale notowane w protokółach. Badany mógł dowolnie długo obrazek oglądać. Gdy badany czuł się zmęczony, przerywaliśmy natychmiast eksperyment. Osoby, które dawały odpowiedzi niechętnie, wykluczyliśmy z naszych doświadczeń. Przy doborze obrazków był dla nas w pierwszej

---

*) Z Pracowni psychologicznej Wydziału Lekarskiego Uniwersytetu Poznańskiego — Dyrektor: Profesor Dr. Stefan Borowiecki.

linji miarodajny właściwy nasz cel t. j. uzyskanie zafałszowań. Ze względu na to większość obrazków musiała być niezanadto łatwa; dalej, ponieważ chodziło tu nam w szczególności o przekonanie się, w jaki sposób działają dawniejsze, często się powtarzające przeżycia (wrażenia) na przyswajanie nowych wrażeń, staraliśmy się wybrać — przynajmniej częściowo — obrazki dostosowane do tego zadania. Mianowicie takie, na których były przedstawione pewne niezwykłe zestawienia, np. ptak w kapeluszu, jeleń leżący u stóp pani czy karzełek ze szponami ptasiemi. Wychodziliśmy z założenia, że kombinacja taka jak ptak w kapeluszu musi ułatwić zafałszowanie obrazka w myśl znanego t. j. że badany uzna, że to nie jest ptak tylko człowiek; bowiem utrwalone przeżycie, że w kapeluszu widuje się ludzi, będzie miało tendencję do zastąpienia przeżycia niezwykłego: ptak w kapeluszu. Podobnie jest rzeczą niezwykłą widzieć u stóp pani jelenia; bardziej na miejscu wydawałby się tam nam pies czy kot. Także szponów nie oczekuje się u postaci ludzkiej (karzełka), a raczej u ptaka. Obrazków takich, od których oczekiwaliśmy tego sugestyjnego działania, było (na ogólną liczbę 10) tylko 3, ale — jak się okazało w toku doświadczeń — inne obrazki też działały częściowo w ten sposób. Dalszych 5 obrazków wybraliśmy nieco trudnych, 2 zaś ostatnie bardzo łatwe (dziewczyna ubrana do konnej jazdy, pokój umeblowany), ażeby służyły za rodzaj kontroli, czy rzeczywiście zachowanie się badanych wobec łatwych i trudnych obrazków będzie wyraźnie odmienne. Przy wyborze obrazków musiał być spełniony wreszcie jeszcze jeden warunek t. j. musiały one być badanym nieznane; dlatego wybraliśmy je w 2-ch zeszytach »Studio« (angielskie czasopismo ilustrowane).

Nim przystąpimy do omówienia wyników naszych badań, musimy tu zwrócić uwagę na pewne trudności, jakie nastręczała nam ocena zafałszowań, uzyskanych przy naszych doświadczeniach. Mianowicie możnaby tu np. uznać za zafałszowania wszystkie odpowiedzi, które z czysto formalnego punktu widzenia były błędne t. j. które nie odtwarzały rzeczywistości całkiem wiernie. Jednak, otrzymany w ten sposób

materjał zafałszowań, sam fałszowałby rzeczywistość; weźmy np. obrazek (4-ty), gdzie dzięcioł w kapeluszu stoi pod drzewem, z środka którego spogląda na niego sowa; dzięcioł jako taki bywał tu rozpoznawany bardzo rzadko, ale także osoby w pełni rozwoju, jak się okazało przy odnośnych badaniach, niezawsze go rozpoznawały. Jeżeli starzec nazwał go ptakiem, kanarkiem czy bocianem, to trudno jest to uważać za istotne zafałszowanie, takie np. jak podanie, że jest to »pan«. Kierowanie się tego rodzaju rozważaniami, nieco innemi oczywiście przy każdym obrazku, wydało się nam konieczne. Ale z tego już widać, że wyniki liczbowe, jako bardzo względne, nie przedstawiają tu wartości same przez się. Jak zobaczymy niżej, uzyskują one znaczenie dopiero przy zestawieniu ich z wynikami badań, przeprowadzonych w ten sam sposób na dzieciach i dorosłych, t. j. przy porównywaniu zafałszowań tych różnych grup.

Przystępując teraz po tych zastrzeżeniach do rozpatrzenia zafałszowań, uzyskanych przy naszych badaniach od starców, zajmiemy się najpierw pewnym rodzajem tych zafałszowań, które zdają się tu stanowić jednolitą grupę, a których znaleźliśmy tu 26 na ogólną liczbę 78-miu wszystkich zafałszowań. Zafałszowania te wyróżniają się tem od innych, że widać na nich wyraźny wpływ dawniejszych, utrwalonych przeżyć osoby badanej. Jak wspomnieliśmy wyżej, działanie tych przeżyć przy powstawaniu zafałszowań interesowało nas tu specjalnie i część obrazków (3) została też z tego punktu widzenia wybrana. Okazało się, że ten dobór obrazków odniósł tu oczekiwany skutek. W szczególności 2 z pomiędzy nich stały się źródłem tego rodzaju zafałszowań (dzięcioł w kapeluszu i t. d., pani siedząca w ogrodzie z jeleniem u stóp). Np. dzięcioł w kapeluszu został tu wzięty 13 razy (na 25-ciu badanych!) za jakąś osobę (pana, mężczyznę w kapeluszu itp.). Jak widzimy, uwarunkowanie tych błędnych odpowiedzi przez działanie utrwalonego połączenia wyobrażeń: kapelusz-człowiek, występuje tu w bardzo wyraźny sposób. Rzuca się tu w oczy, że zniekształcenie rzeczywistości jest tu następstwem właśnie

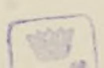
tego działania. Starzec, postawiony tu wobec jakiegoś niezwykłego zestawienia przedmiotów (ptak w kapeluszu), uchyla się bezwiednie od rozpoznania tego nowego i czyni to w ten sposób, że w tem nowem, nieznanem widzi coś znanego, coś dla niego potocznego (człowiek w kapeluszu). T. j. zalewa on tu niejako nieznane znanem, asymiluje nowe, wcielając je w dawniejsze. Ten sam wpływ pewnych, utrwalonych połączeń wyobrażeń (»struktur psychicznych«) przejawia się również w dalszych zafałszowaniach tego rodzaju, w dalszych zafałszowaniach asymilacyjnych, jak je tu będziemy nazywać. Jeleń u stóp pani był mianowicie 3 razy wzięty za psa, a 1 raz za kota względnie małpę, w myśl utartego przeżycia »pani z psem« (wzgl. pani z jakiemś stworzeniem, które łączymy najłatwiej z wyobrażeniem eleganckiej damy, więc z kotem czy małpą). Dalej, lustro trzymane na tymże obrazku przez panią zostaje 2 razy nazwane wachlarzem, znowu niewątpliwie w myśl ustalonej struktury: dama, siedząca w ogrodzie z wachlarzem w ręku. Lustro bowiem z pewnością jest rzeczą mniej zwykłą w ręku pani siedzącej w ogrodzie niż wachlarz.

Sądzę, że przytoczone tu przykłady ilustrują wystarczająco, na czem polega istota zafałszowań asymilacyjnych i dalsze wyliczanie tych zafałszowań wydaje mi się zbyteczne. Natomiast nasuwa się tu pytanie, skąd pochodzi to wybitne działanie utrwalonych połączeń wyobrażeń, którego następstwem jest czasem wprost stereotypowe powtarzanie się tej samej błędnej odpowiedzi (13 razy »osoba« zamiast ptak w kapeluszu!) w obrębie grupy badanych starców. Zdaje się, że pewne inne obserwacje, które przyniósł nasz eksperyment, będą mogły rzucić na to nieco światła. Mianowicie okazało się w toku badań, że u starców istnieje wogóle wyraźna skłonność do powtórzeń. Skłonność ta ujawniała się przy wszystkich rodzajach zafałszowań i to zarówno w podaniach poszczególnych jednostek jak i w podaniach całej grupy starców, to znaczy, że także różni starcy dawali stosunkowo często zupełnie te same odpowiedzi wobec danego obrazka. Ten fakt jest tem

bardziej znamienny, że zafałszowania jako takie, w przeciwstawieniu do trafnych odpowiedzi, które z natury rzeczy są jednostajne, dają pole do odpowiedzi bardzo rozmaitych.

I tak ogólna ilość zafałszowań starców (78) zawiera 46 różnych odpowiedzi i 32 powtórzenia tych samych odpowiedzi wobec tego samego obrazka. Cyfry te świadczą wyraźnie o jednostajności odpowiedzi starców. Ale w rzeczywistości jest ona jeszcze większa, niż możnaby wnosić z tego zestawienia liczbowego. Przy niem bowiem jako »różną« liczyliśmy każdą odpowiedź odmienną od innych w dosłownem znaczeniu. Jednak czasem przedmioty, podawane przy zafałszowaniach starców w miejsce rzeczywistych, należały właściwie do tego samego zakresu wyobrażeń, persewerującego tu niejako albo u jednego osobnika, albo nawet u różnych osób badanej grupy (np. 2-ch starców wprowadziło przy zafałszowaniach 6 razy wyobrażenia kościelno-religijne, sowę nazywano tu świętym obrazem, wazon figurą Matki Boskiej i t. p.). Ta skłonność starców do powtórzeń przejawiła się dalej pod postacią zafałszowań persewracyjnych, których znaleźliśmy tu 10. Nazwą tą określamy mianowicie zafałszowania, wywołane przez działanie wyobrażeń (przeżyć), które przed chwilą raz już wystąpiły, wzgl. wyobrażeń, należących do zakresu myśli, w którym badany w danej chwili się obracał. Np. przy obrazku 9-tym (dziewczynka i karzełek) jeden ze starców mówi: »tu panienka« (trafnie), »a tu druga panienka« (karzełek). — Jak widzimy, zafałszowania te są zbliżone w pewnym stopniu do zafałszowań asymilacyjnych, gdyż w obu razach mamy tu działanie poprzednio istniejących wyobrażeń na przeżywanie bieżące. Jednak przy zafałszowaniach, które nazwaliśmy asymilacyjnemi, mamy działanie nie jakichś chwilowo istniejących wyobrażeń, ale utrwalonych struktur psychicznych t. j. pewnych utartych połączeń myślowych (np. kapelusz-człowiek, pani z psem itp.), które prowadzą do powtarzania się tego samego zafałszowania (dzięcioł w kapeluszu — pan i t. p.)

O skłonności starców do powtórzeń zdaje się świadczyć dalej podawanie przez nich licznych szczegółów, tyczących



się głównych przedmiotów obrazków. Jest tu mianowicie znowu pewne tkwienie w raz poruszonym zakresie myśli: gdy badany raz już zwrócił uwagę na pewien przedmiot, chętnie mówi o nim dalej wyliczając szczegóły.

Tak więc cały szereg spostrzeżeń, zrobionych tu nad starcami, świadczy niewątpliwie o tem, że rysem wysoce charakterystycznym dla psychiki starczej jest pewna jednostajność reakcyj; cała nasza grupa operuje, jak widzimy, w pewnej danej sytuacji (oglądanie obrazków) dosyć ograniczonym zasobem reakcyj (odpowiedzi), które są tu przeważnie wspólne wielu badanym. Ta jednostajność i ograniczenie ilości reakcyj starców, świadczące o częściowem spustoszeniu psychiki starczej, tłumaczą nam powstawanie zafałszowań asymilacyjnych. Gdy bowiem starzec wobec danego obrazka musi zaczerpnąć odpowiedź ze swego zubożałego skarbca dawniejszych przeżyć (t. j. z zasobów swej pamięci), z natury rzeczy jest mu najłatwiej odtworzyć przeżycia najbardziej utrwalone, najbardziej potoczne. Dalej, ponieważ w danej grupie społecznej danego kraju pewne przeżycia są częstsze od innych, więc podania starców, przynależnych — jak to miało miejsce przy naszym materjale — do tej samej grupy społecznej, muszą nosić piętno tych pewnych, określonych, częstszych od innych, przeżyć. Innemi słowy, starcy, idąc po linji najmniejszego oporu, reagowali stosunkowo często właśnie temi jakiemiś utrwalonemi połączeniami wyobrażeń, nie zdobywali się zaś na odpowiedzi przystosowane do rzeczywistości t. j. nie fałszujące jej. W ten sposób powstał cały szereg zafałszowań asymilacyjnych, powtarzających się nieraz w sposób stereotypowy.

Na podstawie powyższych wywodów możemy zatem przyjąć, że jednym z warunków powstawania zafałszowań asymilacyjnych jest skłonność starców do reagowania zapomocą tych samych przeżyć, z wysunięciem się na na pierwszy plan przeżyć najbardziej utrwalonych, przyczem skłonność ta jest wywołana pewnem spustoszeniem psychiki starczej. Tu nadmienimy jeszcze, że zafałszowania perseweracyjne, jak to już wynika z powyższych uwag, są niewątpliwie uwarunkowane

w pierwszej linji również przez to zubożenie psychiki starców i wynikającą stąd tendencję do powtarzania tych samych reakcyj. Zresztą, jak wspomnieliśmy wyżej, są one wogóle bardzo zbliżone do zafałszowań asymilacyjnych, tak, że właściwie można je razem rozpatrywać.

Przejdźmy teraz z kolei do określenia innych warunków, przyczyniających się do powstawania zafałszowań asymilacyjnych i perseweracyjnych. Za punkt wyjścia może nam tu posłużyć zachowanie się starców wobec ubocznych szczegółów obrazka, znajdujących się poza przedmiotami głównemi, na dalszym planie niejako, np. okna na obrazku 1-szym (pokój, w którym znajdują się dwie panie). Otóż szczegóły te stosunkowo rzadko zwracały uwagę starców. Natomiast zarówno dorośli jak i dzieci spostrzegali częściej od starców owe szczegóły uboczne. U starców istnieje tu zatem jakby pewne utrudnienie zwracania się ku coraz to nowym innym częściom obrazka, zaniedbywanie ich na korzyść rzeczy, którym już uprzednio poświęcili uwagę (t. j. na korzyść przedmiotów głównych, jak wyżej). To zachowanie się starców jest zresztą tylko jednym z przejawów, należącym do całej grupy podobnych reakcyj, które wyłoniły się w toku eksperymentu. Mam tu na myśli te mianowicie reakcje starców, przy których zaznacza się wyraźnie ich niezdolność czy niechęć do spostrzegania czy przyswajania sobie nowych zjawisk. Reakcje te wystąpiły wyraźnie przedewszystkiem przy owych 2-ch fantastycznych obrazkach (ptak w kapeluszu i t. d., pani z jeleniem) z niezwykłemi zestawieniami przedmiotów. Obrazki te nietylko dostarczyły, jak widzieliśmy, wielu zafałszowań asymilacyjnych (23), ale przy nich także zjawiły się zafałszowania innego rodzaju (perseweracyjne i wywołane niedokładnością pojmowania, o czem będzie mowa później), tak że razem przypada na nie 29 zafałszowań. Te same obrazki były dalej przedmiotem częstego opuszczania lub nierozpoznawania przedmiotów na nich przedstawionych. I tak sowa (obrazek 4-ty) uległa opuszczeniu 6 razy i 4 razy była nierozpoznana (odpowiedź: »nie wiem co to jest«); jeleń u stóp pani (obrazek

5-ty) 9 razy wogóle został niezauważony, 1 raz nierozpoznany. Dalej, bardzo znamienne są tu pewne odpowiedzi, przy których starcy odrzucają uczynione już trafne spostrzeżenie i fałszują rzeczywistość. Np.: »ach! sarna (na jelenia), nie, to nie sarna, to taki pies«, albo »przy sukni pani jest jeleń... albo pies«. W reakcjach tych występuje wyraźnie charakterystyczna postawa starca wobec nowego: starzec mimo, że dokonał już aktu nowego poznania, cofa się niechętnie przed tą nowością. Ten rys mizoneizmu, rys niechęci czy też niezdolności do spostrzegania i ujmowania nowych zjawisk tłumaczy nam dopiero w sposób bardziej zupełny, dlaczego przy owych 2-ch obrazkach z niezwykłemi zestawieniami przedmiotów występowały tak często zafałszowania. Do powstawania ich przyczyniała się mianowicie z jednej strony opisana wyżej skłonność starców do stereotypowego reagowania zapomocą utrwalonych przeżyć, z drugiej strony jednak działał tu też mizoneizm starców, ich odwracanie się od niezwykłych i nowych zjawisk, t. j. ich pewne nastawienie uczuciowe; ścisłe współdziałanie obu tych czynników, fałszujących rzeczywistość, wywołało to wybitne nagromadzenie się zafałszowań przy tych 2-ch obrazkach. Tu nasuwa się pytanie, czy można jeden z tych dwóch czynników uważać za pierwotny, za bardziej istotny t. j. czy pierwotna jest niezdolność i niechęć do ujmowania nowego, czy też tendencja do jednostajności wzgl. perseweracji, do powtarzania się utrwalonych przeżyć. Co do perseweracji patologicznej istnieje przypuszczenie, wypowiedziane przez Heilbronnera, że jest ona zjawiskiem wtórnem, że występuje ona zamiast reakcji trafnej, której zabrakło; nie jest zaś czemś pierwotnem, coby wypierało reakcję trafną[1]). Widzieliśmy jednak, że nasi starcy fałszowali w myśl utrwalonych struktur nietylko tam, gdzie istniał brak nowego aktu poznania, który jakoś musiał być zastąpiony. Fałszowali oni nawet po dokonaniu trafnego aktu

[1]) Heilbronner: Über Haftenbleiben und Stereotypie. Monatsschrift für Psychiatrie und Neurologie 18 (Ergänzungsheft), 1905.

poznania, odrzucając jego wynik jako niezgodny z ich dotychczasowem doświadczeniem. Zatem hipoteza Heilbronnera w każdym razie niezawsze mogłaby znaleźć tu zastosowanie. Przypomnijmy tu sobie dalej pewne poglądy z zakresu psychologji »postaciowej«, tyczące się przyzwyczajeń. Koffka np. stwierdza, że przyzwyczajenie może być czasem przeszkodą do tego, aby dane przeżycie osiągnęło najdoskonalszą postać; dany osobnik dlatego właśnie nie działa niekiedy w jakiejś nowej sytuacji w sposób najbardziej do niej dostosowany, że przyzwyczajenie popycha go na utartą drogę postępowania, nieodpowiednią w tej nowej sytuacji[2]). Zdaje się, że nie może to ulegać wątpliwości, że przebiegi, opisane przez Koffkę, występowały tu przy zafałszowaniach asymilacyjnych starców; przeżycia ich t. j. rozpoznawanie obrazków, nie osiągały niekiedy największej doskonałości, to zn. obrazki nie były trafnie rozpoznawane naskutek pewnych przyzwyczajeń myślowych, czyli utrwalonych struktur psychicznych. W tem oświetleniu, fałszujące rzeczywistość działanie utrwalonych struktur, nabiera znaczenia czynnika pierwotnego. Jednakże, to nie przesądza kwestji, czy uczuciowa postawa starców wobec rzeczy nowych t. j. ich mizoneizm nie jest też zjawiskiem równie pierwotnem, jak działanie przyzwyczajeń myślowych. Zdaje się, że równie mało uzasadnione byłoby twierdzenie, że mizoneizm wywołuje występowanie utrwalonych struktur, jak naodwrót. Oba te zjawiska splatają się ze sobą ustawicznie i współdziałają przy wytworzeniu charakterystycznych przejawów psychiki starczej, między innemi zafałszowań asymilacyjnych i perseweracyjnych.

Z kolei zwrócimy się teraz do rozpatrzenia innych zafałszowań, które nam przyniósł eksperyment. Skoro zafałszowania asymilacyjne (26) i perseweracyjne (10) wynosiły razem 36 zafałszowań, pozostało jeszcze 42 zafałszowań nieomówionych. Z zafałszowań tych tylko jedno przedstawia błędną

[2]) K. Koffka: Théorie de la forme et psychologie de l'enfant. Journal de Psychologie Normale et Pathologique, 21, 1924.

odpowiedź, przy której pewien przedmiot z obrazka został wprawdzie błędnie określony, ale nastrój uczuciowy, który ów przedmiot w badanym wzbudził, został trafnie oddany (kościsty karzełek nazwany »śmierć«). Z dalszych zafałszowań, 13-cie przypada na grupę odpowiedzi, odbiegających daleko od rzeczywistości t. j. od przedmiotów obrazka (np. sowę nazwano lampą, karzełka — muszlami itp.). Ostatnia wreszcie grupa obejmuje 28 zafałszowań, które możnaby nazwać zafałszowaniami według podobieństwa, gdyż zamiast przedmiotów przedstawionych na obrazkach były tu podawane przedmioty, podobne do nich bodaj w pewnej mierze (słoń zamiast wielbłąd, gołąb zamiast paw i t. p.). Zachowanie się starców zarówno przy odpowiedziach, odbiegających daleko od rzeczywistości, jak przy podawaniu zafałszowań według podobieństwa, mianowicie ich wahanie się, ich długie zastanawianie się nad obrazkiem, zdaje się tu wskazywać na to, że zafałszowania te zostały wywołane niedokładnością pojmowania. Za taką interpretacją tych błędnych odpowiedzi przemawia tu przedewszystkiem też to, że w przebiegu naszych badań niedokładność pojmowania starców wystąpiła w całym szeregu wypadków w sposób całkiem niewątpliwy. Mianowicie dosyć często (15 razy) rozpoznali oni tylko jakiś szczegół obrazka, oświadczając przytem wręcz, że nie rozumieją, do czego ten szczegół należy. Np. przy obrazku przedstawiającym sowę mówili, że widzą oczy (rozpoznanie trafne), ale że nie wiedzą, coby to zresztą mogło być. Tak samo przy obrazku, przedstawiającym wazon ozdobiony arabeskami, określali te ostatnie jako »kreski«, dodając, że pozatem nie rozumieją obrazka.

Sądzimy więc, że z bardzo dużem prawdopodobieństwem można tu przyjąć, że te dwie ostatnie grupy zafałszowań były uwarunkowane w pierwszej linji utrudnieniem pojmowania. Stwierdzenie tego nasuwa tu jednak zaraz dalsze pytanie t. j. czy także zafałszowania asymilacyjne i perseweracyjne nie mogły być spowodowane przez niedokładność pojmowania? Wobec bezwzględnie istniejącego u starców za-

burzenia pojmowania nie możemy wątpić, że w pewnym stopniu musiało ono współdziałać przy powstawaniu i tych zafałszowań. Czy można jednak przyjąć, że było ono i tu także głównym czynnikiem, wywołującym zafałszowanie rzeczywistości? Czy możemy np. przypuścić, że starcy pod wpływem niedokładności spostrzegania brali jelenia u stóp pani za psa, a to z powodu ich pewnego podobieństwa (czworonożne zwierzęta). Ale w takim razie pozostałoby niewyjaśnione, czemu aż 3 razy wzięto jelenia za psa właśnie, a nie za jakieś inne zwierzę, podobniejsze do jelenia, a równie dobrze znane badanym, więc np. za kozę (kozy są w Poznaniu bardzo pospolitem zjawiskiem). Jeszcze trudniej byłoby zrozumieć wspomniane wyżej powiedzenie jednego ze starców: »pani z kotem albo z małpą«. Dopiero gdy przyjmiemy tu działanie utrwalonej struktury »pani z psem« (wzgl. z innem stworzeniem odpowiedniem dla niej), pomyłki te stają się dla nas jasne. Dobitnym argumentem przeciw przypisywaniu zbyt wielkiego znaczenia niedokładności pojmowania przy zafałszowaniach asymilacyjnych są dalej pewne reakcje starców, przytoczone już wyżej, jak np. powiedzenie na jelenia: »ach! sarna, nie, to nie sarna, to taki pies«. Tu, trafne zrazu spostrzeżenie (sarna) zostaje odrzucone dla zafałszowania w myśl utrwalonej struktury.

Co do zafałszowań perseweracyjnych, to wpływ uprzednich przeżyć, które wystąpiły bezpośrednio przedtem u badanego, jest tu tak oczywisty, że możemy — bez dalszych omawiań — wykluczyć ich powstawanie wyłącznie przez zaburzenie pojmowania.

Widzimy, że — po nieco bliższem rozpatrzeniu — zafałszowania starców dają się podzielić na dwie większe grupy: na zafałszowania asymilacyjne i perseweracyjne z jednej strony i zafałszowania, wywołane głównie utrudnieniem pojmowania, z drugiej.

Jak wspomnieliśmy wyżej, te same badania co na starcach przeprowadziliśmy też na 25-ciorgu dzieciach w wieku przed-

szkolnym. Otrzymaliśmy przytem — stosując u dzieci i starców ściśle te same kryterja przy ocenianiu wyników badań — 80 zafałszowań u dzieci i, jak wiemy, 78 u starców. Nie wchodząc tu bliżej w wyniki badań nad dziećmi, które są podane w odnośnej pracy[3]), ograniczę się do omówienia zasadniczych różnic i podobieństw w sposobie reagowania dzieci i starców, jakie wyłoniły się w toku eksperymentu. Przy badaniach nad dziećmi okazało się mianowicie, że większość ich zafałszowań t. j. zafałszowania asymilacyjne w liczbie 13-stu i 42 zafałszowania według podobieństwa były uwarunkowane w pierwszej linji »całościowem« przeżywaniem dzieci, opisanem już nieraz w odnośnem piśmiennictwie. U starców natomiast zafałszowania według podobieństwa były, jak widzieliśmy, wywołane przedewszystkiem niedokładnością pojmowania, a przy powstawaniu zafałszowań asymilacyjnych najważniejszą rolę odgrywało działanie utrwalonych przeżyć i mizoneistyczne nastawienie uczuciowe. Jednak wobec tego, że niektóre zafałszowania dzieci i starców brzmiały identycznie (np. ptak w kapeluszu — pan itp.), mogłaby się tu nasunąć wątpliwość, czy całościowe przeżywanie, które wywołało te zafałszowania u dzieci, nie istnieje również u starców. To też omówimy tu pokrótce to, zresztą mało prawdopodobne, przypuszczenie. Mianowicie punktem wyjścia dla przyjęcia u dzieci całościowego przeżywania, było — przy naszych badaniach — opuszczanie przez dzieci szczegółów obrazka a uwzględnianie tylko całości, a także, rzadsze znaczniej, uwzględnianie tylko pewnego szczegółu, który zawierał dla nich niejako inclusive całość obrazka (mechanizm pars pro toto właściwy całościowemu przeżywaniu). Zachowanie się starców jest tu natomiast całkiem odmienne. Cyfry, uzyskane przez nas eksperymentalnie, rzucają jaskrawe światło na różnicę reakcyj dzieci i starców; ilość szczegółów konkretnych, ty-

[3]) »Zafałszowania asymilacyjne u dzieci w wieku przedszkolnym«, Poznańskie Towarzystwo Przyjaciół Nauk, Prace Komisji Filozoficznej, Tom III, 1930.

czących się głównych przedmiotów obrazków[4]), wynosiła u dzieci 120, u starców 356, t. j. szczegóły podane przez dzieci stanowią zaledwie 33,7% szczegółów podanych przez starców. Dalej, jak podaliśmy wyżej, dzieci 91 razy podały całość z opuszczeniem szczegółów, a 19 razy szczegół z opuszczeniem całości. U starców tego rodzaju podanie całości z opuszczeniem szczegółów znaleźliśmy jeden raz(!), a podanie szczegółu w ten sposób, że zdawał się on określać całość — 4 razy. Wprawdzie starcy pozatem wymienili 15 razy szczegół jakiś z pominięciem całości, ale w całkiem inny sposób niż dzieci. Gdy np. dziecko na obrazek 2-gi (dziewczyna ubrana do konnej jazdy) powiedziało zrazu »płaszcz« (kurta), a dopiero później wymieniło dziewczynę w ten płaszcz ubraną, to chyba nie może ulegać wątpliwości, że widziało ono ją odrazu, ale określiło ją szczegółem, widocznie najbardziej je interesującym. Starcy natomiast, jak to opisaliśmy powyżej, podawali w takich razach wyraźnie, że nie rozumieją, co przedstawia całość przedmiotu i że pojęli tylko pewien jego szczegół. Te odpowiedzi starców świadczą zatem jedynie o utrudnieniu pojmowania, nie mają zaś nic wspólnego z całościowem spostrzeganiem.

Sądzimy, że przytoczone tu cyfry i obserwacje wystarczają, aby wykluczyć przypuszczenie całościowego przeżywania starców.

Z dalszych różnic, które występują tu przy dokładniejszem zestawieniu zafałszowań dzieci i starców, musimy podnieść w pierwszej linji znacznie rzadsze powtarzanie się tych samych błędnych podań u dzieci niż u starców. Np. ptak w kapeluszu został przez dzieci tylko 2 razy nazwany panem, a przez starców 13 razy. Dzieci rozpoznawały go wprawdzie także pozatem błędnie, ale nazywały go w rozmaity sposób, np. zającem czy świnią. Ogółem, na 80 zafałszowań dzieci

---

[4]) Jako przedmioty główne określamy tu te przedmioty (osoby, zwierzęta i t. p.), które wysuwały się na obrazkach na plan pierwszy i przez znaczną większość badanych były stale wymieniane.

przypada tu 22 odpowiedzi, będących powtórzeniem tych samych błędnych podań wobec danego obrazka, u starców zaś mamy ich 32 na 78 zafałszowań. Możemy zatem powiedzieć, że stwierdzona tu u starców jednostajność odpowiedzi (zafałszowań) ustępuje u dzieci miejsca zafałszowaniom bardziej zmiennym. Dalej, jak już wspomnieliśmy wyżej, dzieci podawały więcej szczegółów ubocznych obrazka niż starcy, dowodząc tem swej większej żywości psychicznej i braku skłonności perseweracyjnych. Wreszcie, przewaga jednostajności podań starców w przeciwstawieniu do podań dzieci przejawiła się też w o wiele częstszych zafałszowaniach perseweracyjnych starców (10), niż dzieci (2).

Obok podkreślonych różnic istnieją tu jednak także pewne podobieństwa w sposobie reagowania na obrazki. Mianowicie znaleźliśmy u dzieci pewną grupę zafałszowań, w liczbie 17-stu, przy których podania dzieci odbiegały daleko od rzeczywistości i bylibyśmy skłonni odnieść te zafałszowania — podobnie jak analogiczne zafałszowania starców — do niedokładności pojmowania. Ale pozatem znajdujemy tu jeszcze inne, o wiele ważniejsze podobieństwo reakcyj dzieci i starców. Mam tu na myśli sam fakt fałszowania rzeczywistości; przy danem ułożeniu eksperymentu fałszują zarówno dzieci jak starcy, w przeciwstawieniu do dorosłych, którzy przy tych samych badaniach nie fałszowali zupełnie, przyczem ilość zafałszowań dzieci i starców była mniejwięcej ta sama. Mimo tego zatem, że uwarunkowanie czy mechanizm powstawania zafałszowań jest, jak widzieliśmy, bardzo różny u dzieci i starców, musi istnieć w ich psychice coś wspólnego, co wogóle umożliwiło powstawanie zafałszowań. Będzie to tylko powtórzeniem znanego powszechnie faktu, jeżeli powiemy, że wspólność ta leży w słabości psychicznej, właściwej zarówno dziecku jak starcowi. Dziecko fałszuje rzeczywistość, bo jeszcze nie dorosło do jej opanowania, starzec fałszuje ją, bo już nie jest w stanie jej opanować. W obu razach fałszowanie rzeczywistości zdaje się zatem być psychicznym wykładnikiem pewnego, biologicznie uwarunkowanego stanu, przyczem

przedstawia ono wyraźną biologiczną celowość. Pozwala ono bowiem starcowi czy dziecku uchylić się od nadmiernego dla nich w danych warunkach wysiłku, aby naprawdę opanować rzeczywistość (przez trafny akt poznania); jednocześnie zaś daje im złudzenie, że jednak tego dokonali. W ten sposób w fałszowaniu rzeczywistości znajduje tu wyraz z jednej strony tendencja do samoobrony przed zbyt wielkiemi wymaganiami świata zewnętrznego, z drugiej zaś strony dążenie do zapanowania nad daną sytuacją przez takie czy inne jej ujęcie.

Reasumując powyższe obserwacje, poczynione nad starcami, musimy podnieść jako najważniejszy wynik naszych badań to, że ustaliliśmy tu w sposób niewątpliwy, że starcy, przy danym układzie eksperymentu, mają wyraźną skłonność do fałszowania rzeczywistości. Ilość zafałszowań wynosi tu mianowicie 12,9% wszystkich odpowiedzi. Dalej, wyniki naszych badań świadczą o tem, że fałszowanie rzeczywistości powstaje u starców częściowo skutkiem utrudnienia pojmowania, częściowo zaś pod wpływem pewnych właściwości, które są wogóle wysoce charakterystyczne dla psychiki starczej. Jest to z jednej strony skłonność do jednostajności reakcyj z wysunięciem się na pierwszy plan reagowania zapomocą utrwalonych struktur psychicznych, z drugiej strony jest to ogólna postawa życiowa starców, pełna niechęci do spostrzegania i ujmowania nowych zjawisk. — Przy zestawieniu wyników badań nad starcami i dziećmi, okazało się, że wprawdzie obie te grupy badanych fałszują rzeczywistość mniejwięcej w równej mierze, że jednak przebiegi psychiczne, ułatwiające powstawanie zafałszowań, są tu przeważnie całkiem odmienne. U dzieci odgrywa tu główną rolę »całościowe« przeżywanie, u starców wspomniane przed chwilą czynniki. To zaś, że zarówno starcy jak dzieci fałszowali tu rzeczywistość w przeciwstawieniu do osób w pełni rozwoju, zdaje się być następstwem słabości psychicznej, właściwej — jak wiadomo — obu tym okresom życia, w których znajdowały się te dwie grupy badanych.

STRESZCZENIA — RÉSUMÉS

FRANCISZKA BAUMGARTEN — SOLOTHURN

PODSTAWY BADANIA OSOBOWOŚCI

Z rozpowszechnieniem się badań zdatności do zawodów t. zw. wyższych (wzgl. akademickich) ujawniła się niedostateczność metody testów i okazała się potrzeba zastosowania nowych metod, które mogłyby ująć całość osoby badanej t. j. daną osobowość.

Tutaj napotkano na cały szereg trudności, gdyż powstają pytania: co to jest osobowość? Jakie cechy charakteryzują ją? Jakie środki posiada współczesna psychologja, by ją badać? Na pierwsze pytanie brak jednoznacznych odpowiedzi. Jedni, jak Klages, utożsamiają osobowość z charakterem, inni, jak W. Stern, twierdzą, że charakter jest jedną z »personalnych« kategoryj wśród wielu innych, jak konstytucja, dyspozycje, postępki i t. p., tworzących całość osobowości. Jeszcze inni rozróżniają osobowość i indywidualność, przypisując indywidualności cechy, odnoszące się do przeżyć wewnętrznych, wtedy gdy osobowość odnosić się ma do działania osobnika na zewnątrz.

Identyfikacja Klagesa da się z trudnością utrzymać. Osobowość tworzą bowiem nie tylko cechy charakteru, będące w większej części natury wrodzonej, lecz i cechy pochodzące z działania środowiska w zależności od posiadanej przez osobnika odporności przeciw temu działaniu z zewnątrz, oraz cechy nowo nabyte w ciągu życia, zależne w większym lub mniejszym stopniu od zdolności uczenia się i ćwiczenia osobnika. Do osobowości włączyć należy także konstytucję psychofizyczną osobnika, gdyż hamuje ona lub wpływa na postępowanie osobnika (uczucia małej wartości własnej, silne poczucie wartości własnej i t. p.). Z pojęciem osobowości złączone jest ponadto nietylko pojęcie swoistej właściwości (Eigenart), jak to się zresztą rzecz ma i z pojęciem cha-

rakteru, lecz i fakt wybicia się danego osobnika z pośród innych (das Sich-durchsetzen). To ostatnie ważne jest dla psychotechniki, gdyż w pierwszej linji chodzi jej o osobnika w jego stosunku do sprawności zawodowej, względnie do jego działania na zewnątrz.

Drugi ważny problemat: przez jakie cechy da się ująć osobowość — wywołał już mnóstwo odpowiedzi, nie tyle ze strony psychologów ile psychjatrów. Lecz odpowiedzi tych ostatnich (jak np. Kraepelina) dawane były z punktu widzenia praktyki medycznej i nie dają się zastosować do celów psychologji praktycznej, tak, że zagadnienie osobowości jest dotąd w całej swej rozciągłości dziedziną nieopracowaną fachowo.

Przyczyny, dla których tak ważne zagadnienie teoretycznej i praktycznej natury nie zostało dotychczas dostatecznie zbadane, dają się sprowadzić do dwóch źródeł: 1. do wpływów, jakie wywiera osoba badająca, 2. do trudności, stawianych przez osobę badaną.

Ad. 1. Badający widzi zazwyczaj w osobie badanej tylko tak daleko, jak daleko sięga jego własna psychologja: trudno mu jest wczuć się w jej właściwości specjalne. »Wczucie się« się w kogoś innego jest zdolnością (lub umiejętnością), której stopni i granic dotąd nie zbadano. Do tego dołącza się płynąca z pragnienia posiadania znaczenia i właściwa prawie wszystkim dążność do pomniejszania cudzych zasług i zalet. W wypadku, gdy dążność tę tłumi chorobliwe zazwyczaj poczucie własnej niższości, cudze zalety zostają przeceniane — a więc również nie są w właściwym świetle widziane.

Po trzecie — badający zajmuje względem każdego obcego osobnika zawsze pewne stanowisko bądź afektywnej, bądź rozumowej lub krytycznej natury, zależnie od przeżywanych w danym momencie wrażeń lub nastrojów. Usposobienie optymistyczne lub pesymistyczne powoduje surowe lub pełne względów wartościowanie cudzych postępków, toż samo ma się z posiadanemi przez badacza względami religijno-moralnemi i społecznemi. Tak rozpowszechniona dążność do uogólniania sprawia, że spostrzeżony błąd lub zaleta zostają rozpostarte na całą psychikę. Wreszcie właściwy jest nam pewien »statyzm« w ujmowaniu

cudzej osobowości: dziecko, wyrosłe na męża, zostaje zawsze dzieckiem w oczach rodziców; choć z ucznia wyrósł zdolny uczony, pozostaje on leniwym uczniem dla byłego nauczyciela i t. p. Dynamizm cudzej psychiki nie znajduje w nas naogół oddźwięku.

Ad 2. Osoba badana jako taka nastręcza również wiele trudności dla objektywnego ujęcia jej. Do nich należy sposób »uzewnętrzniania się« (Sich nach-aussen-geben), który może być trojakiego rodzaju: odpowiadający lub nieodpowiadający treści psychicznej lub symbolizujący tę treść. Wskutek tego powstaje to nader ważne zagadnienie rozróżnienia faktu od jego pozoru (Sein und Schein). Każdy postępek, każde zachowanie się jest symptomatyczne, jest wskaźnikiem pewnych treści, ale każdy symptomat jest wieloznaczny. Jedna i ta sama cecha, treść, właściwość mogą się przejawiać w rozmaity sposób, rozmaite treści, cechy, właściwości zaś znajdują jeden i ten sam wyraz. Wierność np. może być wypływem głębokiego uczucia, opierającego się zwycięsko wszelkim pokusom, lecz również dobrze skutkiem małej wrażliwości na wrażenia zewnętrzne, wynikiem braku wrażeń lub też silnie zaszczepionych pojęć i nakazów moralnych; dobroć może być cechą imanentną osobnika lub też wyrazem słabości i ustępliwości z powodu braku zainteresowania się daną sprawą, albo też tylko udaną dla uzyskania korzyści osobistych i t. d. Wskutek tego należy w każdym wypadku wiedzieć, z jakiego źródła płynie dany postępek lub wypowiedź, czyli należy interpretować, tłumaczyć je.

Sztuka interpretacji konieczną jest dla poznania osobowości. Korzystają z niej dla celów terapeutycznych Freud, Jung, Bleuler, Adler i cały szereg ich uczniów. Ale interpretacja psychjatrów, przez sam fakt już, że tyczy się ona ludzi chorych, stawia sobie ściśle ograniczone cele, ujmuje psychikę w jej uzewnętrznieniach się ze stanowiska biologicznego, specjalnie szkody i korzyści dla życia osobnika. Dla celów psychologji praktycznej ważne jest dotarcie do źródła wszystkich poszczególnych cech charakteru, co intuicyjnie zapoczątkowali już myśliciele francuscy (La Rochefoucault, La Bruyère, Vau-

venargues i t. d.). Sporządzenie inwentarza możliwych źródeł wszystkich cech psychicznych dla zorjentowania się w tem, co już zostało dokonane w tym względzie jest koniecznym pierwszym krokiem dla wszechstronnego i objektywnego zbadania powyższej kwestji[1]).

Dalszem ważnem zadaniem jest zbadanie struktury osobowości. Dotąd brak w psychologji badań, tyczących się zagadnienia stosunku, w jakim pozostają do siebie cechy charakteru: czy litość łączy się zawsze z dobrocią, czy też również z złośliwością, uczciwością i zazdrością? czy duma występuje w parze z egoizmem i małodusznością, czy też z miłością bliźniego i ofiarnością? Jednostronnie »czarne« i anielskie charaktery, spotykane w literaturze pięknej, są to powiązania psychiczne utworzone drogą powyżej wspomnianej tendencji do uogólnienia, ale rzeczywistość zadaje im kłam, gdyż dusza ludzka jest w stanie wmieścić w siebie największe przeciwieństwa. I tutaj należałoby uczynić krok naprzód, sporządzając również inwentarz tego, co uczynili w tym zakresie myśliciele i filozofowie, poddając go następnie eksperymentalnemu sprawdzeniu.

Wreszcie ważnem zadaniem jest zbadanie reakcji jednego i tegoż człowieka w różnych sytuacjach »krytycznych« życia, gdyż tylko wtedy możnaby stwierdzić t. zw. »jednolitość« osobowości. [Należy rozróżniać »jedność« od »jednolitości« (»Einheit« und »Einheitlichkeit«), dwa pojęcia dotąd często mieszane.] [Jedność może być niejednolitą.] Sytuacje krytyczne są takie, w których charakter i właściwości człowieka przejawiają się z całą ich siłą (takiemi są np. reakcje na wyrządzoną krzywdę, na uczynione dobro, sytuacje niebezpieczeństw życiowych i t. p.)[2]). Dopiero na podstawie badań tak ufundowanych będzie można ściśle wyróżnić typy osobowości ludzkiej, podczas gdy dotychczasowe typologje są przeważnie wypływem raczej konstrukcji logicznej autorów.

---

[1]) Inwentarz taki wkrótce ukaże się w druku.

[2]) Patrz: F. Baumgarten: Die Reaktionstypen der Kinder und Jugendlichen im sozialen Verhalten. *Zeitschrift f. pädagogische Psychologie*, 1926.

ANNA GRUSZECKA — POZNAŃ.

LES RÉACTIONS ERRONÉES DANS LA SÉNILITE NORMALE

Nos recherches, dont le résumé nous donnons ici, se rapportent aux fausses identifications (réactions erronées), rencontrées dans la sénilité normale. Nous avons obtenu ces identifications fausses par voie d'un procédé expérimental en montrant aux vieillards examinés (25 personnes) des images choisies tout spécialement. Nous avons trouvé au cours de ces recherches que les vieillards manifestent une tendance prononcée aux fausses identifications. Le nombre de ces identifications monte ici à 12,9% de toutes les réponses données par les examinés. Ensuite, les résultats obtenus semblent prouver que les identifications fausses ont ici partiellement pour motif quelque difficulté de perception, et partiellement proviennent de certaines particularités de la mentalité sénile. D'une part, c'est la tendance aux réactions monotones où les »formes psychiques« fixées se répètent d'une manière presque stéréotypée. D'autre part c'est l'attitude générale des vieillards vis-à-vis du monde extérieur pleine de répugnance à percevoir et à saisir les phénomènes nouveaux. En comparant les résultats obtenus par le même procédé expérimental (mentionné plus haut) chez les vieillards et les enfants, nous avons trouvé que, quoique chez les deux groupes examinés les identifications fausses montent à peu près au même chiffre, les processus psychiques, facilitant leur naissance, sont pour la plupart tout à fait différents. Chez les enfants c'est la reconnaissance globale et chez les vieillards les facteurs psychiques signalés ci-dessus. Mais il y a ausssi une ressemblance capitale entre les réactions de ces deux groupes: c'est le fait même que les enfants présentent des identifications fausses par opposition aux personnes d'âge adulte. Cette façon de réagir semble résulter d'une faiblesse psychique, propre à ces deux âges, auxquelles appartenaient les deux groupes examinés.

ZJAZDY

VI MIĘDZYNARODOWY ZJAZD PSYCHOTECHNIKI

Poraz wtóry obrali psychotechnicy gościnną ziemię katalońską jako siedzibę międzynarodowego zjazdu i przybyli — w liczbie około 200 osób — z licznych europejskich krajów do Barcelony, ażeby w czasie od 23 do 26 kwietnia 1930 toczyć obrady na temat aktualnych zagadnień psychotechnicznych.

Naukową stronę zjazdu zorganizowano w ten sposób, że ustalono trzy główne tematy dyskusyjne, które tworzyły podstawowy zrąb zjazdu, a ponadto przeznaczono trzy popołudnia na krótkie referaty.

Uwaga uczestników zjazdu skupiała się głównie na tematach dyskusyjnych, które dotyczyły 1. krytyki testów proponowanych dla badania zmęczenia w przemyśle, 2. najmniejszej ilości pomiarów wymaganej w badaniach psychotechnicznych, 3. metod psychotechnicznych nadających się do badania osobowości.

Program zapowiadał na pierwszy temat odczyty Wyatt'a i Dhers'a. Pierwszy z nich nie zdołał przybyć z Anglji, wobec czego streszczenie jego referatu odczytano w języku francuskim. Dhers natomiast przedstawił osobiście swe poglądy i następnie bronił je w ożywionej dyskusji z temperamentem południowego Francuza.

Odczyt Wyatt'a zawrzeć można w następującym skrócie: Zmęczenie przejawia się w zmniejszonej zdolności do pracy (albo zabawy) i jest zawisłe od nagromadzenia produktów spalania się podczas funkcji komórek. Stąd testy zmęczenia mogą mierzyć albo zmniejszoną zdolność do pracy albo chemiczne produkty spalenia. Drugie testy nie są jednak dostatecznie czułe, gdyż nie docierają do zmęczenia wywołanego lekką pracą mięśniową lub pracą umysłową. Ale także testy pierwszego rodzaju nasuwają liczne trudności. Przedewszystkiem trzeba zaznaczyć, że opierają się one na milczącem założeniu, iż zmęczenie wyraża się w zachowaniu się wykazującem zmniejszoną zdolność do pracy. Jakkolwiek naogół założenie to wydaje się słuszne, niemniej nieraz ono zawodzi (np. w odniesieniu do stanów podniecenia uczuciowego). Nawet w normalnych okolicznościach niema się pewności, że różnym stopniom zmniejszonej zdolności do pracy odpowiadają różne stopnie zmęczenia.

Jeśli się zmęczenie mierzy w pewnych odstępach czasu, przerywając właściwą pracę, czyni się to albo przy pomocy testów różnych od wykonywanej pracy albo przy pomocy testów nie różniących się od

niej. Testy różne od wykonywanej pracy dają bardzo niedokładne wyniki, gdyż zmęczenie wywołane właściwą pracą może nie przejawiać się w tych funkcjach, do których odnosi się test. Ale także testy skonstruowane na wzór właściwej pracy (albo nawet posługujące się tą samą pracą) posiadają liczne niedogodności, jak wykazuje następujący przykład: Pewna robotnica w ciągu 15 minut testowania uzyskała 184 punktów, podczas gdy w ostatnim kwadransie swej (właściwej) pracy osiągnęła 220 punktów. Ona sama wyjaśniła ten fakt w ten sposób: »Pracuję lepiej, jeśli się nie żąda odemnie, ażebym szybko pracowała; mimo że staram się w czasie testowania pracować jaknajlepiej, moje palce nie chcą się poruszać tak szybko jak powinny«. Przykład taki bynajmniej nie jest odosobniony i świadczy o tem, jak sytuacja testowania może wpływać hamująco na wykonanie testu. Wypływa stąd minorowy wniosek, że wszystkie testy zmęczenia, włączone w tok właściwej pracy, posiadają poważne, nie dające się ominąć braki i nie nadają się do naukowych eksperymentów w przemyśle. Wobec tego Wyatt wypowiada postulat, że zmniejszenie się zdolności do pracy należy badać tokiem samej pracy (przez wykreślanie krzywej pracy), zdając sobie jednak sprawę z tego, że na zmniejszenie się zdolności do pracy mogą wpływać jeszcze inne czynniki niż zmęczenie, wśród których niemałą rolę odgrywa znudzenie.

Dhers ujął swoje wywody w trzech głównych punktach:

1. W chwili obecnej stan wiedzy o zmęczeniu i technika pomiarów zmęczenia przy pomocy testów znajdują się na zbyt niskim poziomie, ażeby można było mierzyć zmęczenie w sposób zadowalający sumienie naukowe.

2. Mimo to jednak nie należy zaniedbać pracy nad testami zmęczenia i lekceważyć dotychczasowych wyników. Coprawda podobne są one raczej do badań alchemicznych, które stały się podstawą chemji, ale nie poszły na marne, gdyż wykryły pewne prawidłowości, jak np. znaczenie przerw w czasie pracy, co wykazały badania ergograficzne. Głównej wartości tych badań należy jednak dopatrywać się w tem, że pozwoliły one zarysować i sprecyzować zakres przyszłej pracy nad zmęczeniem.

3. O ile to możliwe w stosunkowo krótkim referacie, Dhers próbuje nakreślić plan tej przyszłej pracy: Trzeba dążyć do sprecyzowania zagadnień i celów, do których się zmierza, zdając sobie sprawę z różnicy, jaka zachodzi pomiędzy badaniami laboratoryjnemi a badaniami w warsztatach przemysłowych. Trzeba następnie zebrać krytycznie wszystko, co ostało się z badań nad zmęczeniem. Wreszcie trzeba z całej symptomatologji zmęczenia wybrać takie zjawisko albo taki zespół zjawisk, który da się precyzyjnie mierzyć. Słowem trzeba wpierw znać dokładnie warunki pracy i składniki zmęczenia, ażeby dojść do stworzenia wartościowych testów.

Drugi temat dyskusyjny dotyczył zagadnienia najmniejszej ilości pomiarów, jakiej należy wymagać w badaniach psychotechnicznych. Wspólny referat A. Fessara i H. Piérona zatytułowany »Du minimum de mesures nécessaires pour l'étalonnage d'un test dans un but psychométrique« nie odbył się z powodu nieobecności obu prelegentów, o których poglądach można było się jednakowoż dowiedzieć z drukowanego streszczenia. Chodzi tu o zagadnienie dla psychotechniki niezwykle ważne, mianowicie o to, jaką ilość pomiarów należy wykonać dla uzyskania wartościowych wyników: ilość najmniejszą, wystarczającą właśnie dla celów psychotechnicznych i ilość największą, poza którą dalsze nagromadzenie pomiarów byłoby już trwonieniem wysiłków badacza. Autorzy doszli do przekonania, że nie można ustalić w sposób ogólnie obowiązujący najmniejszej ilości pomiarów, potrzebnej do uzyskania zadowalającej wartości liczbowej; wymagania pod tym względem różnią się od wypadku do wypadku; przy zbyt wielkiej zmienności pomiarów zagadnienie ilości tychże pomiarów staje się nawet iluzoryczne. W praktyce, przy niezbyt wielkiej zmienności (wynoszącej 1—2$^0/_0$), minimum pomiarów waha się pomiędzy 25 a 100. W kwestji ilości osób, potrzebnej do przeprowadzenia percentylizacji, autorzy zajmują stanowisko, że ilość badanych osób powinna conajmniej dziesięciokrotnie przewyższać ilość wyznaczonych punktów, a więc 100 osób w razie decylowania, 1000 osób w razie percentylowania.

Również Mariano Fuentes Martianez w referacie p. t. »Número minimo de medidas estadisticas necesarias para la graduación de un „test" en psicotécnica« wypowiedział się w tym duchu, że nie można a priori ustalić najmniejszej ilości jednostek, jakie należy poddać próbie, ażeby otrzymane wyniki móc uważać za dostateczną podstawę do wycechowania testu. Poruszając naogół te same zagadnienia, co Fessar i Piéron, podkreślił hiszpański uczony znaczenie wartości skrajnych, które skutkiem swej rzadkości sprawiają badaczowi w statystycznem ujęciu wyników więcej trudności, niż wartości pośrednie. A jednak właśnie te skrajne wartości są w psychotechnice szczególnie ważne, gdyż występują one często u jednostek nienormalnych.

Wreszcie na ten sam temat przemawiał rosyjski psychotechnik M. Syrkin.

Zagadnienie »minimum pomiarów«, jako niezwykle żywotne dla psychotechniki wywołało wielkie zainteresowanie wśród słuchaczy i obszerną dyskusję, która niewątpliwie przyczyniła się do wyświetlenia sprawy.

Trzeci główny temat dyskusyjny dotyczył niezmiernie ważnego i aktualnego zagadnienia »metod, jakie można zalecić do badania osobowości«. Niedziw więc, że temat ten wzbudził największe zaciekawienie. Według programu miało przemawiać pięciu referentów, w re-

zultacie jednak wygłosili referaty Baumgarten, Lafora i Carrard, a angielski komunikat Portera zakomunikowano w przekładzie francuskim. Referat Franciszki Baumgarten, ujmujący syntetycznie zagadnienie osobowości, podajemy na innem miejscu Kwartalnika Psychologicznego w całości w oryginale francuskim (str. 261) i w polskiem streszczeniu (str. 288). Wobec tego zwracamy się z kolei do referatu, jaki wygłosił Gonzalo R. Lafora p. t. »Méthodes psychotéchniques recommandables pour l'étude de la personnalité«, który zgodnie z współcześnie panującemi w psychologji tendencjami zajął stanowisko totalistyczne, pojmując osobowość jako całość. W całości tej wyróżnić można pierwotną dyspozycję dziedziczno-konstytucjonalną od »wtórnej superstruktury«, na którą składają się przeżycia osobiste, tworzące niejako warstwę nazwaną przez Sterna warstwą »korową« osobowości. Badania psychotechniczne powinny uwzględniać obie strony osobowości i posługiwać się celem dotarcia do owej warstwy pierwotnej metodami morfologicznemi i humoralnemi (przeważnie o charakterze medycznym), celem zaś poznania owej wtórnej warstwy testami psychologicznemi. Lafora sądzi, że dotychczasowe serje testów psychologicznych nie są ani dość systematyczne ani dość jednolite, że jednakowoż lepiej stosować je mimo tych braków, niż zrezygnować wogóle z badania osobowości.

Ostatni wreszcie odczyt na wielkiem Sympozjonie osobowości wygłosił H. Carrard p. t. Quelques expériences sur l'étude de la personnalité. Autor zaznaczywszy, że w psychotechnice nie można się zadowolić badaniem wrażliwości i inteligencji, lecz że trzeba badać także charakter, zachowanie się w czasie pracy, sposób reagowania w różnych środowiskach, objaśniał zdjęcia filmowe, przedstawiające dwóch osobników w czasie wykonywania testów. Jeden z nich należał do typu szybkiego, niespokojnego, starającego się wykonać tylko to, co niezbędnie potrzebne, drugi był reprezentantem typu powolnego, rozważnego, ostrożnego, wytrwałego, dbałego o staranność. Prelegent podkreślił — podobnie zresztą, jak inni referenci — że metoda kliniczna, ujmująca całość osobowości, wydaje się dla celów psychotechnicznych najbardziej odpowiednią ze wszystkich metod stosowanych dzisiaj w psychotechnice.

Komunikat, jaki nadesłał James P. Porter, nosi tytuł »The study of personality factors in psychotechnique«. Komunikat ten jest z tego względu ciekawy, że opiera się wyłącznie na literaturze amerykańskiej, dając w ten sposób ogólny zarys usiłowań psychologji amerykańskiej na polu badania osobowości. I tutaj podkreślona została bardzo wyraźnie potrzeba ujmowania osobowości jako całości, ponadto jednak bardzo silnie zaakcentował Porter, że metody badania osobowości winny być genetyczne, uwzględniające rozwój osobniczy conajmniej od pewnych lat szkolnych. Jako badacza, u którego te tendencje genetyczne przebijają się bardzo wyraźnie. Porter wymienia Artura S. Otis'a, autora

dzieła »Mental tests and the class room teacher« (World Book Company). Stąd bierze się dążność do zaufania bardziej stopniom szkolnym niż testom, sformułowana przez jednego z amerykańskich uczonych (Dr. Adams'a) w następujących pięciu zdaniach:

1. Stopnie szkolne stanowią lepszą miarę umysłowości niż testy umysłowe.

2. Są one lepszą miarą niż testy inteligencji, jeżeli chodzi o przewidywania na przyszłość.

3. Stopnie szkolne są bardziej selektywnem narzędziem niż testy umysłowe dla opracowania niezawodności i karności, czyli wybitnych zalet obywatelskich.

4. Stopnie szkolne nadają się bardziej do selekcji rezolutnego, zdecydowanego typu ludzi niż testy umysłowe.

5. Stopnie szkolne stanowią miarę zarówno dla umysłowości jak dla charakteru, kiedy natomiast testy umysłowe mierzą tylko bystrość inteligencji.

Przedstawiwszy nieco obszerniej treść odczytów, grupujących się około trzech głównych tematów dyskusyjnych, przechodzę do nakreślenia krótkich wzmianek o innych referatach, które bądźto zostały wygłoszone przez samych autorów, bądźto tylko nadesłane w formie piśmiennych komunikatów. Nie kusząc się o zgrupowanie bardzo rozbieżnych tematów, wymieniam najpierw referaty wygłoszone ze strony badaczy hiszpańskich. I tak F. del Olmo przedstawił w odczycie »Contribution à l'étude de la personnalité par le test d'intelligence verbale de Dr. Mira« test, polegający na wypisaniu w ciągu 5 minut jaknajszybciej wszystkich nasuwających się słów zaczynających od litery p. Test ten opracowano z punktu widzenia ilościowego. Poszczególne słowa występowały w różnych grupach z różną częstością. Tak np. słowo pan (chleb) podane zostało przez ubogie osoby w 69%, przez zamożne tylko w 15% przypadków. Wiele słów wykazywało związek z kompleksami seksualnemi.

Jesus Sanz Poch w przyjętym bardzo przychylnie referacie p. t. »Recherches sur le travail et les aptitudes des interprètes« podał wyniki ankiety dotyczącej zdolności tłumaczy (parlamentarnych, sądowych, a zwłaszcza pracujących w Lidze Narodów). Ciekawym jest wynik, że istnieją tłumacze umiejący dobrze przetłumaczyć tekst słyszany, podczas gdy tekst pisany przedstawia dla nich wielkie trudności — i odwrotnie.

Comandant Aymat, inspektor Wojskowej Szkoły lotniczej, mówił na temat selekcji kandydatów na pilotów i mechaników.

Emilio Mira podjął na nowo w odczycie »Projet de fiche pour l'étude de la personnalité. Quelques remarques à propos des tests moraux« temat, jakim już się zajął na Międzynarodowym Kongresie w New Haven (zob. Kwartalnik Psychologiczny, t. I, str. 93). Zagadnieniem selekcji szoferów zajęli się C. Soler Dopff i C. Cardenal Pujals

w referacie »La sélection de los chofers por medios psicotécnicos«. Wreszcie D. Santos Rubiano zgłosił odczyt p. t. »El problema mental y el económico en la funcion de aprendizaje«.

Ze strony włoskiej zgłoszono kilka referatów, z których jednakowoż, jeśli sobie dobrze przypominam, żaden nie został wygłoszony z powodu nieprzybycia prelegentów. Wobec tego ograniczam się tylko do podania tytułów tych referatów, zaczynając od C. Colucci'ego. który zgłosił trzy referaty mianowicie: a) Valore pratico dei cosidetti testi mentali, b) Valore pratico, come testi mentali, dei compiti scolastici i c) Valore pratico dei compiti di educazione industriale come testi mentali. Niemniejszą ilość referatów zapowiedział Fr. Agostino Gemelli, mianowicie: a) Recherches comparatives sur le travail avec le ruban transportateur, b) Nouvelles études sur la structure de l'habilité manuelle oraz c) Nouveaux problèmes sur la selection des pilotes de l'aviation en rapport à la grande vitesse. Wreszcie do grupy włoskich psychologów należy turyński psycholog Mario Ponzo z niewygłoszonym odczytem »Valorizzacione dei prodotti dei lavori di officina nelle Scuole professionali per il relievo delle attitudini«.

Pokaźnie przedstawia się w programie ilość zgłoszeń sowieckich psychotechników, z których jednak na kongres przybyło tylko niewielu. W odczytach sowieckich badaczy przebija się silnie tendencja oddania psychotechniki na usługi nowego regimu, może najwyraźniej w nadesłanym referacie pani V. M. Davidovitch p. t. La langue de la presse et la langue populaire. Autorka zajmuje się zagadnieniem, jakim powinien być język prasy, ażeby stał się całkowicie dostępnym dla szerokich mas intelektualnie niewyrobionych. Zwłaszcza ważną dla Sowietów jest sprawa, w jakim stopniu język prasy powinien być »afektywnym«, ażeby działał na masy. Tak więc referat ten dotyczy podstaw psychologicznych propagandy prasowej. Psychotechnik moskiewski I. Spielrein wywodził w odczycie »Quelques éléments d'une théorie de la psychotechnique«, 1. że psychotechnika jest najbardziej socjalną z nauk biosocjalnych, zajmujących się badaniem świadomości ludzkiej, 2. że psychotechnika, chociaż jej podstawą jest fizjologja, musi jednak posługiwać się także analizą otoczenia społecznego, 3. że z tego powodu wszystkie pomiary psychotechniczne muszą uwzględnić nietylko przejawy biologiczne, lecz także specjalne otoczenie społeczne. Ponadto zgłosili odczyty N. Levitof (L'analyse des cas dans la pratique des tests mentaux), E. Rouser (Etude de la fatigue par l'application de tests en masse), L. Vigotzky (Le problème des fonctions intellectuelles superieures dans les recherches technopsychologiques) i R. Poschtarowa (Die psychotechnische Analyse der Fliessarbeit).

Holenderska psychotechnika wystąpiła na zjeździe z dwoma bardzo specjalnemi referatami: 1. R. A. Biegel i E. de Quay »La sélection

des opérateurs radiotélégraphistes« i 2. Dr. Godefroy »An instrument for special representation of mouvements fotographed by light-line«. Z pierwszego referatu dowiedziano się, że radiotelegrafista musi w ciągu minuty ująć słuchowo 125 znaków, reprezentujących 25 słów i napisać je ręcznie lub na maszynie. Przy pomocy odpowiednich metod przeprowadzono selekcję radjotelegrafistów w Holandji, która w jednej grupie okazała się o tyle dobrą, że żadna z dyskwalifikowanych osób nie ukończyła szkoły radiotelegraficznej i że z 21 kandydatów określonych jako dobrych tylko 6 (czyli 19$^0/_0$) ukończyło z powodzeniem szkołę. W innej grupie wyniki były lepsze. Drugi referat opierał się na pokazie precyzyjnego aparatu, służącego do analizy ruchów.

Niezwykle doniosłe dla psychotechniki zagadnienie poruszył Walter Blumenfeld w odczycie »Über die Bewertung qualitativ abgestufter Leistungen«. Prelegent wywodził, że jeżeli się ocenia przy pomocy ustalonych norm (wzorów) albo też bez nich wyniki pracy dające się jakościowo ustopniować, wówczas okazuje się, że krańcowe cenzury występują rzadziej, a wśród nich najwyższe rzadziej od najniższych niżby to odpowiadało intencjom cenzurującego. Zjawisko to występuje u różnych eksperymentatorów np. w próbie zginania drutu, przyczem konstatuje się, że interindywidualne rozsianie cenzur jest dość znaczne, ocena pojedyńczych prób bardzo niepewna, chociaż stałość ocen tego samego eksperymentatora jest względnie wielka. Ażeby móc jakościowe oceny wyrazić ilościowo, trzeba było stworzyć specjalny materjał do doświadczeń, polegający na szeregach punktów rozrzuconych nieregularnie wzdłuż idealnej prostej; szeregi te były w ten sposób zbudowane, że odchylenia punktów od prostej zwiększały się w każdym szeregu systematycznie począwszy od bardzo małych wartości. Wyniki swych eksperymentów prelegent sformułował w następujących twierdzeniach: 1. Istnieje próg różnicy dla ujmowania takich chaotycznych kształtów. 2. Jeżeli zamiast w chaotyczne kształty układa się punkty systematycznie np. wzdłuż krzywej sinusowej, wówczas występują jaskrawe »optyczne złudzenia«, które powodują zbyt korzystną ocenę tych »gładkich kształtów«. 3. Istnieje osobne prawo, które prelegent nazwał »prawem idealnej granicy«, określające ilość sądów, jakie przypadają na poszczególne klasy kształtów. 4. Uszeregowanie sądów (biorąc za podstawę krzywą liczebności Gaussa) wykazuje zgodność z uszeregowaniem sądów w próbie zginania drutu.

Znaczenie wywodów Blumenfelda, który niebawem przedstawi je w obszernej monografji, polega na próbie eksperymentalnego zbadania ocen, w których psychotechnicy ujmują wyniki badanych osób. Dotychczasowa psychotechnika zajmowała się tem zagadnieniem tylko w sposób ogólnikowy, nie robiąc tych ocen przedmiotem eksperymentalnych poszukiwań.

Interesującym ze względu na dążność do jaknajściślejszego określenia pojęć i syntetycznego ujmowania zagadnień był odczyt, jaki wygłosił O. Lipmann p. t. »Arbeitserfolg, Arbeitsaufwand und Leistungsbereitschaft«. Odczyt ten ilustrował prelegent na dwóch obszernych schematach, z których jeden przedstawiał wszelkie zasadnicze czynniki determinujące jakąkolwiek pracę zawodową, a drugi odnosił się do pracy murarskiej.

Ze strony niemieckiej zgłosił ponadto referat R. W. Schulte p. t. »Theorie und Praxis der psychologischen Beratung«, jednakowoż ani nie przybył na zjazd ani nie nadesłał streszczenia swego referatu.

Sprawami metologicznemi zajął się również szwajcarski psycholog H. Spreng w odczycie »Ein Beitrag zur Frage der Bewährungskontrolle«, wygłoszonym zresztą po francusku. Referent starał się wykazać, że układanie t. zw. szeregów rangowych wypacza obraz, jaki należałoby wytworzyć sobie o osobach badanej grupy. Psychotechnika ujmuje wyniki w liczbach, a potem wrzuca je do jednego tygla, z którego wychodzą jako wartości przeciętne. Na podstawie tych wartości przeciętnych układa się szeregi rangowe, których wartość jest oczywiście wątpliwa. Zamiast takiego sposobu zaleca Spreng następujący: Stwierdzamy, czy pomiędzy opinją psychotechnika i werkmistrza zachodzi zgodność. W razie niezgodności staramy się dotrzeć do przyczyn tej niezgodności, co dopiero daje głębszy wgląd w strukturę psychiczną badanych osób.

Ze strony belgijskiej wystąpili państwo Rosenthalowie z referatem »Contribution à l'étude comparative des tests d'intelligence verbaux et non verbaux«, przedstawiając wyniki porównania testów słownych inteligencji z testami niememi. Jako test słowny służyła skala metryczna Bineta — Simona, jako test niemy pudełko Nr. 1 Decroly'ego. Test Decroly'ego, zdaniem praktyków, dostarcza dokładnych i obfitych rezultatów odnoszących się do inteligencji praktycznej. Prelegentom chodziło o to, ażeby stwierdzić, czy eksperymenty z pudełkiem wykażą opóźnienie w rozwoju dzieci rzeczywiście niedorozwiniętych, wyselekcjonowanych przy pomocy testów Bineta — Simona. Eksperymenty wykazały, że korelacja pomiędzy wynikami tych dwóch rodzajów testów jest niewielka, co sobie autorzy tłumaczą w ten sposób, że test z pudełkiem albo dotyczy zdolności intelektualnych, których nie ujawniają testy słowne, albo też, jako jednorazowa próba, nie daje dostatecznej podstawy do badań korelacyjnych.

Wreszcie wymieniamy tytuły dwóch francuskich referatów, o których nie posiadamy bliższych danych; są to referaty H. Heinis'a »Les types psychologiques et leur determination par la méthode des tests« i J. M. Lahy'ego »Psychotechnique des transports et diminution du nombre d'accidents«.

Ze względu na ilość wygłoszonych odczytów i liczbę uczestników zjazd barceloński mniejszym był od innych międzynarodowych kongresów psychotechnicznych z ostatnich lat. Wyszło to zjazdowi jedynie na pożytek. Nie było żadnych sekcyj, wszyscy kongresiści mieli możność wysłuchania wszystkich referatów i dyskusyj. Przyjezdni znaleźli świetne pomieszczenia w Real Politécnico Hispano Americano, mając możność ciągłego przebywania ze sobą. Dzięki temu poza salą wykładową obradował stale drugi, w swobodne formy towarzyskiego współżycia ujęty kongres, którego wyników, choć nikt o nich nie złoży sprawozdania, bynajmniej nie należy lekceważyć.

Przyjęcie gości zagranicznych było niezwykle serdeczne i przytem wspaniałe. Na każdym kroku odczuwało się troskliwą opiekę i szczerą gościnność gospodarzy. Jak wielką wagę przywiązywali Hiszpani do zjazdu, o tem świadczy to, że na czele komitetu, złożonego z najwyższych dostojników państwowych, stał Król Hiszpański. Serdeczny nastrój, jaki wytwarzali ludzie, łączył się z urodą krajobrazu katalońskiego w harmonijną całość, pozostawiając po sobie niezatarte wrażenie.

Następny kongres odbędzie się w sierpniu 1931 w Moskwie.

Stefan Błachowski (Poznań).

SPRAWOZDANIA Z KSIĄŻEK

Janina Bortkiewiczówna: Zastosowanie punktowania jako metody badania zmęczenia. Wilno, Tow. wyd. Pogoń, 1928, str. 32.

Praca jest dysertacją doktorską na Wydziale lekarskim Uniwersytetu wileńskiego. Autorka oparła się na książce Piotra Zygmunta Dąbrowskiego p. t. »Punktowanie jako metoda badania zmęczenia umysłowego« (Lwów—Warszawa, Książnica-Atlas, 1925), zmieniając tylko w nieznacznych szczegółach warunki eksperymentów. Jest rzeczą zupełnie oczywistą, że drobnym zmianom w warunkach eksperymentów odpowiadać musiały niewielkie zmiany w wynikach, które autorka skrzętnie, lecz niestety chaotycznie zestawiła z rezultatami osiągniętemi przez Dąbrowskiego.

Czytanie pracy utrudnia to, że autorka błędnie ponumerowała wykresy, skutkiem czego powstały znaczne rozbieżności pomiędzy tekstem a wykresami. Tak np. miejsce wykresu trzeciego powinien zająć wykres siódmy, miejsce wykresu siódmego wykres piąty, a wykres trzeci należy przesunąć na miejsce wykresu piątego.

Chaos w ten sposób powstały komplikują jeszcze fatalne błędy korektorskie. Tak np. na str. 16 (2 wiersz od dołu) jest mowa o 69 punktach, kiedy natomiast chodzi o 63 punkty. Skutkiem tego błędu niezrozumiałem stało się zdanie »zaczyna się punktowanie od 69 punktów, następnie mamy nieznaczny spadek — 62«. Ten błąd drukarski, robiący z obniżenia o 7 punktów »nieznaczny spadek« jest tem przykrzejszy, że niełatwo go skontrolować, bo odnośny wykres został błędnie umieszczony na piątym rysunku zamiast na siódmym.

Niemniejsze zastrzeżenia budzi sposób, w jaki autorka formułuje swe myśli. Nie zamierzam tą kwestją zająć się szczegółowo, lecz ograniczam się do zacytowania dwóch zdań z jednej tylko strony (str. 19) pracy: 1. »Jednak rozpatrywanie tablic w całości wskazuje, że o ile rodzaj punktowania zachowuje się w małej odsetce, o tyle zazwyczaj typ punktowania dla każdego osobnika ma przeważającą liczbę badań«; 2. »Typ punktowania posiada już większą wartość miarodajną«. Zwroty o rodzaju zachowującym się w małej odsetce i o większej wartości miarodajnej należą na szczęście do unikatów w naszej literaturze psychologicznej. Razi również w pracy nadużywanie wyrazu »daje«: np »jeden spadek... daje 25 badań« (str. 11) albo »wykresy..

dają podniesienie szybkości punktowania« (str. 16). W dodatku autorka niezupełnie zdaje sobie sprawę ze znaczenia wyrazu dawać i stąd tworzą się takie dziwolągi językowe, jak właśnie cytowane.

Autorka wyraziła wyniki, do których doszła na podstawie swych eksperymentów, w następujących sześciu zdaniach:

1. »Ergologiczne uzasadnienia co do zastosowania metody punktowania w badaniu zmęczenia nie są bez zarzutu, jak zresztą wszystkie inne dotychczasowe metody badania zmęczenia«. To z punktu widzenia gramatycznego i logicznego wadliwe zdanie służy zapewne tylko do wyrażenia tej prostej myśli, że metoda punktowania, jak zresztą wszystkie inne dotychczasowe metody badania zmęczenia nie są wolne od zarzutów natury metodologicznej i że ich teoretyczne uzasadnienie jest niewystarczające.

2. »Za główną podstawę zastosowania tej metody pod względem teoretycznym powinniśmy przyjąć zmiany o napięciu woli i uwagi, zachodzące podczas pracy«. I tutaj zapewne chodziło autorce o coś zupełnie prostego, mianowicie o to, że przebieg punktowania zależy głównie od zmian w napięciu woli i uwagi.

3. »Ogólnie biorąc, metoda punktowania nadaje się obok innych metod pośrednich do badania zmęczenia podczas pracy umysłowej«. Twierdzenie to wydaje się słuszne, razi tylko zwrot »podczas pracy umysłowej«; zapewne autorka miała na myśli: wywołanego pracą umysłową.

4. »Metoda ta jest łatwa w zastosowaniu i nadaje się do badań masowych« — jak powszechnie wiadomo, należałoby dodać.

5. »Metoda punktowania powinna być par excellence metodą badania statystycznego, to znaczy masowego«. Zdanie to sprawia nieco kłopotu. Jeśli autorka chciała powiedzieć, że metody tej można użyć do badania masowego, to powtórzyła tylko treść twierdzenia poprzedniego. Jeśli chciała położyć nacisk na to, że metoda ta nadaje się p a r e x c e l l e n c e do badań masowych, to albo nie rozumie zwrotu par excellence albo popełnia błąd powstały stąd, że nie zauważyła, jak w większej grupie sobie wzajemnie przeszkadzają punktujące osoby. Pisali o tem różni autorowie. Wreszcie nie należy identyfikować pojęć badania statystycznego i masowego.

6. »W związku z wynikiem poprzednim mogę twierdzić na podstawie własnych danych, że punktowanie, zastosowane do poszczególnych osobników. nie może być o p a r c i e m dla daleko idących wniosków co do charakteru badanego, jego pilności, zdolności, stałości przyzwyczajeń etc.«

Na to zdanie godzimy się w zupełności i jesteśmy wdzięczni autorce, że nie obdarzyła nas obszernemi psychografjami opartemi na jaknajszybszem stawianiu kropek przez jedną minutę.

Stefan Błachowski (Poznań).

E. Augier: Une psychologie objective est-elle possible? Paris, F. Alcan, 1928, str. II i 290.

Autor tłumaczy we »Wstępie«, że główną wadą a zarazem przyczyną niewystarczalności dotychczasowej psychologji, nazywanej przez niego »klasyczną«, jest nieokreśloność i mętność jej terminów opierających się ostatecznie na pojęciu jakiegoś abstrakcyjnego podmiotu, i dlatego domaga się powrotu do »nagich faktów«, celem skonkretyzowania konstrukcyj psychologicznych i nadania im przez to charakteru prawdziwie naukowego. — W »Części pierwszej« znajduje się bliższe objaśnienie tego postulatu. Autor uważa za Poincaré'm, że zadaniem nauki jest zorganizowanie języka dokładnie odtwarzającego objektywne fakty i przez to biologicznie cennego. Nieuwzględnienie cech przestrzennych i czasowych, na których polega objektywność faktów, wprawiło klasyczną psychologję w ciasne ramy nieokreślonego, bezpłodnego subjektywizmu, przeto należy zerwać z niewyraźnem pojęciem indywiduum, niezmiennego w czasie i nierozkładalnego w przestrzeni i stworzyć nowy objektywny język dla zjawisk psychicznych czyli objektywną psychologję. Nie znaczy to jednak, by należało odrzucić dane introspekcji, t. j. wiadomości dostarczone nam przez »zmysł wewnętrzny« o zachowaniu się wewnętrznem, należy je tylko oczyścić z metafizycznych domieszek oraz uzupełnić przez dane dostarczone przez zmysły zewnętrzne i w ten sposób »sprecyzować« przestrzennie i czasowo. — W »Części drugiej« autor daje ogólną próbę przeprowadzenia postulowanego przez siebie »przetłumaczenia« najważniejszych nieścisłych, bo subjektywnych, formuł na dokładne określenia nowej objektywnej psychologji, a zarazem w ten sposób odpowiada pozytywnie na pytanie postawione w tytule książki.

Jak z powyższego streszczenia widać, »objektywna psychologja« autora jest w intencjach swych identyczna z takąż nauką Bechterewa oraz z »nauką o zachowaniu się« behaviorystów, choć autor nigdzie nie czyni nawet wzmianki o tych kierunkach psychologicznych. Nic też dziwnego, że popełnia on ten sam zasadniczy błąd, — i to nawet w formie jaskrawszej ze względu na ustępstwa na rzecz introspekcji — a mianowicie błąd pomieszania przedmiotu i treści stanów świadomości z fizjologicznemi odpowiednikami tych stanów, których istnienia domaga się zasada paralelizmu psychofizjologicznego. Oryginalnym już przyczynkiem autora w sprawach zasadniczych jest próba filozoficznego pogłębienia »objektywizmu« w psychologji przez oparcie go na epistemologji Poincaré'go. Wydaje mi się to bardzo zręcznem postawieniem sprawy, gdyż dzieje nauki ścisłej istotnie wykazują, że w zagadnieniach, w których »prawda i rzeczywistość« są argumentami zbyt niepewnemi, decydują zawsze metodologiczne korzyści myślowych konstrukcyj, a nie można zaprzeczyć, że pod tym względem proponowana przez autora

»objektywizacja« pojęć psychologicznych oddałaby nieocenione usługi. Lecz autor nie zauważył, że przy dzisiejszym stanie wiedzy anatomicznej i fizjologicznej owe »tłumaczenie« dotychczasowych »subjektywnych« formuł na język »objektywny« musi zadowolić się niestety bardzo mało mówiącemi ogólnikami, tytułami raczej przyszłych rozdziałów objektywnej psychologji, niż konkretną, na przestrzennej i czasowej precyzacji opartą treścią, że więc wobec tego proponowana i przeprowadzana przez autora »objektywna« psychologja nie może jeszcze dziś sobie rościć pretensji do przewagi pod względem waloru metodologicznego nad dotychczasową »subjektywną« psychologją. Autor nadto za bardzo ułatwia sobie sprawę, mówiąc ogólnikowo o psychologji »klasycznej« i nie precyzując bliżej zakresu tego pojęcia, gdyż to pozwoliło mu, zwalczając np. Bergsona, odnieść wyrok potępiający także do naukowęj psychologji, za przedstawiciela której Bergsona nikt przecież nie uważa. Jasne, że takie postępowanie jest niedopuszczalne i budzi podejrzenie, że trafne uwagi autora są produktem nie tyle głębokiego i starannego przemyślenia, ile szczęśliwej ręki i zdrowego instynktu. To podejrzenie zostaje silnie wzmocnione przez liczne naiwności, z których najcharakterystyczniejszą jest następująca: Na str. 102 podano następujące cztery sposoby »komunikowania się neuronów ze sobą« (t. j. przechodzenia podrażnień z neurona na neuron): 1) podrażnienie neuronu przechodzi bez ograniczenia na neurony B, C, i t. d., 2) neuron C zostaje podrażniony tylko wtedy, jeżeli uprzednio podrażniono neurony A lub B, 3) neuron C przyjmuje podrażnienie tylko wtedy, jeżeli poprzednio zostały podrażnione neurony A i B, 4) podrażnienie przechodzi z neuronu A na neuron C tylko wtedy, gdy neuron B nie został podrażniony. Już sam pomysł tak ogólnikowo skonstruowanych różnic w przewodnictwie procesów nerwowych wydaje się naiwny i bezużyteczny, ale u autora gra on wielką rolę, bo na str. 105 każe on czytelnikowi widzieć w takim systemie połączeń nerwowych »weryfikację« formuł logicznych. Takie pomysły łącznie z rozwlekłością wywodów, ustawicznem powtarzaniem się i zbyteczną zawiłością stylu, czynią problematyczną korzyść, jaką czytelnik ewentualnie mógłby wydobyć z lektury dzieła.

Adam Wiegner (Poznań).

PRZEGLĄD CZASOPISM

THE AMERICAN JOURNAL OF PSYCHOLOGY XLI (1929) 3—4.

H. Helson: The efects of direct stimulation of the blind-spot (Skutki bezpośredniego drażnienia ślepej plamki). Str. 345—397. Autor postanowił poddać rewizji wszystkie poglądy na istotę i właściwość ślepej plamki. Na podstawie licznych eksperymentów dochodzi m. i. do następujących wyników: 1. Ślepa plamka nie jest zupełnie pozbawiona zdolności reagowanie na bodźce świetlne. 2. Fakt ten nie daje się tłumaczyć przyjęciem hipotezy, jakoby tu w grę wchodziła działalność najbliższych części siatkówki, okalających ślepą plamkę. Należy raczej przyjąć, że właściwość ta jest albo wynikiem działania jakiegoś szczątkowego organu dotychczas przez histologję w ślepej plamce nie wykrytego, albo też wypływa z ogólnej — jak dotąd jednakowoż jeszcze nie wystarczająco udowodnionej — właściwości włókienek nerwu wzrokowego, polegającej na możności reagowania na podrażnienia przez światło.

M. A. Snyder: An experimental study of four cases of color-blindness (Badania eksperymentalne czterech wypadków ślepoty na barwy). Str. 398—411. Po badaniach wstępnych, w których chodziło o dokładniejsze określenie rodzaju dyschromatopsji u każdego z czterech osobników, autor przeprowadzał szereg eksperymentów na tychże osobnikach i dwóch normalnych i porównywał otrzymane wyniki.

M. Upton: The auditory sensitivity of guinea pigs (Wrażliwość słuchowa u świnek morskich). Str. 412—421. Autor krytykuje metody, używane dotychczas przy badaniu niektórych zwierząt dla rozstrzygnięcia kwestji, czy zwierzęta te mogą słyszeć tony. Dla umożliwienia lepszej kontroli nad zachowaniem się zwierzęcia podczas działania bodźców głosowych proponuje metodę nową, polegającą na stosowaniu pneumografu i dokładnem rejestrowaniu wszelkich zmian oddechu. Stosując metodę tę do świnek morskich, rozwiązał kwestję w sensie dodatnim.

J. M. Stephens: A mechanical explanation of the law of effect (Mechaniczne wyjaśnienie prawa skutku). Str. 422—431. Wychodząc z założenia, że każdy organizm protoplazmatyczny uważać można za bardzo skomplikowaną maszynę, autor skonstruował aparat, którego działanie może służyć jako model mechanistycznej interpretacji teorji uczenia się Carr'a i Thorndike'a.

G. Kreezer and K. M. Dallenbach: Learning the relation of opposition (Uczenie się stosunku przeciwieństwa). Str. 432—441. Praca jest sprawozdaniem z badań, przeprowadzonych na grupie 100 dzieci w wieku od 5 do $7^1/_2$ lat dla stwierdzenia, kiedy dzieci zdobywają pojęcie przeciwieństwa. Na podstawie spostrzeżeń na dzieciach, które dopiero podczas badania nauczyły się pojęcie to poprawnie stosować, autor odrzuca teorję uczenia się Thorndike'a.

F. Fearing: Jan Swammerdam: a study in the history of comparative and physiological psychology of the 17 th century (Studjum z historji psychologji porównawczej i fizjogicznej 17 wieku). Str. 442—455. Praca jest krótką biografją holenderskiego biologa i naturalisty z szczególnem uwzględnieniem jego zasług około wyświetlenia istoty procesów nerwowo-mięśniowych, zachodzących podczas ruchów dowolnych i mimowolnych.

W. N. Kellogg: The graphic method in psychophysics (Metoda graficzna w psychofizyce). Str. 456—459. Autor zaleca stosowanie w psychofizyce kimografu.

Minor studies from the Psychological Laboratory of Cornell University (Mniejsze prace laboratorjum psychologicznego uniwersytetu Cornell). Str. 460—468. W dziale tym składają W. B. Gritman, K. M. Dallenbach i C. L. Friedline sprawozdania z badań nad wrażeniem temperatury i zależnością uwagi od intensywności bodźca.

W. T. M. Forbes: A quantitative consideration of the Purkinje-phenomenon (Ilościowe ujęcie zjawiska Purkinjego). Str. 517—542. Nawiązując do wyników badań König'a autor próbuje ustalić matematycznie prawa zmiany względnej jasności barw widma, zakładając, że krzywa ogólnej wrażliwości oka jest wypadkową krzywych wrażliwości pojedyńczych substancyj fotochemicznych siatkówki.

L. W. Crafts: Whole and part methods with non-serial reactions (Metody całości i części w zastosowaniu do reakcyj nieseryjnych). Str. 543—563. Drogą licznych eksperymentów autor badał skuteczność metod uczenia się: całości i części (czystej, kombinowanej i progresywnej) w zastosowaniu do sortowania ponumerowanych kartek i stwierdził wyższość pierwszej nad trzema innemi.

O. C. Trimble: The relative rôles of the temporal and the intensive factors in sound localization (Względna rola czynników czasu i natężenia przy lokalizacji głosów). Str. 564—576. Wyniki eksperymentów, jakie autor przeprowadził, każą mu przypuszczać, że skuteczniejszym czynnikiem przy lokalizacji wrażeń głosowych jest intensywność wrażenia.

A. F. Brown: The relation of heterogeneous and homgeneous chromatic stimuli in the range of visual apprehension experiment (Stosunek bodźców hetero- i homogenicznych w zakresie eksperymentu wzrokowego ujmowania). Str. 577—594. Autor eksponował różne ilości krążków barwnych na białem tle w różnych zestawieniach (jedno- i wielobarwnych). Osoby badane miały podać ilość krążków i opisać, jakim sposobem ją ujmowały. Z badań wynikało, że najczęściej zachodzi ujmowanie przez liczenie, najrzadziej przez jeden rzut uwagi. Zestawienia heterogeniczne trudniej ująć, niż homogeniczne.

J. P. Guilford and H. Helson: Eye-movements and the phi-phenomenon. (Ruchy oka i zjawisko φ). Str. 595—606. Posługując się ulepszoną techniką fotografowania ruchów oka podczas postrzegania zjawiska φ, autorowie doszli do przekonania, że ruchy te nie odgrywają wybitniejszej roli przy percepcji tego zjawiska. Odrzucają odpowiednią teorję Higginsona, jako dostarczającą wyjaśnienia tylko części faktów postrzegania ruchów i wykazują, że nawet i te ostatnie można wytłumaczyć bez oparcia się na niej.

F. L. Dimmick and R. W. Sanders: Some conditions of the perception of visible movement (Niektóre warunki postrzegania ruchów). Str. 607—616. Autorowie chcieli zbadać wpływ czynników czasu i intensywności bodźców na postrzeganie ruchów. Rzucali na ekran w różnych odstępach czasowych 2 równoległe linje świetliste. Stwierdzili, że postrzeżenie ruchu związane jest zawsze z wrażeniem migającej, mieniącej się szarości filmu.

A. J. Harris: An experiment on affective contrast (Eksperyment z zakresu uczuciowego kontrastu). Str. 617—624. W wyniku doświadczeń drogą eksponowania papierów kolorowych na białem tle autorowie odrzucają sformułowane przez Bacon'a, Roode'a i Washburn'a prawa kontrastu uczuć: Przyjemność doświadczenia przyjemnego zostaje powiększona, o ile przedtem osoba badana przechodziła doświadczenie nieprzyjemne i odwrotnie. Doświadczenie samo dla się obojętne może być odczuwane jako przyjemne lub przykre, zależnie od poprzedzającego go doświadczenia.

T. Karwoski: Variations toward purple in the visual after-image (Zmiany wzrokowych powidoków w kierunku purpury). Str. 625—636. Kolor powidoku jest zależny od jasności bodźca świetlnego, działającego na siatkówkę. Kolor ten jest dopełniającym tylko w określonych warunkach. Wymagana jest m. i. średnia intensywność. Wyższa intensywność wywołuje kolor purpurowy.

A. D. Freiborg, K. M. Dallenbach and E. L. Thorndike: The influence of repetition of a series upon the omission

of its intermediate terms (Wpływ powtarzania serji na opuszczanie średnich członów). Str. 637—639. Autorowie wskazują na fakty, które nie potwierdzają doktryny behawioryzmu, jakoby w łańcuchu stanów fizjologicznych lub psychologicznych (zwanym A—B—C—D—E) powstała dążność wyeliminowania członów pośrednich, tak że po dodatkowej ilości powtórzeń powstaje łańcuch A—E.

A. Jersild: The determinants of confidence (Wyznaczniki zaufania). Str. 640—642. Autor chciał stwierdzić, w jakim stopniu zaufanie w skuteczność postępowania jest zależne od znajomości rzeczy. W wyniku badań przeprowadzone obliczenia dały współczynnik korelacji dodatni, aczkolwiek niski.

E. Freeman: An anomaly of foveal color perception (Anomalja fowealnego spostrzegania koloru). Str. 643—645. Autor wskazuje na fakty, które zaprzeczają ogólnie przyjętemu twierdzeniu, jakoby obrazy dwóch podobnych do siebie, choć nierównych co do wielkości bodźców były jednakowe, o ile tylko zwiększymy odpowiednio odległość bodźca większego od oka.

Edmund Wieszołek (Poznań).

L'ANNÉE PSYCHOLOGIQUE XXIX (1928).

G. Durup: Le problème des impressions de mouvement consécutives d'ordre visuel (Zagadnienie wzrokowych obrazów następczych ruchu). Str. 1—56. Rozpatrując bardzo szczegółowo zjawisko obrazów następczych ruchu w najrozmaitszych warunkach eksperymentalnych, oraz analizując próby tłumaczenia tego zjawiska przez różnych autorów (Purkinje, Helmholtz, Leiri, Hunter i in.), Durup dochodzi do przekonania, że żadna teorja prosta nie da się tutaj zastosować. Badania eksperymentalne pozwoliły mu stwierdzić, że istnieją dwa rodzaje obrazów następczych ruchu: 1° obraz następczy rzutowany (mouvement consécutif projeté), występujący raczej na obwodzie pola widzenia, jakby rodzaj mglistego, przesuwającego się filmu, podczas gdy w środku pola widzenia można stwierdzić nieruchomość przedmiotów rzeczywistych, 2° obraz następczy ruchu samego pola widzenia (mouvement consécutif du champ lui-même), w którym narzuca się nam, nawet w środku pola widzenia, wrażenie ruchu spostrzeganych przedmiotów w kierunku przeciwnym, aniżeli poprzednio widziany ruch rzeczywisty; podczas trwania tego złudzenia nie mamy sposobu stwierdzić (we wrażeniach wzrokowych), że przedmioty rzeczywiste nie poruszają się. Oba rodzaje obrazów mogą występować równocześnie. Zdaniem Durupa pierwszy z tych dwóch rodzajów obrazów da się wytłumaczyć procesami w siatkówce, podobnie jak kontrast następczy

barw, podczas gdy przyczyny drugiego należałoby szukać w procesach nerwowo-mięśniowych lub mózgowych. Autor zwraca uwagę na dużą różnorodność i zmienność wyników przy badaniu obrazów następczych ruchu i sądzi, że oddzielne traktowanie obu rozróżnionych przez niego rodzajów tego zjawiska powinno się przyczynić do większej płodności badań eksperymentalnych i ułatwić ostateczne zbudowanie teorji.

N. Kleitman et H. Piéron: Contribution à l'étude des facteurs régissant le taux de sommation des impressions lumineuses de surface inégale (Przyczynek do badania czynników, rządzących wynikiem sumowania się wrażeń świetlnych o nierównej powierzchni). Str. 57—91. Autor zajmuje się pytaniem, jaka jest zależność między wielkością powierzchni, drażnionej bodźcem świetlnym (światło białe lub barwne), a odbieranem wrażeniem w różnych miejscach siatkówki, przy adaptacji na ciemność i adaptacji na światło. Wyniki licznych badań, przeprowadzonych z pomocą perimetru-fotometru Polacka, przedstawia bardzo szczegółowo w tabelach i wykresach. Stwierdza wielką różnorodność wrażliwości siatkówki w różnych jej okolicach, związaną z różną wrażliwością czopków i słupków oraz każdego z tych elementów zależnie od miejsca na siatkówce, — i dochodzi do wniosku, że ze względu na tę różnorodność nie da się ustalić jakieś jedno prawo proste, rządzące zależnością między wielkością powierzchni drażnionej, a siłą odbieranego wrażenia.

M. Foucault: Les inhibitions internes de fixation (Wewnętrzne wpływy hamujące przy zapamiętywaniu bezpośredniem). Str. 92—112. Przy eksperymentach nad pamięcią bezpośrednią wyrazów możemy stwierdzić, że im dłuższa jest serja wyrazów, podanych do zapamiętania przy jednorazowej ekspozycji, tem więcej jest słów niezapamiętanych. M. Foucault próbuje tłumaczyć to zjawisko wpływem dwóch czynników: pierwszy — to hamowanie wewnętrzne regresywne (inhibition régressive interne), t. j. hamowanie, które wywierają na zapamiętanie poprzednio eksponowanych słów dalsze wyrazy tej samej serji (dlatego autor nazywa je wewnętrznem hamowaniem); drugi czynnik — to hamowanie wewnętrzne progresywne, t. j. hamowanie, które wywierają słowa poprzednio podane na następne słowa tej samej serji. W eksperymentach, przeprowadzonych celem próby wyizolowania i zmierzania tych dwóch czynników, autor dawał do zapamiętania dzieciom i dorosłym szeregi słów od 3 do 13, a obliczając następnie ilość zapomnień poszczególnych wyrazów ze względu na ich miejsce w szeregu, próbował ilością zapomnień pierwszego wyrazu mierzyć hamowanie regresywne, a ilością zapomnień ostatniego wyrazu — hamowanie progresywne. Wyniki badań, które zresztą autor uważa za prowizoryczne i wymagające kontroli, wykazały, że kiedy łączy się ze sobą wpływ obu czynników, jak to ma miejsce dla środkowych wyrazów

serji, wzmacniają się one wzajemnie i wskutek tego ilość zapomnień wzrasta w miarę, gdy się oddalamy od krańców serji ku jej środkowi.

M-me H. Piéron: L'étalonnage francais du test de Barcelone (Cechowanie testu Barcelońskiego we Francji). Str. 113—141. Autorka zdaje sprawę z badań, przeprowadzonych w różnych miastach Francji z pomocą testu zbiorowego, opracowanego przez Dr. E. Mirę w Instytucie Poradnictwa Zawodowego w Barcelonie. Test ten, drukowany w książce O. Decroly i R. Buyse »La pratique des tests mentaux«, obejmuje 71 pytań i przeznaczony jest do badania inteligencji. Badania pani Piéron objęły 3017 osób (2374 chłopców i 643 dziewcz.) w wieku od 13 do 21 lat. Najważniejsze wnioski ogólne, które podaje autorka, są następujące; test okazał się najodpowiedniejszy dla dzieci w wieku 15—16 lat; chłopcy powyżej 16 lat wykazali naogół wyższy poziom inteligencji, aniżeli dziewczynki; przytem szybsze tempo pracy, jednocześnie jednak mniejszą dokładność; wyniki badań wykazują wzrost rozwoju intelektualnego aż do 20 roku życia. Poza nielicznemi zastrzeżeniami, autorka uważa naogół test barceloński za dobry i pożyteczny, pozwala bowiem na porównywanie badanych grup z różnych punktów widzenia: różnice dzielnic, środowisk, typów szkół, narodowości i t. d.

A. Fessard: Le problème des excitations tactiles brèves (Zagadnienie podniet dotykowych krótkotrwałych). Str. 142—165. Na podstawie badań, przeprowadzonych z pomocą oscylografu Dubois, autor stawia hipotezę, że przy krótkotrwałych podnietach dotykowych ważny jest przedewszystkiem pierwszy moment odkształcający, pierwsze uderzenie dotykowe bodźca (choc initial), którego skuteczność wzrasta w miarę zwiększania szybkości kompresji. Hipotezę tę przeciwstawia panującym dotychczas poglądom, które stały nacisk (pression statique) uważają za czynnik najważniejszy.

H. D. Bouman i P. Kucharski: De l'influence de la durée des sons sur leur timbre (O wpływie czasu trwania dźwięków na ich barwę). Str. 166—173. Badania autorów wykazały, że właściwa dla danego dźwięku barwa występuje dopiero przy pewnym czasie trwania danej podniety dźwiękowej; podnieta trwająca krócej, aniżeli to minimum czasowe, nie posiada już barwy takiej, jak ten sam dźwięk, trwający dłużej. To minimum czasu trwania podniety, potrzebne dla osiągnięcia właściwej barwy danego dźwięku, jest różne dla różnej długości fal, a nie zależy wcale od intensywności bodźca.

H. Piéron: Les lois du temps du chroma des sensations lumineuses. La méthode (Prawa, rządzące czasem przeżyć barwy we wrażeniach świetlnych. Metoda). Str. 174—186. Autor opisuje technikę eksperymentalną, którą próbował stworzyć celem

zbadania, jakie minimum czasu muszą na nasze oko działać fale świetlne poszczególnych długości, aby mogły wywołać wrażenie odnośnej barwy.

D. Bertrand-Barraud: Le langage et les articulations de la pensée (Mowa i artykulacje myśli). Str. 187—220. Myśl nasza zawiera stale bogactwo elementów obecnych w psychice, które jednak są dopiero wtedy naprawdę zrozumiane, gdy je sobie uświadomimy w apercepcji. Dzięki apercepcji elementy dane chaotycznie, zmieszane ze sobą rozpadają się na dające się już określić momenty. Wtedy stają się artykułowane. Przemiana ta odbywa się z pomocą obrazu. Wszystkie obrazy zdolne są, w różnym stopniu, wywołać apercepcję. Z nawału obrazów najrozmaitszych, przebiegających chaotycznie w continuum psychicznem, pochodzi aktywność instynktowna. Natomiast rozwojem inteligencji rządzi panowanie dwóch rodzajów obrazów: obrazów wzrokowych i obrazów słownych. Swoistą cechą umysłu ludzkiego jest tworzenie właśnie obrazów słownych. Posługiwanie się obrazami słownemi jest koniecznym warunkiem rozwoju rozumu ludzkiego.

Strony 221—241 zajmują trzy komunikaty H. Piérona: Le rôle des phénomènes de contraste dans la combinaison des champs hétérogènes en vision binoculaire, Influence de la composition de la lumière sur la nature des couleurs subjectives de Fechner-Benham, oraz Technique de laboratoire et appareils. Resztę tomu od str. 243—946 wypełniają analizy bibljograficzne.

Marja Żebrowska (Warszawa).

ARCHIV FÜR DIE GESAMTE PSYCHOLOGIE LXXI (1929).

H. Eidens: Experimentelle Untersuchungen über den Denkverlauf bei unmittelbaren Folgerungen (Badania eksperymentalne nad myśleniem w bezpośrednich wnioskowaniach). Str. 1—66. Wykształconym dorosłym osobom dawał autor do rozwiązania 22 abstrakcyjne zadania logiczne na bezpośrednie wnioskowanie (w sensie tradycyjnej logiki). Wyniki nie dały nic nowego dotyczącego analizy myślenia wogóle. Z szczegółowych danych zasługuje na uwagę fakt, że osoby wyjątkowo tylko uciekały się do podstawiania konkretnych przykładów za ogólne schematy, oraz że sądy sprzeczne pojmowano także jako pierwotne stwierdzenia pozytywnego stosunku »rozdzielenia«. Wogóle zaś sposoby rozwiązania wielu zadań wskazują na mylne uważanie tych wnioskowań za bezpośrednie w sensie psychologicznym.

Ph. Lersch: Über das Icherlebnis (O poczuciu jaźni). Str. 67—126. Nie dające się krótko streścić rozważania analityczne nad

materjałem samoobserwacyjnym zawartym w protokółach spisywanych przez osoby badane przy współudziale autora po przeczytaniu różnych tekstów literackich.

H. Thorner: Experimentelle Untersuchungen zur Psychologie des Lesens. I. Teil: Das Lesen von sinnleerem Material (Badania eksperymentalne nad czytaniem. Część I: Czytanie materjału bez sensu). Str. 127—164. Rozwijając rozpoczęte w pracach O. Heigla i J. Hoffmanna zastosowanie pomiarów psychofizycznych do eksperymentów nad tachistoskopowem czytaniem (obliczenie progów dobrego czytania metodą stałych podniet zmodyfikowaną użyciem pól idealnych), autor wykrył przedewszystkiem, że wpływ płynnej wymawialności (czyli zawieranie samogłosek) jest najsilniejszy i że przy nim dopiero działają dominowanie liter oraz złożone spółgłoski lub dwugłoski, wpływ zaś wielkich liter nie jest jednolity. Udało się również ustalić wzajemne skomplikowane oddziaływanie tych czynników na siebie, a przez wprowadzenie sensu jako wypadku granicznego okazało się, iż czynnik ten sam przez się nie tłumaczy dostatecznie — jak dotąd przypuszczano — ogromnej ilościowej różnicy między czytaniem materjału bez sensu a czytaniem materjału z sensem, że więc część tej różnicy pochodzi z działania innych czynników. Odmian indywidualnych — z wyjątkiem jednego wypadku osoby wybitnie wzrokowej — nie udało się ilościowo uchwycić, ale protokóły samoobserwacyjne pozwalają na przypuszczenie istnienia dwu typów czytania: wzrokowego i słuchowo-ruchowego.

A. Heimann und H. Thorner: Experimentelle Untersuchungen zur Psychologie des Lesens. II. Teil: Das Lesen von sinnvollem Material (Badania eksperymentalne nad czytaniem. Część II: Czytanie materjału z sensem). Str. 165—184. Metoda ta sama, co w pracy poprzedniej. Najpotężniejszym czynnikiem okazała się potoczność (Geläufigkeit) wyrazów, przez którą działają korzystnie litery dominujące. Błędy w $^2/_3$ są opuszczeniem, a rozmieszczone są równomiernie na cały wyraz; podobnie uzupełnienia. W połączeniu z czynnikami poprzedniej pracy rezultaty niniejsze przemawiają raczej za teorją całościową naturalnego czytania, ale uwydatniają zarazem decydującą rolę dominowania liter przy utrudnionem czytaniu. Pozatem, choć nie można w naturalnem czytaniu wyróżnić faz następczych ujmowania, to jednak jest prawdopodobne następstwo stopni świadomości w sensie E. Westphala.

H. Weber: Untersuchungen über die Ablenkung der Aufmerksamkeit (Badania nad odwodzeniem uwagi). Str. 185—260. Osobom wyćwiczonym w samoobserwacji zadawano różne, więcej i mniej trudne, niedługie prace do wykonywania i podczas

wykonywania czasami opowiadano anegdoty, pokazywano obrazy lub produkowano muzyczne utwory na gramofonie, poczem spisywano zaraz protokół, w którym szczególnie należało uwzględniać przeżycia połączone z podnietą odwodzącą uwagę, przyczem obok eksperymentów głównych z instrukcją nie wyznaczającą osobie specjalnego nastawienia lub zachowania się, wykonano też inne z takiem wyznaczeniem, aby zdobyć większy wgląd w istotę samej uwagi. Celem eksperymentów była jakościowa analiza doznań i pod tym względem protokóły dostarczyły bogatego materjału, który pozwolił autorowi ustalić formy, stopnie, typy, warunki i skutki odwodzenia oraz formy, metody i okoliczności obrony osób przed przeszkodą. Ze szkicowo zaś tylko przedstawionych rezultatów drugiej części pracy wynikają wnioski zgodne z poglądami Lindworsky'ego na uwagę, a specjalnie wynika konieczność odróżnienia uwagi jako postawy, (t. j. aktu poczuciowego skierowania się podmiotu na pewną wartość, a uwarunkowanego wolą i warunkującego uwyraźnienie treści świadomości) od uwagi jako zewnętrznego zachowywania się (t. j. ogółu ruchów wykonywanych przez organy zmysłowe i inne organy ciała i wyznaczanych często konstelatywnie przez same wyobrażenia lub reflektywnie przez same podniety).

J. D. Achelis: Geruchsstudien (Studja nad zapachami). Str. 273—338. Przeżycia zapachów okazują się według zeznań badanych osób nie wrażeniami w sensie atomistycznym, ale kompleksami w sensie Kruegera, które po odpowiedniem ćwiczeniu dają się opisywać przez porównawcze zestawienia. Wyróżniono w ten sposób trzy wymiary: układ członowy, przestrzenność i powiązanie wzajemne, których jakościowe stopnie nie są od siebie niezależne.

R. und R. Menzel: Beobachtungen über das Abstraktionsvermögen des Hundes (Obserwacje nad zdolnością do abstrakcji u psa). Str. 339—350. Podane w tekście wypadki przekonują autora o istnieniu u psa nawet dobrze rozwiniętej zdolności do abstrakcji, a wypadki negatywne dowodzą jego zdaniem, że operowano materjałem nie z zakresu naturalnego zainteresowań. Stąd wniosek dydaktyczny wychodzenia od tego zakresu przy tresurze celem uprzedniego wytworzenia odpowiednich abstrakcyj.

A. Angyal: Einige Beobachtungen über raumhafte Tastphänomene (Kilka obserwacyj nad przestrzennemi jakościami dotyku). Str. 351—356. Autor stwierdza istnienie w danych dotyku momentu konsystencji i momentu dynamicznego.

J. Meloun: Objektive Kontrollmethoden in der Schriftpsychologie (Objektywne metody kontroli w psychologji pisma). Str. 357—368. Uwagi nad postępem metodycznym naukowej grafologji dokonanym przez R. Saudeka.

P. Blonsky: Das Problem der ersten Kindheitserinnerung und seine Bedeutung (Zagadnienie wspomnień z najwcześniejszego dzieciństwa i jego znaczenie). Str. 369—390. Dane zeznań bezpośrednio złożonych autorowi lub ankietowo zebranych u 190 osób dorosłych i 83 dzieci okazują, że olbrzymi procent wspomnień z najwcześniejszego dzieciństwa odnosi się do wypadków silnie nieprzyjemnie zabarwionych a minimalna ich ilość — do wypadków z seksualnem odcieniem, co obala hipotezy psychoanalityczne dotyczące czynników amnezji. Dorośli lokalizują swe wspomnienia później (lata 4—5) niż dzieci (lata 2—3).

J. Lindworsky: Zum Problem der Gestalttäuschungen (W sprawie złudzeń postaci). Str. 391—408. Do wyjaśnienia złudzeń geometryczno-optycznych nie wystarcza ani teorja błędnych sądów, ani teorja obwodowo-zmysłowego uwarunkowania, ani teorja wpływu centralnego reprodukcyj; teorja autora wolnej (t. j. przez psychofizyczny proces nie wyznaczonej, ale w myśl pierwotnie ujętego schematu przebiegającej lokalizacji wrażeń) pozwola na lepsze zrozumienie tych zjawisk.

H. Heider: Die Struktur der menschlichen Seele (Struktura ludzkiej duszy). Str. 409—480. Spekulacje.

A. Gatti und R. Dodge: Über die Deformation der Haut in einer Reihe von Druckwerten (O deformacji skóry w szeregu nacisków). Str. 481—492. Przy pomocy przez siebie skonstruowanego aparatu stwierdzili autorzy, że głębia deformacji skóry na brzuszku palców jest w pewnych granicach wprost proporcjonalna do trzeciego pierwiastku z kwadratu podniety; zresztą zależy ona nietylko od miejsca skóry, ale przedewszystkiem też od własności głębszych warstw tkanki.

E. Joesten: Eidetische Anlage und bildnerisches Schaffen (Uzdolnienie ejdetyczne a twórczość plastyczna). Str. 493—539. Badania eksperymentalne przeprowadzone metodą Jaenscha nad 20 artystami plastycznymi (malarzami i rzeźbiarzami) obojga płci wykazały nieliczne tylko wypadki wyraźnego ejdetyzmu, choć nie brak wskazówek co do istnienia u wielu ukrytych śladów tego uzdolnienia. Na podstawie samoobserwacyjnych zeznań osób badanych nad własną twórczością można było nadto ustanowić następującą typologję plastyków, popartą też materjałem historycznym: a) ze względu na koncepcję idei dał się wyróżnić typ konstruktywny czyli komponujący (cechujący się zewnętrznie korzystaniem w ogromnym zakresie ze szkiców kompozycyjnych), receptywny (o wielkim współudziale »podświadomości«) i impresjonistyczny (pracujący wyłącznie pod wpływem »nastroju«); b) przy realizacji idei jedni mają ją w formie wykończonego oglądowego wyobrażenia lub obrazu ejdetycznego, a inni w formie ogólniko-

wego myślowego schematu, bardzo zmiennego; c) istnieje typowa różnica między rysunkami malarzy a rzeźbiarzy, wynikająca ostatecznie z różnic wyobrażeń.

LXXII (1929).

F. Springorum: Über das Sittliche in der Ästhetik Johann Georg Sulzers (O moralności w estetyce J. G. Sulzera). Str. 1—42. Rozprawa historyczna.

W. Szondi: Zur Psychometrie der Tests (W sprawie psychometrji testów). Str. 43—114. Przegląd wielkości psychologicznie mierzalnych i jednostek mierniczych wraz z próbą ustalenia metrycznych własności dobrego testu. Autor akcentuje potrzebę międzynarodowego uregulowania tych spraw.

P. Müller: Die Begriffe der Sechsjährigen (Pojęcia dzieci sześcioletnich). Str. 115—178. Porównawcze analizy stwierdzonych przez wszechstronną obserwację przekonań o istnieniu przedmiotu lub własności.

H. Kindler: Über die bedingenden Faktoren und die Erziehbarkeit von Aufmerksamkeitsleistungen (O czynnikach warunkujących i o wykształcalności działania uwagi). Str. 179—302. Autor przeprowadzał test Bourdona kilkakrotnie masowo i indywidualnie i polecał tuż po pracy spisywać protokół samoobserwacyjny na temat poprzednio z osobami ostrożnie omówiony. W rezultacie — zamiast danych dotyczących popularnych pojęć »napięcia« lub »jasności« stwierdził, że sprawność zależy zarówno co do zakresu (= ilości dobrych przekreśleń), jak i co do dobroci (= stosunek procentowy błędów do zakresu) od swoistych sposobów wewnętrznego zachowania się, mającego na celu zapewnienie trwałości działania dla antycypacji okazji do reagowania; w szczególności reakcja okazała się możliwą tylko przy współudziale optycznych momentów (inaczej litery nie »wyskakują«), ale sprawność ogromnie polepszała się przez przejście do antycypacyj niepoglądowych (Aktualitätszustand) i dalej — do automatyzacji reakcji. Okazało się dalej, że przy powtarzaniu się reakcji zarówno »ćwiczenie« (= wzrost wyczynu), jak i »zmęczenie« (= spadek wyczynu) pochodzi ze zmiany sposobu wewnętrznego zachowania się, oraz że te zmiany mogą być do pewnego stopnia poddane woli i wyuczone w granicach właściwości charakterologicznych osoby, w zależności mianowicie od zdolności do automatyzacji postępków; negatywna zaś korelacja między inteligencją a testem Bourdona tłumaczy się właśnie przeważaniem wśród osób o wyższej inteligencji typu intelektualistycznego (teoretycznego), posiadającego tę zdolność w małej mierze.

J. Cohn: Die Stellung der Gefühle im Seelenleben (Stanowisko uczuć w życiu duszy). Str. 303—317. Rozważania teoretyczno-fenomenologiczne na temat podany w tytule.

E. Meyer: Experimentelle Untersuchungen über totale und diskrete Aufmerksamkeit beim Übergang vom unmittelbaren zum dauernden Behalten (Badania eksperymentalne nad scalającą i rozkładającą uwagą przy przejściu od bezpośredniego do trwałego pamiętania) Str. 321—516. Autorce chodziło o sprawdzenie i rozwinięcie wyników, jakie w swych badaniach otrzymały M. Moers i M. Schorn. Identyczną metodą, ale uzupełniając poprzednie eksperymenty także rezultatami otrzymanemi przez wielokrotną ekspozycję przy nastawieniu na nienatychmiastową reprodukcję, autorka stwierdziła: 1. że czynnik zmysłowy nie wyznacza — jak to przypuszczano — w zupełności rodzaju uwagi, ale że do wytworzenia uwagi scalającej musi się dołączyć tendencja »ekstensywna«, a do wytworzenia uwagi rozkładającej — tendencja »intensywna«; 2. że obok subjektywnie charakteryzującego uwagę scalającą »przeżycia całości«, cechuje ją objektywnie mniejszy w porównaniu do uwagi rozkładającej błąd co do ilości i porządku a większy co do jakości członów; 3. że — zgodnie z przypuszczeniami — uwaga scalająca jest właściwą dla reprodukcji bezpośredniej; 4. że przy wielokrotnej ekspozycji oba rodzaje uwagi ulegają osłabieniu wskutek osłabienia właściwych im tendencyj, ale zwłaszcza uderza to przy uwadze scalającej, która — wbrew przypuszczeniom — nie przechodzi przytem w uwagę rozkładającą.

K. Siebert: Plastisch-anschauliche Gedächtnisbilder (Plastyczno-naoczne obrazy pamięciowe). Str. 517—544. Autor wywoływał metodą reakcji asocjacyjnej wyobrażenia hemiejdetyczne (t. j. nie podlegające woli — ale zresztą podobne do ejdetycznych); protokóły samoobserwacyjne wykazują znaczny ich procent oraz, że pochodzą z przeżyć zaakcentowanych afektywnie lub uderzających swą osobliwością.

LXXIII (1929).

L. Weinert: Untersuchungen über das absolute Gehör (Badania nad słuchem absolutnym). Str. 1—128. Poddano 22 osoby obojga płci i różnego wieku próbom na nazywanie nutowe eksponowanego (głównie przez fortepian) tonu oraz na zaśpiewanie lub zagwizdanie nutowo podanego tonu. Z licznych rezultatów najważniejsze: 1. najłatwiej rozpoznawano tony oktawy raz podkreślonej oraz tony reprezentowane przez białe klawisze; 2. najczęściej popełniano przy rozpoznawaniu błąd o pół tonu i przytem trzy razy częściej w górę niż w dół; 3. dobre rozpoznawanie łączy się z krótszym czasem reakcji a nieoznaczalność tonu pochodzi głównie z subjektywnych zahamowań; 4. błędy mają tendencję do perseweracji; 5. dobry absolutny słuch nie idzie w parze z dobrą pamięcią interwałów; 6. przy podawaniu tonów przeważają błędy ku dołowi; 7. można wyróżnić dwa typy: unipolarny, który tylko dobrze rozpoznaje, i bipolarny, który też dobrze podaje tony.

Pozatem autor przeprowadził u tych samych osób ankietę dotyczącą kwestyj pozaeksperymentalnych, jednak bez zdobycia ciekawszych i ogólniejszych wyników.

G. E. Störring: Experimentelle Untersuchung über das Werterlebnis (Badanie eksperymentalne doznania wartości). Str. 129—216. Metodologiczne błędy i ciasny zakres badań W. Gruehna nad doznaniem wartości w przeżyciach religijnych wywołały eksperymenty autora o ulepszonej metodyce nad całym zakresem przeżyć wartości. Odróżniając starannie wartościowanie aktualne (własna bezpośrednia ocena wartości) od wyuczonego (ocena na podstawie wiedzy o wartości), wyprowadza autor następujące wnioski z protokółów: Charakterystyczny dla przeżycia wartości nie jest sam stan uczuciowy, ale połączony z nim transcendentny proces (t. j. skierowanie uwagi), przez który zostaje ów stan uczuciowy odniesiony do intelektualnego podłoża w akcie sądu, niekoniecznie słownie sformułowanego i niekoniecznie połączonego z krytycznem nastawieniem wobec jego ważności, choć wydanego z poczuciem jego ogólnej ważności; ewentualne krytyczne nastawienie albo prowadzi do potwierdzenia ogólnej ważności sądu na podstawie stwierdzenia stosunku przyczynowego lub normatywnego między intelektualnem podłożem a stanem uczuciowym, albo do uznania sądu za subjektywnie ważnego tylko dla danej osoby; istnieją nadto doznania wartości mieszanej, w których wiedza o wartości gra rolę nie pozbawiając ich jednak aktualności.

D. Usnadze: Gruppenbildungsversuche bei vorschulpflichtigen Kindern (Badania nad tworzeniem grup przez dzieci w wieku przedszkolnym). Str. 217—248. Dawano 70 dzieciom jedno- i wielobarwne figury do układania w grupy. Z wyników ogólniejszych zauważono takie następstwo cech będących podstawą do samorzutnej abstrakcji: barwa, kształt, wielkość, ilość barw, ilość punktów.

P. Fuchs: Experimentelle Untersuchungen zum Problem der Auffassung. I. Teil: Über die Auffassung sinnloser Figuren (Badania eksperymentalne dotyczące zagadnienia ujmowawia. Część I: O ujmowaniu figur bez znaczenia). Str. 257—368. Wzorując się w metodyce na eksperymentach E. Achenbacha nad abstrakcją i tworzeniem pojęć, autor stara się wykazać, że — wbrew zapatrywaniom psychologów-strukturalistów — zarówno spostrzeganie jak i ujmowanie (t. j. takie spostrzeganie, w którym dana treść zostaje objaśniająco, dopełniająco lub prostująco tak opracowana, iż tworzy się dokładna wiedza o własnościach przedmiotu, stającego się przez to znanym) są procesami stapiania się różnych treści świadomości, a różnią się od siebie tylko szybkością tego procesu, błyskawicznego w spostrzeganiu a powolnego w ujmowaniu, które zależnie od sposobu, może być analityczne, porównawcze albo interpretacyjne.

K. Ramul: Über nichtempirische Psychologie (O psychologji nieempirycznej). Str. 369—406. Wszystkie kierunki i odcienia psychologji nieempirycznej postulują ją jako aprioryczno-analityczne ufundowanie nauki empirycznej. Analiza programów oraz dotychczasowego dorobku okazuje jednak, że owo nieempiryczne postępowanie swego zadania nie spełnia i spełnić nie może. Pozatem wspomniany postulat okazuje się zbyteczny, bo wiele zagadnień, którym rzekomo dopiero nowa metoda mogła poradzić, rozwiązano już na zwykłej drodze empirycznej, a nadto wartość wielu tą drogą zdobytych wyników badawczych nie zależy zupełnie od uprzedniego nieempirycznego wyjaśnienia pojęć.

W. Voss: Das Farbenhören bei Erblindeten (Słyszenie barw przez ośleptych). Str. 407—524. Autor, nauczyciel w pewnej szleswik-holsztyńskiej szkole dla niewidomych z internatem, badał osiem osób obojga płci z najwyższej klasy swej szkoły (w wieku od 15 do 20 lat), inteligentnych i zupełnie pewnych, działając na nie różnemi co do jakości, siły, barwy i porządku tonami lub szmerami i spisując z ich odpowiedzi staranny protokół z zachowania wszelkiej możliwej ostrożności co do sugestji. Okazuje się przedewszystkiem, że niewątpliwie istniejące u tych osób wyobrażenia wzrokowe tworzą co do formy dwie główne grupy: a) rzeczowe obrazy o charakterze reprodukcyjnym, odnoszone do rzeczywistego źródła głosu i w jego miejscu lokalizowane, i b) subjektywne synopsje (fotyzmy), wyraźnie wytwórcze i bez oznaczonej lokalizacji; lecz istnieją też formy mieszane, będące »fantastycznemi zniekształceniami«. Między formami przestrzennych wyobrażeń a formami głosów zachodzi wyraźna zależność, ale inne związki są bardzo skomplikowane z powodu działania drugiego czynnika: podmiotowych postaw. Zresztą obrazy wzrokowe są bardzo stereotypowe i zadziwiająco sztywne w swej strukturze tak, iż można z ich treści nawet odgadnąć czas i okoliczności ich powstania; nie przeszkadza to jednak indywidualizacji. Niewidomi zatem mogą należeć do wzrokowego typu wyobrażeniowego, przyczem obok odmiany rzeczowej i wyrazowej tworzą w nim jeszcze odmianę synoptyczną.

Adam Wiegner (Poznań).

ARCHIVES DE PSYCHOLOGIE XXI (1929) 83/4.

D. A. Prescott: Le vocabulaire des enfants des écoles primaires de Genève (Słownik dzieci szkół początkowych w Genewie). Str. 225—261. Autorowi chodziło m. i. 1) o ustalenie zasobu słów, używanych przez dzieci ze szkół powszechnych, 2) o zbadanie rozwoju stopniowego słownika dziecięcego z roku na rok, 3) o odpowiedź na pytanie, czy w tej dziedzinie dadzą się zauważyć jakieś

różnice, zależne od różnic płci, 4) o porównanie słownika dziecięcego ze słownikiem, jakim należy rozporządzać, aby zrozumieć lekturę przeznaczoną dla dorosłych, 5) o porównanie słownika dziecięcego ze słownikiem przeznaczonych dla dzieci podręczników i t. p. Zbadano 700 dzieci obojga płci w wieku od lat 7 do 14. Metoda t. zw. wolnych skojarzeń: pisać w przeciągu 15 minut wszystkie słowa, jakie przyjdą do głowy. Ważniejsze wyniki: 1. Słownik dziecięcy wzrasta stale i dosyć prawidłowo z wiekiem. Prawidłowość tego wzrastania nasuwa przypuszczenie, że zachodzi ścisły związek pomiędzy zwiększaniem się słownika a rozwojem umysłowym. 2. Słownik chłopców jest obszerniejszy i bogatszy od słownika dziewcząt: podali oni słowa bardziej różnorodne niż dziewczęta; dalej — liczba słów napotykanych wyłącznie u chłopców jest większa od liczby słów napotykanych wyłącznie u dziewcząt. 3. Dzieci zdobywają w szkole powszechnej słownik odpowiadający wymaganiom lektury dla dorosłych, jakkolwiek nie jest on dość bogaty, by mógł pozwolić na wszechstronne zrozumienie arcydzieł literatury.

D. A. Prescott: Le vocabulaire des manuels de lecture (Słownik podręczników do nauki czytania). Str. 262—274. »Dobrem« ze stanowiska fizjologicznego czytaniem jest czytanie, któremu towarzyszą kolejno i naprzemian pauzy spoczynkowe oczu i ich ruchy. Podczas pauzy oko, jak wiadomo, ujmuje grupę słów, które zostają odczytane, następujący zaś po pauzie ruch umożliwia przejście do dalszej grupy słów. Gdy czytelnik nie rozumie znaczenia niektórych słów, owa rytmika pauz i ruchów oczu ulega zakłóceniu, ponieważ oko musi wykonać ruch wstecz, aby zatrzymać się z powrotem na słowach niezrozumianych. I wówczas czytanie jest fizjologicznie »złe«. Posługując się wynikami swej pracy, zreferowanej powyżej, autor przedsięwziął badanie, mające na celu ustalenie, czy wypisy francuskie, używane w szkołach powszechnych Genewy, odpowiadają warunkom »dobrego« czytania, tj. czy i ile zawierają słów dla dzieci niezrozumiałych.

Oto ważniejsze wyniki: 1. Słownik wypisów dla dzieci od lat 7 do 12 jest zbyt bogaty, by pozwolić na dobre i prawidłowe czytanie. 2. W żadnej z książek zbadanych słowa nie powtarzają się zbyt często. 3. Rozpoczynając czytanie wypisów, dzieci znają zbyt mało słów. 4. Zbyt mało nowych słów zawartych w wypisach wchodzi w skład mowy dziecięcej. W porównaniu z zasobem słów po wstąpieniu do szkoły wzrost słownika dzieci wynosi tylko 10%, które można położyć na karb wypisów. 4. Zbyt wielką proporcję stanowią w wypisach słowa obce życiu dzieci (jakie 30—40%), a zaczerpnięte ze słownika dorosłych. Ze 20—25% tych słów ma nawet małe znaczenie dla dorosłych. 5. Byłoby rzeczą wskazaną poddać rewizji większość wypisów w celu usunięcia z nich 20% słów technicznych, oderwanych i mało używanych i zastąpić je słowami używanemi przez dzieci. Ułatwi to im »dobre« czytanie.

N. Maso: La valeur de l'activité de l'esprit dans la fixation des idées (Znaczenie aktywności umysłowej w utrwalaniu wyobrażeń). Str. 275—292. Jaką rolę może odegrać w nauczaniu aktywność umysłu? W jakiej mierze może ona zastąpić uczenie się na pamięć oparte na powtarzaniu? oto zagadnienia, na które pragnie autor dać odpowiedź eksperymentalną. Autor wykonał trzy serje eksperymentów pamięciowych. W każdej serji jeden rodzaj eksperymentów cechowała postawa umysłu bierna, drugi zaś czynna. Tak więc np. w serji pierwszej dawano osobom badanym 12 nieuporządkowanych obrazków rozmaitych zwierząt i polecono w próbie »aktywnej« uporządkować je tak, aby czworo dużych zwierząt ułożyć po lewej stronie, cztery ptaki — w środku, czworo zaś małych zwierząt — po prawej, przyczem mierzono czas tej czynności. W pół minuty potem kazano osobie badanej wyrecytować nazwy zapamiętanych zwierząt. W próbie zaś biernej kazano osobie badanej przyjrzeć się uważnie uporządkowanemu szeregowi innych dwunastu obrazków zwierząt i również badano po upływie pół minuty ilość nazw zapamiętanych. W serji drugiej dano osobie badanej w próbie aktywnej 12 nazw rozmaitych przedmiotów, wypisanych na oddzielnych kartkach i polecono umieścić je pod ułożonemi w innym porządku obrazkami, przedstawiającemi przedmioty odpowiadające tamtym nazwom. W próbie zaś biernej pokazano osobom badanym odrazu obrazki przedmiotów z umieszczoną pod każdym z nich odpowiednią nazwą. Zadanie — jak w serji pierwszej. Serja III tem się różniła od II-ej, że zastąpiono nazwy przedmiotów odpowiednio dobranemi określeniami (np. róża—pachnąca). Po upływie tygodnia zażądano ponownie wyrecytowania zapamiętanych nazw przedmiotów wszystkich trzech seryj. Badaniu poddano 22 dzieci i 22 dorosłych.

Okazało się, że wyniki osiągnięte tego samego dnia w obu próbach równoległych (t. j. aktywnej i biernej) mało się pomiędzy sobą różnią (zapamiętano tu i tam około 70— 75% eksponowanych słów), natomiast po tygodniu wyniki prób aktywnych były znacznie lepsze niż biernych. Ta wyższość osiągnięta dzięki postawie aktywnej przejawiła się u dzieci znacznie wyraźniej, niż u dorosłych. Autor przedsięwziął oprócz tego jeszcze dwie próby eksperymentalne innego typu, których nie możemy tu opisywać, dla skontrolowania powyższych rezultatów. Próby te wypadły naogół dodatnio.

D. Fischler et I. Ullert: Contribution à l'étude des tests de mémoire immédiate (Przyczynek do zbadania testów pamięci doraźnej). Str. 293—306. Celem autorek było wycechowanie testów pamięci doraźnej (bezpośredniej) dla dzieci różnego wieku, zbadanie zmienności wyników w związku z wiekiem, indywidualnością i płcią oraz wyświetlenie kwestji, czy pamięć doraźna, badana rozmaitemi testami, może uchodzić za jednolite uzdolnienie ogólne. Ba-

dano pamięć słów, cyfr, form, obrazków i zdań. Pamięć form (test Bernsteina) badano metodą rozpoznania, inne zaś rodzaje pamięci — metodą reprodukcji. Próbom poddano 530 osób, w tem 450 dzieci od lat 7 do 14 i 80 osób dorosłych. Wyniki prób podano w postaci tablic percentyli, których nie możemy tu przytaczać. Ustalono m. i. następujące fakty: pamięć doraźna cyfr i form geometrycznych jest tylko w luźnym związku z wiekiem i z tego powodu test pamięci cyfr nie nadaje się do prób mających przyczynić się do ustalenia wieku inteligencji. Różnice indywidualne u dzieci tego samego wieku są natomiast bardzo znaczne. Silniej jeszcze występują różnice indywidualne w dziedzinie pamięci form geometrycznych, mierzonej ilością rozpoznań fałszywych. Duże rozsianie zarówno w kierunku pionowym (różnice wieku), jak też i poziomym (w obrębie tego samego wieku) wykazują wyniki testów pamięci słów (30-tu) oraz zdań różnej długości. Obydwa te testy są dobremi testami zarówno wieku, jak i uzdolnień. Pod względem wyników liczbowych, reprezentowanych przez medjany dla chłopców od lat 7 aż do wieku dojrzałego, najgorzej przedstawia się pamięć cyfr, dalej idzie rozpoznanie form, następnie — słów, obrazków i wreszcie zdań (ta ostatnia szczególnie wysuwa się na czoło po roku jedenastym). Polepszenie się wyników z wiekiem (od lat 11) dla pamięci zdań, słów i obrazków należy położyć na karb pamięci logicznej. Różnice wyników ze względu na płeć są minimalne. Korelacje pomiędzy poszczególnemi rodzajami pamięci są naogół bardzo małe. Zdaje się istnieć korelacja dodatnia pomiędzy pamięcią słów a obrazów (chłopcy — + 0,25, dziewczęta — + 0,47), cyfr i zdań (chł. + 0,13, dziewcz. + 0,30), obrazków i form (chł. + 0,23, dziewcz. + 0.18), cyfr i form (chł. + 0,14, dziewcz. + 0,21). Dla słów i cyfr natomiast, i dla obrazów i cyfr korelacje są ujemne. Na podstawie osiągniętych wyników wysuwają autorki wniosek, że nie można mówić o pamięci doraźnej jako o uzdolnieniu jednolitem i ogólnem. Nie należy oceniać zakresu pamięci doraźnej na podstawie tylko jednego testu.

M. Gamsa et A. Salkind: Contribution à l'étude de quelques tests d'attention (Przyczynek do zbadania kilku testów uwagi). Str. 307—319. Autorki poddały próbom eksperymentalnym z zakresu uwagi 140 osób płci żeńskiej (w tem 50 dorosłych i 90 dzieci w wieku lat 9, 12 i 15) zapomocą pięciu różnych testów, a mianowicie: 1) testu Rybakowa I (liczenie na głos punktów, umieszczonych w niejednakowej ilości w 5-ciu równych sektorach koła, 2) testu kwadratu z cyframi Schultego (wypisywać kolejne litery alfabetu ponad cyframi, ułożonemi bezładnie, tak, aby ta kolejność liter przywróciła cyfrom porządek naturalny), 3) testu Bourdona, zmodyfikowanego przez Piéron'a i Toulouse'a. 4) testu Rossolimo (przekłuwanie otworów w kartonie, posiadających dwa różne kształty i liczenie

ich jednoczesne) i wreszcie testu Rybakowa II (liczyć oddzielnie krzyżyki i kółka, umieszczone na kartonie). Autorki postanowiły zbadać związek tych testów z wiekiem, zmienność wyników w obrębie tego samego wieku, oraz ustalić korelacje tych testów.

Na podstawie wyników testu I, zastosowanego tylko do dorosłych, ustaliły autorki znaczne różnice indywidualne (»dobre« i »złe« osoby badanej). Test II jest dość dobrym testem wieku i jednocześnie testem uzdolnień (różnice »dobrych« i »złych« są bardzo wyraźne we wszystkich rocznikach). W teście III rozsianie jest b. znaczne: jest to test uzdolnień. Autorki rozróżniają tu pięć typów charakterologicznych: 1) typ szybki i dokładny, 2) szybki i niedokładny, 3) powolny i dokładny, 4) powolny i niedokładny, 5) średni pod obu względami. Ten ostatni jest najczęstszy. Szybkość ma tendencję do pójścia w parze z dokładnością. Test IV jest również raczej typem uzdolnień; to samo dotyczy testu V-go, z którego jednak dorośli wywiązują się lepiej niż dzieci.

Korelacje tych testów (na podstawie wyników dorosłych) są naogół dość słabe, ale zawsze dodatnie. Innemi słowy funkcje, czynne przy wykonaniu tych pięciu testów są względnie od siebie niezależne. Na 50 osób badanych tylko u 11-u wyniki są jednakowe we wszystkich pięciu testach: 5 osób wszędzie dobrych, 3 — wszędzie średnich i 3 — wszędzie złych.

W. Bischler: Contribution à l'étude des idées générales (Przyczynek do badania pojęć ogólnych). Str. 320—353. Praca składa się z dwóch części: W pierwszej, historycznej, autor daje zwięzły przegląd rozmaitych poglądów na powstanie i istotę pojęć ogólnych, w drugiej zaś części, eksperymentalnej, podaje on wyniki własnych badań. Autor przeprowadził cztery serje eksperymentów z 15—20 osobami dorosłemi, posługując się rozmaitemi metodami, których opis zaprowadziłby nas zbyt daleko. Na podstawie swych wyników dochodzi autor do wniosku, że ze względu na to, iż zagadnienie pojęć ogólnych jest bardzo złożone, żaden z poglądów dotychczasowych nie może sobie rościć pretensji do tego, by miał uchodzić za formułę ostateczną i pełną, wyjaśniającą genezę i istotę pojęć ogólnych. Większość jednak teoryj empirystycznych zawiera cząstkę prawdy. Swoje własne stanowisko charakteryzuje autor jako »konceptualizm bardzo szeroki, jednocześnie intelektualistyczny, woluntarystyczny, afektywistyczny i pragmatystyczny. Pojęcie byłoby przedewszystkiem postawą indywidualną, skrystalizowaną przy pomocy słowa, postawą wypływającą z doświadczenia, z przyzwyczajenia odczuwania i myślenia, reagowania i postępowania; symbolem, wyrażającym trwające stale (permanentes) możliwości (virtualités) działania i reakcji«.

Jakób Segał (Warszawa).

GENETIC PSYCHOLOGY MONOGRAPHS VII (1930) 1—4.

1. *E. Duffy:* Tensions and emotional factors in reaction (Zjawiska napięcia i czynniki wzruszeniowe występujące przy reakcji) Str. 1—79. Badania nad dziećmi 3½—5-cio letniemi, celem wykrycia różnic indywidualnych wzruszeniowości. Badano napięcie mięśni lewej ręki podczas kiedy dzieci prawą ręką reagowały na bodźce świetlne czerwone i białe. Okazało się, że te same osoby badane miały krzywą napięcia bardzo podobną w doświadczeniach wykonanych podczas 11-tu dni. Znaleziono znaczną współzależność między wysokością napięcia (krzywej) lewej ręki danego dziecka i jego pobudliwością ocenioną przez wychowawców.

2. *H. R. Taylor:* Teacher influence on class achievement: a study of the relationship of estimated teaching ability to pupil achievement in reading and arithmetic (Wpływ nauczyciela na postępy i wyszkolenie klasy: badania nad stosunkiem umiejętności nauczania nauczycieli a postępów ich uczniów w czytaniu i arytmetyce). Str. 80—175. Praca zajmuje się zagadnieniem dotąd prawie jeszcze eksperymentalnie ściśle nie zbadanem: jak dalece postępy uczniów są zależne od tego jak nauczyciel umie ich uczyć. Zbadano uczniów 105 klas szkół powszechnych. Przy ocenie posługiwano się danemi, jakich dostarczyły 2 egzaminy (w r. 1923 i 1924), testy wiadomości (wyszkolenia) z czytania i arytmetyki oraz badania inteligencji. Umiejętność nauczania poszczególnych nauczycieli ocenili kierownicy poszczególnych szkół, wizytatorzy. Pozatem oceniano wyniki pracy poszczególnych szkół i klas. Wyniki bardzo wyraźnie świadczą o wielkim wpływie, jaki posiada umiejętność nauczania danego nauczyciela na postępy klasy. Rezultaty przemawiają za tem, że nie istnieje ogólna zdolność nauczania, lecz że jest to talent szczególnego rodzaju.

3—4. *P. H. Ewert:* A study of the effect of inverted retinal stimulation upon spatially coordinated behavior (Studja nad wpływem pobudzania siatkówki obrazem odwróconym na zachowanie się skoordynowane przestrzennie). Str. 176—362. Zapomocą systemu soczewek, które osoby badane nosiły bez przerwy przez dni 14-cie, powodowano u nich widzenie obrazów „odwróconych". Opisano stopniowe uczenie się ruchów w tych zmienionych warunkach.

Stefan Szuman (Kraków).

INDUSTRIELLE PSYCHOTECHNIK VI (1929) 11—12.

E. Bramesfeld: Eignungsprüfung von Industriezeitnehmern (Badanie przydatności kontrolerów czasu w przemyśle).

Str. 337—346. Wprowadzenie badań pracy w przemyśle wymaga zatrudniania kontrolerów nietylko dla obserwacji przebiegów pracy i księgowania, lecz i dla celów racjonalizacji. Przydatne tu mogą być i osoby bez wyższych kwalifikacyj (inżynierowie) i artykuł niniejszy omawia sprawę kwalifikacji i badania uzdolnień osób mogących poświęcić się danej pracy.

W. Weber: Die rechtliche Stellung des im Wirtschaftsleben praktisch tätigen Psychologen (Stan prawny praktykujących w życiu gospodarczem psychologów). Str. 346—355. Wyjście psychologów poza pracownie naukowe i zastosowanie ustaw do potrzeb życia gospodarczego wymaga wyjaśnienia ich stanu prawnego ich praw i obowiązków. Tę niesłychanie ważną sprawę (również, a może szczególnie na naszym gruncie) omawia autor w niniejszym artykule.

L. Schneider: Vergleichende Bewegungsstudien bei der Arbeit mit Stempeln verschiedener Typen (Studjum porównawcze ruchów przy operowaniu stemplami różnego rodzaju). Str. 356—357. Treścią artykułu jest racjonalizacja pracy stemplami w biurach pocztowych.

F. Leiber: Kann Farbenblindheit berufsfördernd sein? (Czy ślepota barwna może być pomocą w zawodzie?). Str. 357—358. Autor sądzi, że w pewnych zawodach (przy fotogrammach) szczególnie nadają się daltoniści ze względu na niezwykle rzekomo dokładne rozróżnianie przez nich jasności i nasycenia.

N. Erschowitz: Beitrag zur Vereinfachung der Errechnung von Korrelationskoeffizienten (Przyczynek do uproszczenia wyliczeń czynników współzależności). Str. 358—363. Autor omawia tu sprawę nomogramów.

Prof. Christians: Die Berufsberatung und Berufseignungsprüfung in Belgien (Poradnictwo zawodowe i próby przydatności zawodowej w Belgji). Str. 363—367. Kierownik znanej instytucji w Brukseli opisuje pokrótce historję i zasady poradnictwa zawodowego i doboru w Belgji.

J. Dilger: Feilübungen am Schraubstock und am Anlerngerät (Próby pilnikiem na imadle i na narzędziu szkolenia). Str. 369—374. Autor omawia sprawę szkolenia uczniów ślusarskich, oświadczając się za nauką bezpośrednią na imadle.

H. Stolzenberg und K. Ellenberg: Arbeitsplatzstudien (Badanie sprzętów warsztatowych). Str. 375—389. Autorzy opisują rozmaite sposoby badań warunków pracy pod względem odpowiedności do danej pracy sprzętów warsztatowych.

E. Bayer: Neue Proben für die Eignungsprüfung (Nowe próby przydatności). Str. 389—390. Jest to opis jeszcze dwóch aparatów psychotechnicznych do badania zakresu pamięci, jej wierności, koncentracji, lokalizacji, staranności, tempa pracy i t. d. i t. d.

W. Heugel: Eignungsprüfungen im Bezirk des Landesarbeitsamtes Schlesien (Próby przydatności w okręgu śląskiego krajowego urzędu pracy). Str. 391—393. Opis prób, narzędzi i działalności podległych wymienionemu w tytule urzędowi biur porady zawodowej.

N. Erschowitz: Ein Rationalisierungsprojekt des Führerstandes der Moskauer Strassenbahn (Projekt racjonalizacji stanowiska motorniczego moskiewskich tramwajów). Str. 593—394.

Rationalisierungserfolge in der Forstwirtschaft (Powodzenie racjonalizacji w gospodarce leśnej).

VII (1930) 1—3.

W. Moede: Eignungsprüfung für kaufmännische Lehrlinge und Angestellte (Próby przydatności uczniów i pracowników handlowych). Str. 1—17. Ze względu na podział zagadnień przydatności do handlu na 3 grupy, a mianowicie: 1. kupna, sprzedaży, pertraktacji, 2. zmyślności gospodarczej i rynkowej wreszcie 3. zarządzania i kalkulacji autor omawia uzdolnienia niezbędne pracownikom danego zawodu i próby ich wykrywania.

H. Hilf: Leistungsteigerung bei der Waldarbeit (Wzmaganie wydajności przy robotach leśnych). Str. 17—25. Opis zastosowania sposobów naukowej organizacji w zakresie gospodarki leśnej.

H. Meyerheim: Die Prüfung der Verfahren zur mechanischen Buchführung nach psychotechnischen Gesichtspunkten (Badanie postępowania przy mechanicznem (aparatowem) prowadzeniu ksiąg ze stanowiska psychotechniki). Str. 25—28. Opis metodologicznych postulatów przy badaniu pomocniczych aparatów.

B. Sándor: Unfallverhütung in der Schweiz (Zapobieganie wypadkom w Szwajcarji). Str. 28—30. Jest to streszczenie sprawozdania szwajcarskiego urzędu ubezpieczeń przeciwko nieszczęśliwym wypadkom.

H. Meichsner: Betriebliche Innenwerbung durch Schadenverhütungstafeln (Oddziaływanie na psychikę pracowników przemysłowych za pośrednictwem tablic ostrzegawczych). Str. 33—53. Właściwe oddziaływanie na psychikę osób pracujących

przy warsztatach tkackich przy pomocy odpowiednio zredagowanych i zaopatrzonych w obrazki tablic ostrzegawczych posiada wielką doniosłość dla przedsiębiorstwa. Nietylko nakazy, dawane niejako z zewnątrz, lecz w szczególności owo oddziaływanie od wewnątrz może przyczynić się do tego, że maszyny tkackie i ich części składowe będą rzadziej psute, że mniej będzie niszczona zarówno przędza jak i gotowy fabrykat, że wreszcie prędzej na tej drodze da się osiągnąć bezpieczeństwo samych pracowników.

A. Meyer: Einfluss der Übung auf die Arbeitsgeschwindigkeit (Wpływ ćwiczenia na szybkość pracy). Str. 53—55. Chronometraż pewnych prac, dokonywany w ciągu szeregu miesięcy, okazał wybitny wpływ ćwiczeń na czas wykonania pracy już w pierwszych dniach. Potem wpływ ćwiczeń ustawicznie maleje.

O. Oliver: Der Arbeitsstuhl (Krzesło biurowe). Str. 55—59. Racjonalizacja pracy wymaga zastosowania sprzętów odpowiednich do danej pracy jak i do warunków fizycznych człowieka. Autor zajmuje się tu krzesłem biurowym.

K. Tramm: Zur Rationalisierung der Führerstände auf Fahrzeugen (Racjonalizacja stanowiska kierowcy w pojazdach mechanicznych). Str. 59—60. Autor omawia sprawę racjonalnego rozmieszczenia części maszynerji, przeznaczonej do obsługi pojazdu mechanicznego.

B. Sándor: Die Berufseignungsprüfung in Ungarn (Badanie przydatności zawodowej na Węgrzech). Str. 61—63. Autor opisuje niektóre próby przydatności zawodowej, stosowane w pracowni psychotechnicznej w Budapeszcie.

L. Kroeber-Keneth: Die schriftkritische Beurteilung von Bewerbungsschreiben (Ocena grafologiczna ofert). Str. 65—72. Autor omawia nowe wytyczne w badaniach grafologów oraz analizuje niektóre charaktery pisma.

E. Oberhoff: Analyse der Fördermaschinisten und psychologische Begutachtung von Fördermaschinisten (Ocena psychologiczna maszynisty dźwigów oraz analiza jego czynności). Str. 73—90. Autor analizuje czynności maszynisty dźwigowego ze stanowiska techniki i psychologji i na tej podstawie zarysowuje plan sprawdzającego badania psychotechnicznego.

E. Schmitt: Charakterologie im Betriebe: Berufstypen (Charakterologja warsztatowa: typy zawodowców). Str. 90—92. Zależność pomiędzy danym typem charakterologicznym pracownika warsztatowego a liczbą kar i nieszczęśliwych wypadków przypadających na danego pracownika, oparta na danych statystycznych, oraz charakterystyka pracy niektórych jest treścią niniejszego artykułu.

K. Tramm: Zur Psychologie des Vorgesetzten (Psychologja zwierzchnika). Str. 92—94. Nietylko pracujący, podwładni i t. p. mogą być przedmiotem zainteresowania psychologji, lecz i kierownicy, właściciele i zwierzchnicy. I temi ostatnimi zajmuje się tutaj kierownik biura psychotechnicznego tramwajów berlińskich.

Piotr Macewicz (Warszawa).

JAHRBUCH DER CHARAKTEROLOGIE VI (1930).

P. Hoffmann: Das Verstehen und seine Allgemeingültigkeit (Rozumienie i powszechność jego znaczenia). Str. 1—60. Praca ta omawia z punktu widzenia filozofji sensu centralne problemy rozumienia: co to jest sens, czem jest rozumienie i na czem polega powszechność jego znaczenia. Określiwszy sens jako przeżycie, za którego pośrednictwem dochodzimy do wiedzy o przedmiotach oraz do ich wartości, a odróżniwszy »eksplikację« sensu od jego »zgłębienia«, wykazuje autor, jak w naszych rozumowaniach ulegamy zarówno zasadzie przyczynowości, jak i substancjalności. Następnie charakteryzuje autor rozumienie jako ujmowanie czy wyczuwanie sensu, będącego zjawiskiem podmiotowem i stąd nie dającego się skonstatować, oraz dopatruje się podstawy powszechności rozumienia w fakcie, że sens cudzego przeżycia jest podmiotowo identyczny z sensem przeżycia jaźni poznającej.

W. Stern: Persönlichkeitsforschung und Testmethode (Badania osobowości i metoda testów). Str. 61—72. Z poznawczego założenia, że »osoba jest całością«, wynika dla praktyki badań psychotechnicznych, 1. że należy rozbudować »próbki pracy«, a więc takie metody badawcze, które domagają się kompletnej czynności złożonej, podobnej do czynności zawodowej, oraz 2. że pojedyńcze testy zachowają w przyszłości tylko wtedy znaczenie, jeżeli każdy z nich pozwoli na reakcję całej osobowości, a zastosowanie całego szeregu takich testów stanie się systemem różnych przekrojów działającej osobowości.

Z drugiego założenia, że »osobowość posiada głębię«, dochodzi Stern do wniosku, że psycholog nie może ograniczać się do eksperymentu i obserwacji, ale że winien również tłumaczyć (deuten). Zdaniem autora trzeba stworzyć metodykę personalistycznego tłumaczenia (Deutung), która zajmowałaby się pionowemi związkami życia psychicznego, jak rachunek korelacyjny zajmuje się tegoż życia związkami poziomemi.

H. Hartmann: Über genetische Charakterologie, insbesondere über psychoanalytische (O genetycznej, w szczególności psychoanalitycznej charakterologji). Str. 73—95. Praw-

dziwa charakterologja nie ogranicza się do opisowej typologji i ustanawiając typy, nie tłumaczy ich na podstawie cech, rzucających się w oczy, lecz wyjaśnia je prawami rozwojowemi, wydedukowanemi z obserwacji cech. Naukowo bowiem poznamy charaktery wtedy, jeżeli poznamy prawa, jakie kierują zmaganiem się różnych tendencyj psychicznych. Z drugiej znowuż strony tak tendencje, stanowiące podstawy charakterów, jak akty woli, popędy odruchowe oraz różne rodzaje afektywnego zachowania, rozpatrywane również pod pojęciem charakteru, dokonują się w różnych warstwach, tak, że znajomość strukturalnej budowy osobowości jest jednym z warunków charakterologji. Równocześnie wynika, że charakterologiczne znaczenie tych zjawisk zależy od ich miejsca w strukturze. Stąd jednem z głównych zadań charakterologji jest stwierdzenie, które zjawiska w charakterze wykazują autonomję, a które heteronomję. Następnie należałoby tendencje charakteru zaszeregować według stopnia dynamicznej potęgi (dynamische Valenz).

Szeregi takie układanoby według wartości miejsca w strukturze (struktureller Stellenwert), jak i według wartości dynamicznego skutku (dynamischer Wirkungswert). Jednakże od potęgi dynamicznej elementów charakterologicznych należałoby odróżniać ich wartość symptomatyczną, czyli stopień przydatności dla diagnostyki charakterów. Podstawą podziału charakterów mógłby być strukturalny punkt widzenia, uznający charakter jako część pełnej osobowości ludzkiej, ujawniającą się w dyspozycjach, w gotowościach reakcyj, w strukturach i prawach. W ostatniej części artykułu oświetla autor zdobycze psychoanalizy, ważne dla charakterologji.

H. Bergmann: Eine Kritik der Psychoanalyse (Krytyka psychoanalizy). Str. 97—110. W artykule tym streszcza i omawia Bergmann pracę amerykanina Tr. Burrow — The social basis of consciouness — New York 1927.

E. Kretschmer: Die französische Konstitutions- und Temperamentenlehre (Francuska nauka o konstytucji i temperamentach). Str. 111—120. Scharakteryzowawszy prace francuskich uczonych: Hallé, Thomas de Troisvèvre, Rostan oraz Sigaud nad konstytucją oraz temperamentami, stwierdza Kretschmer, że zawdzięczamy francuskim badaniom niejedną cenną podnietę mianowicie w zakresie badań somatycznych. Niejedne z francuskich spostrzeżeń empirycznych są trafne. Skrupulatne pomiary szkoły francuskiej mają wartość w zakresie pewnych specjalnych zagadnień, odnoszących się do biologji człowieka. Natomiast rezultaty szkoły francuskiej nie dostarczają materjału, nadającego się dla nowoczesnej psychologji. Słusznie zatem nowsi badacze francuscy nie kontynuują w tym zakresie badań swych poprzedników.

A. Friedemann: Handbau und Charakterkunde (Budowa dłoni i nauka o charakterze). Str. 121—153. Zainteresowany wynikami Kretschmera o istnieniu związków między budową ciała a charakterem, przeprowadził autor badania nad związkami między budową dłoni i charakterem i stwierdził, że typy Kretschmera można skonstatować przy pomocy badań budowy dłoni, oraz że liczby Kretschmera potwierdzają się w cyfrach, obliczonych na podstawie badań dłoni. Autor odróżnia cztery typy dłoni: atletyczny, arystokratyczny, dziecięco-dysplastyczny oraz pikniczny. Z typów tych trzy pierwsze znachodzą się u schizofreników, a typ pikniczny u cyklotymików. Dla zanalizowania dłoni i jej znaczenia charakterologicznego podaje autor projekt metody szkicowania charakteru w trzech płaszczyznach (Drei Flächen-Gruppierung). Wyniki tej metody upoważniają autora do wypowiedzenia twierdzenia: Badania dłoni umożliwiają w pewnych granicach poznanie duszy ladzkiej w tym samym stopniu jak grafologja, osiągająca to samo innemi metodami.

E. Heilbrunn: Stendhal. Str. 155—176. Próba charakterystyki Stendhala jako »natury, dla której funkcjonalność stała się absolutnem, a w której nowoczesna drażliwość upaja się rozkoszami, pozbawionemi świata i czynów«. Stąd skłonność Stendhala do prymitywnej miłości, pełnej żaru a przecież bezlitosnej, stąd też płynie stałe powątpiewanie, czy jest on zdolny kochać. Romantyk i klasyk równocześnie, wykazuje on nadzwyczajne umiłowanie pejsażu i muzyki, a pozatem głęboki zmysł historyczny i dar przewidywania możliwości rozwojowych kultury. W tym sensie jest Stendhal w historji umysłowości europejskiej słupem granicznym między Europą starożytną, poczuwającą się do posłannictwa kosmicznego, a Europą nowoczesną, pozbawioną takiej właśnie misji.

K. Esselbrügge: Die Struktur des Humors bei Gottfried Keller (Struktura humoru Gotfryda Kellera). Str. 177—211. Autor stara się wyjaśnić znaczenie humoru dla rozwoju Kellera, który z człowieka, bolejącego milczkiem nad sobą i trapiącego się swoją osobą, stał się artystą, władającym dużą siłą wyrazu. W tym celu autor nie zadawala się określeniem osi kierunkowej charakteru Kellera, lecz bada również, jak ustosunkowuje się jaźń Kellera wobec głównego zadania życiowego. Chociaż bowiem artysty zasadniczą tendencją jest służba dla takich objektywnych instytucyj świata, jak rodzina i ojczyzna, zawód i sztuka, to przecież jego postawa życiowa sama nie wystarcza dla wytłumaczenia jego humoru. Drugim czynnikiem, określającym humor Kellera, jest stanowisko jego jaźni wobec zasadniczego celu życiowego. Mimo rzeczowego stosunku jaźni wobec tego celu, jaźń ta, choć nie jest ona dla Kellera celem, lecz środkiem do życia, bynajmniej nie rezygnuje z prawa utwierdzenia siebie samej i nie prze-

kreśla siebie samej. To samo poczucie jaźni i wynikające z tego samopoczucia przenikanie celów życiowych jest istotą humoru Kellera, którego główną cechą jest zmysł dla świata. Trzecim czynnikiem, określającym humor Kellera, to jego stosunek wobec własnej epoki. W danym wypadku okazuje się, że u Kellera humor odgrywa rolę czynnika, korygującego postawę duszy, która zachowuje się wobec świata w sposób niezrozumiały i opryskliwy. W ten sposób Kellera humor przedstawia się jako radosne wyrównanie napięć istniejących między jego kierunkiem światowym a oporami jego jaźni. Tez tych broni autor w kilku rozdziałach, rozpatrując Kellera jako człowieka prywatnego, obywatela (Landsmann), myśliciela i artystę.

H. Henning: Ziele und Möglichkeiten der experimentellen Charakterprüfung (Cele i możliwości eksperymentalnych badań nad charakterem). Str. 213—273. Praca ta jest obszernem sprawozdaniem z założeń i metod eksperymentalnych gdańskiego systemu badań charakterologicznych. Hasłem badań według tego systemu nie jest stosunek »osoby do rzeczy«, lecz »osoby do osoby«, podstawą jest eksperyment dwu względnie kilkuosobowy. Dwie osoby względnie kilka osób łączy się przy pomocy technicznych urządzeń względnie duchowych środków w taki sposób, że natychmiast po rozpoczęciu ćwiczenia poczynają oddziaływać na siebie swemi charakterami i że przy tem oddziaływaniu odgrywa główną rolę charakter, a nie jakakolwiek umiejętność, zdolność względnie przeżycie. Na tej zasadzie zbudowano 80 aparatów i środków, dalszy ciąg takich aparatów i środków poddaje się wzorcowaniu. Częściowo są to aparaty bardzo skomplikowane, częściowo są to modele prostsze, czy też same tylko środki duchowe. Przy pomocy tych aparatów bada się różne cechy charakterów, psychiczne postawy czy sposoby zachowania oraz tendencje zainteresowań. Pod względem metodycznym korzysta się z czterech sposobów: 1. Łączy się jako partnerów dwie osoby, podlegające badaniu, 2. Oddziałują one na siebie albo bez partnerów, albo wobec partnerów, 3. Osoba badana reaguje albo razem z partnerem, albo przeciwko niemu, przyczem partner ten działa albo w myśl planu ustalonego z góry, albo według planu, uwzględniającego zmiany, 4. Partner jest fikcją. Z temi sposobami kombinuje się zasadę równoczesności, zmiany programowej względnie dowolnej, wreszcie sztafety lub serji. Lecz metody te nie wystarczają. Bowiem poza osobą i jej cechami istnieją stosunki międzyosobowe względnie pozaosobowe, nie dające wywieść się z osoby-jednostki. Osoba jako indywiduum jest czemś niepodzielnem, jest atomem społecznym, odgrywającym wśród różnie ukonstytuowanych kompleksów pod względem psychologicznym coraz to inną rolę. Z tego względu gdański system badań charakterologicznych dąży również do ustalenia psychologicznych typów kultury, życia (typ rzeczowy, typ reprezentatywno-

personalny) oraz stylu duchowego, przy pomocy której to kategorji szereguje się badaną osobę na podstawie sensu jej losów życiowych w ogólnym, duchowym rozwoju epoki.

R. Saudek: Das zentrale Nervensystem und der Schreibakt (Centralny system nerwowy i akt pisania). Str. 275—303. Omówiwszy warunki powstawania normalnego, zautomatyzowanego pisma, stwierdza Saudek, że wygląd pisma zmienia się pod wpływem nieodpowiednich narzędzi pisarskich bardziej niż pod wpływem utraty któregokolwiek z zmysłów, decydujących w normalnych okolicznościach o wyglądzie pisma. W niektórych znów wypadkach krańcowych czynnikiem, decydującym o wyglądzie pisma, może być psychopatyczne zabarwienie charakterów, jak wynika to z wzorów pisma osób historycznych. Natomiast wygląd pisma nie należy od części ciała, którą posługujemy się przy pisaniu (ręka, usta, noga). Porównanie różnych wzorów pisma, sporządzonego przy pomocy ręki, nogi względnie ust, przekonuje nas, że przy pisaniu współdziała centralny system nerwów. Artykuł kończy się omówieniem wpływu, jaki wywierają na wygląd pisma, pewne fizjo-patologiczne przeszkody, polegające bądź to na wadzie koordynacji mięśni piszącej ręki (kurcze), bądź też na chorobowych zmianach całego organizmu (ślepota).

M. Löwy: Versuch einer »motorischen Psychologie« mit Ausblicken auf die Charakterologie. II Teil (Próba »psychologji motorycznej« z uwzględnieniem charakterologji. Część II). Str. 305—419. Część druga pracy Löwy'ego składa się z rozdziałów II., III. i IV. W rozdziale drugim autor rozpatruje zagadnienie, w jaki sposób organizmy, żyjąc i doznając przeżyć, kształtują motorycznie przedmioty, świat zewnętrzny i jaźń. Zdaniem autora chemiczno-fizjologiczne życie tych organizmów oraz zahamowywanie akcyj i reakcyj tegoż życia przez interferencję stanowią glebę macierzystą psychicznych zjawisk a mianowicie »przeżywania«. Na tle tej gleby macierzystej krystalizują się w świadomości ruchowość (Motilität): popędy i cenestezja, jaźń ciała, impresje, remanencje (Remanenzen), mneme, pamięć sytuacyj i uzupełnianie sytuacyj, zdolność kształtowania przedmiotów i wiedza o przedmiotach, spostrzeżenia i wyobrażenia, wspomnienia czyli przedmioty i jaźń zdolna do reakcyj (Reaktionsich), a wreszcie i orjentacja w świecie przedmiotów, w świecie zewnętrznym. Tak świat zewnętrzny, jak i spsychizowany świat wewnętrzny zawdzięczają swój rozwój morfogenetyczny zróżniczkowywaniu się ruchowości.

W rozdziale trzecim rozprawia autor o dalszych motorycznych czynnikach, wpływających na wykształcanie się jaźni. Ustaliwszy, że obok ruchowości odruchów i reakcyj istnieje ruchowość postaw naszego ciała (Köperstellungsmotilität) i wyjaśniwszy, jakie funkcje spełnia trzecia ta kategorja ruchowości w kształtowaniu się jaźni, autor stwierdza, że

przy powstawaniu jaźni współdziałają 1. jaźń, zdolna do reakcyj wobec przeżywających i przeżytego (Reaktionsich), 2. jaźń postaw naszego ciała (Körperstellungsich). A skoro wymienione tu trzy czynniki są pochodzenia motorycznego, nie powinno chyba — zdaniem autora — ulegać wątpliwości, że również wszelkie inne podstawy psychicznych treści i procesów oraz psychicznego przeżywania wykazują pochodzenie motoryczne. W drugiej części tegoż rozdziału autor broni swych poglądów na jaźń, osobę i osobowość, przeciwstawiając się poglądom czołowych psychologów niemieckich, którzy wypowiedzieli się w tej materji.

W rozdziale czwartym, zajmując się zagadnieniem psychizacji popędów, autor zaznajamia nas z hipotezą Ferencziego o powstaniu popędu płciowego i na tle tej hipotezy zapoznaje nas z zródłem popędów, ich główną funkcją, oraz ubocznemi wytworami działalności popędów (radość i ból). Wywody te służą autorowi za podstawę dla wygłoszenia hipotezy takiej treści: Przeżywanie czy też doznawanie ogólnych stanów cenestezyjnych jest możliwe przed zaistnieniem jaźni. Z punktu widzenia filogenezy i ontogenezy przedstawiają prawdopodobnie te stany cenestezyjne, świadczące o zaspokojeniu względnie niezaspokojeniu pewnych popędów, pierwszą fazę psychizacji zjawisk biologicznych.

Włodzimierz Lewandowski (Poznań).

JOURNAL DE PSYCHOLOGIE NORMALE ET PATHOLOGIQUE ROCZNIK XXVI (1929). 5—10.

E. Cassirer: Étude sur la pathologie de la conscience symbolique (Badania nad patologją świadomości symbolicznej). Str. 289—336 i 523—566. Autor opiera się w swych rozważaniach na obserwacjach zaczerpniętych przeważnie z odnośnego piśmiennictwa a poczynionych na chorych, którzy przedstawiali zaburzenia afatyczne, apraktyczne i agnostyczne. Stara się on wykazać, że istotą tych zaburzeń nie jest utrata jakiejś zdolności, tylko przemiana i zniekształcenie pewnych przebiegów psychicznych, wysoce złożonych, odnoszących się do funkcji symbolicznej, do stwarzania »postaci symbolicznych«. Badanie tych zaburzeń ułatwia zrozumienie także normalnych przebiegów psychicznych, na których opiera się stwarzanie postaci symbolicznych. Celem i funkcją tych postaci jest mianowicie wszelkie poznanie świata, danie nam go »jako wyobrażenia« na drodze mowy, religji, sztuki i nauki.

O. Selz: Essai d'une nouvelle théorie psychologique de l'espace, du temps et de la forme (Próba nowej teorji psychologicznej w odniesieniu do przestrzeni, czasu i kształtu). Str.

337—353. Autor podejmuje tu próbę ujęcia zjawisk czasu i przestrzeni jak również zagadnienia kształtu przy pomocy praw »struktury« psychologicznej, przyczem wprowadza pojęcia »rosnących serji«, na którem opiera się w pierwszej linji przy swych rozważaniach.

V. Cornetz: Orientation, conservation de la direction, marche compensée, polarisation (Orjentacja, zachowanie kierunku, pochód skompensowany, polaryzacja). Str. 354—409. Autor omawia wymienione w nagłówku zagadnienia, opierając się w szczególności na obserwacji różnych gatunków mrówek. Fakt powrotu mrówek do mrowiska po oddaleniu się od niego jest »funkcją przebytej drogi« w kierunku od mrowiska, niezawisłą od wspomnień wzrokowych, dotykowych lub węchowych. Pozatem istnieje tu jakby polaryzacja mrówek ku mrowisku, jakiś wewnętrzny punkt wyjścia (repère), który wywołuje ich powrót. Pochód mrówek ma charakter »pochodu skompensowanego«, t. j. pozornie bezładne odchylenia od prostej linji drogi grupują się jednak koło osi centralnej, której przebieg odpowiada właściwemu kierunkowi drogi.

M. Dide: Variations psychopathiques de l'intuition durée-étendue (Odmiany psychopatyczne poczucia trwania-rozciągłości). Str. 410—424. Autor stara się tu odnieść pewne zaburzenia psychiczne wzgl. pewne stany psychiczne, odbiegające od normy, do zaburzeń tyczących się »poczucia rozciągłości« i »poczucia trwania«.

E. Claparède: Le sommeil et la veille (Sen i czuwanie). Str. 433—493. Autor porusza tu cały szereg zagadnień związanych ze snem, przytaczając także odnośne badania doświadczalne zarówno własne jak innych uczonych. Omawia więc kolejno okresowość snu, przebieg zasypiania, stan samego snu, jego trwanie i głębokość, nieruchomość i spokój w czasie snu itp. W końcu dochodzi do wniosku, że sen jest czynnym przebiegiem, który wprawiając organizm w stan spoczynku, zapobiega wystąpieniu stanu wyczerpania.

G. Lamarque: La sensation des obstacles chez les aveugles (Odczuwanie przeszkód przez ślepych). Str. 494—522. Na podstawie swych badań doświadczalnych, przeprowadzonych na ślepych, dochodzi autor do wniosku, że odczuwają oni istnienie przeszkód dzięki temu, że zbliżając się do nich, czują w obrębie pewnych okolic twarzy lekkie zmiany w nacisku powietrza, związane z temi przeszkodami; także słuch odgrywa nieraz rolę przy ocenianiu tych zmian.

D. Elkine et E. Krasnopolsky: Sur la question des entraves associatives (O zahamowaniach kojarzeniowych). Str. 581—603. Przedmiotem tej pracy są badania doświadczalne, mające na celu określenie, w jakich warunkach, przy kojarzeniu słów jednosylabowych, dochodzi najłatwiej do zahamowania kojarzeniowego.

E. Chevaleva-Ianovskaïa et D. Sylla: Essai d'une étude sur les enfants meneurs (Badania nad dziećmi przywódcami). Str. 604—612. Z badań doświadczalnych, dokonanych na 907 dzieciach jest tu wysnuty szereg wniosków co do sposobu reagowania dzieci, przewodzących nad innemi.

I. Meyerson: Les images (Obrazy). Str. 625—709. Autor w pierwszej linji podejmuje próbę odgraniczenia pojęcia »obraz« od innych pojęć, z któremi bywa ono mieszane. Po omówieniu w jaki sposób różne szkoły psychologiczne i różni uczeni ujmowali »obrazy« i opierając się na poglądach niektórych z pomiędzy nich, przechodzi do bliższego określenia obrazów: obrazy są czemś, co się zbliża do myśli, są materjałem zmysłowym przekształconym przez myśl, są postaciami wysoce zmiennemi na skutek ich charakteru indywidualnego i podmiotowego.

H. Wallon: Selection et orientation professionelles (Dobór i poradnictwo zawodowe). Str. 710—727. Dobór polega na wybraniu ludzi odpowiednich do danej pracy, poradnictwo na wybraniu pracy, odpowiadającej uzdolnieniom danego osobnika. Stanowisko doboru jest nieraz zbyt ciasne w przeciwstawieniu do poradnictwa. Autor podnosi dalej, że rozmaite okoliczności zewnętrzne zarówno jak usposobienie wrodzone mogą mieć wpływ na rodzaj uzdolnień, tudzież omawia niektóre wyniki odnośnych badań psychotechnicznych.

J. Pérès: Sur une certaine sorte de représentations libres (O pewnym rodzaju luźnych wyobrażeń). Str. 797—802. Autor opisuje zjawisko nagłego wynurzania się błyskawicznie krótkich obrazów z przeszłości, które nie pozostają w związku z chwilową treścią świadomości, poczem podejmuje próbę wytłumaczenia tego zjawiska.

Anna Gruszecka (Poznań).

JOURNAL OF EXPERIMENTAL PSYCHOLOGY XII (1929) 4.

J. P. Guilford: Ocular movements and the perception of time (Ruchy oka i postrzeżenie czasu). Str. 259—266. Podczas obserwowania szybko obracającego się koła ze szprychami bywają często chwile, w których koło wydaje się nieruchome mimo obrotów. Zjawianie się tych momentów jest zależne nietylko od pewnych poruszeń oka, ponieważ u trzech badanych osób, u pierwszej 17%, u następnych 15 i 4% tych momentów zjawiło się, gdy oko było w zupełnem spokoju. Te wyobrażenia nieruchomego koła są skutkiem niezdolności oka do ciągłego dokładnego dostosowywania się do szybkich a nieznacznych zmian w polu widzenia. Poczucie zmienności czyli czasu zależy więc od dostosowywania się zmysłów do zmian podniet.

Ch. W. Darrow: Electrical and circulatory responses to brief sensory and ideational stimuli (Elektryczne i cyrkularne odpowiedzi na szybkie zmysłowe i umysłowe podniety). Str. 267—300. Podniety zmysłowe wywołują skuteczniej zmiany w mechanizmach obwodowych (pocenie się, refleks galwaniczny i in.), podczas gdy podniety umysłowe pobudzają działalność serca (ciśnienie krwi).

A. G. Bills i C. Brown: The quantitative set (Przystosowanie się ilościowe). Str. 301—323. Do długiego zadania zabiera się z większą energją, gdy jest podzielone na części, aniżeli gdy jest dane jako całość bez podziału pracy na stopnie. Początkowa wydajność pracy jest proporcjonalna do ilości energji, z jaką przystępuje się do pracy, jeżeli ta gotowość do pracy dotyczy jej wielkości, a nie trwania. Wydajność maleje proporcjonalnie do ubytku energji, ale także tylko wówczas, gdy ta energja była zebrana do pokonania trudności zadania, a nietylko do pracy na ograniczony, chociażby i długi okres czasu.

E. Freeman: Anomalies of peripheral visual acuity (Anomalje dokładności obwodowego widzenia). Str. 324—339. Artykuł zawiera krytykę dotychczasowych metod badania widzenia obwodowego i opartych na nich wniosków. Wynik szczegółowej krytyki podany w przejrzystej tabeli.

G. L. Freeman: An experimental study of the perception of objects (Studjum doświadczalne o postrzeganiu przedmiotów). Str. 340—358. Badano głównie postrzeganie form nonsensowych (plamy atramentu) jako przedmiotów. Wyniki uwidoczniają wyraźnie wpływ reakcyj całego organizmu na wybór znaczenia dla form wzrokowych.

C. L. Hull: An instrument for summating the oscillations of a line (Instrument do mierzenia nierówności linij). Str. 359—362. Zbudowany na wzór planimetra; dokładny opis i fotografja.

Zygmunt Piotrowski (New York).

THE JOURNAL OF SOCIAL PSYCHOLOGY I (1930) 1.

L. L. Thurstone i Th. Gwinn Thurstone: A neurotic inventory (Lista pytań dotyczących osobowości nerwowej). Str. 3—30. Z szeregu mniejszych list różnych badaczy, w tem Woodwortha, House'a, Lairda i Allporta, autorzy zestawili listę 225 pytań mających na celu wykrycie skłonności neurotycznych (społecznego i emocjonalnego nieprzystosowania). Odpowiadający podkreślał jedną z trzech odpowiedzi „tak", „nie" albo znak zapytania. Analiza statystyczna pytań wykazała,

że — przy przyjętej najprawdopodobniejszej odpowiedzi neurotycznej na każde pytanie — cecha przystosowania lub nieprzystosowania emocjonalnego (nerwowości) występowała stale. Odpowiedzi neurotycznych było naogół więcej pośród studentek niż wśród studentów. Studenci należący do klubów i stowarzyszeń dali naogół mniej odpowiedzi neurotycznych. Pomiędzy żydami i chrześcijanami nie stwierdzono pod tym względem znaczniejszych różnic. Nie stwierdzono żadnego związku pomiędzy nerwowością a inteligencją, jednakże pod względem nauki osobnicy neurotyczni przewyższali normalnych. Najbardziej uderzające różnice występowały w sferze seksualnej. Osobnicy neurotyczni mają niewielu przyjaciół w płci odmiennej i zajmują względem niej postawę obronną. Nie wykryto znaczniejszego związku pomiędzy kolejnością urodzenia i jedynactwem a nerwowością. Według hipotezy autorów „zasadniczą cechą charakterystyczną neurotycznej osobowości jest to, że wyobraźnia nie znajduje skutecznego wyrazu w zewnętrznej rzeczywistości społecznej". Z tem wiąże się brak ufności w siebie w stosunkach społecznych, introwersja i nierówne usposobienie.

A. T. Poffenberger: The development of men of science (Rozwój ludzi nauki). Str. 31—47. Studjum statystyczne nad czynnikami rozwoju nauki, oparte na biograficznych danych z IV wyd. „American Men of Science". Autor uwzględnił: stan, w którym się uczony urodził, liczbę ludności miasta urodzenia, kolegjum, uniwersytet, wiek uzyskiwania stopni naukowych, wiek, w którym uczony poraz pierwszy został umieszczony w „American Men of Science", zmianę zajęć i stanowisko obecne. Pomiędzy grupą 1195 najwybitniejszych uczonych z dziesięciu różnych nauk a grupą 1101 przeciętnych, wybranych na chybił trafił, autor nie wykrywa znaczniejszych różnic za wyjątkiem tego, że członkowie grupy najwybitniejszych w młodszym wieku osiągali stopnie naukowe i w młodszym wieku byli zamieszczani po raz pierwszy w „American Men of Science".

T. Burrow: The physiological basis of neurosis and dream (Fizjologiczna podstawa nerwicy i snu). Str. 48—65. Niemożliwe do streszczenia spekulacje na temat „społecznej interpretacji sensomotorycznych reakcyj występujących w obłędzie i w zbrodni".

M. A. May and H. Hartshorne: Recent improvements in devices for rating character (Najnowsze ulepszenia metod oceny charakteru). Str. 66—77. Autorzy rozpatrują trzy metody oceny charakteru uczniów przez nauczyciela i jedną uczniów przez uczniów. 1. Skala oceny postępowania (podkreślanie zdań skali najlepiej oddających zachowanie się badanego). 2. Porównanie list wyrazów opisujących właściwości charakteru. 3. Porównanie charakterystyk. 4. Test „Odgadnijcie kto to", polegający na tem, że każdy uczeń pod każdą

podaną krótką charakterystyką podpisuje nazwisko któregoś ze swoich kolegów. Oceniając te metody z punktu widzenia statystycznego autorzy dochodzą do wniosku, że pod względem objektywności, ścisłości i stałości są one zadawalające. Rzucają przeto myśl, czy nie możnaby mierzyć charakteru przy pomocy tych ocen w sposób bardziej zadawalniający, niż przy pomocy testów objektywnych.

J. W. Tilton and D. C. Knowlton: The contribution of ten chronicles-of-America photoplays to seventh-grade history teaching (Dziesięć filmów z dziejów Ameryki w zastosowaniu do nauki historji na siódmym stopniu szkoły powszechnej). Str. 78—96. W wyniku eksperymentn dokonanego nad 12 klasami szkolnemi, z których w sześciu zastosowano film, autorzy stwierdzają, że przy pomocy filmu uczniowie nauczyli się około 19% więcej, niż bez filmu, zapamiętali około 12% więcej. Uczniowie przeciętnie zdolni nauczyli się przy zastosowaniu filmu tyle, co uczniowie dużo zdolniejsi bez zastosowania filmu. Gorsi uczniowie chętniej brali udział w dyskusji i 10% częściej, także o 40% więcej czytali literatury dodatkowej.

J. L. Graham: A quantitative comparison of rational responses of negro and white college students (Ilościowe porównanie rozumnych odpowiedzi studentów białych i murzynów). Str. 97—121. Według dotychczasowych badań prawdopodobny procent murzynów osiągających średnie wartości białych waha się pomiędzy 12% a 15%. Badania autora przeprowadzone przy pomocy 9 testów inteligencji na mniej więcej równych grupach studentów murzynów i białych wykazują różnice mniejsze. „Pomijając na tem miejscu, pisze autor, o ile różnica pomiędzy temi rasami jest wrodzona czy też wynika z bardziej pobudzającego środowiska białych, wyniki osiągnięte w tem studjum wykazują, że około 36—37% studentów murzynów dorównywa medjanie testów inteligencji osiągniętych na badanych grupach studentów białych albo go przewyższa".

H. F. Adams: An objectivity-subjectivity ratio for scales of measurement (Porównanie objektywnych i subjektywnych skali mierzenia). Str. 122—135. W celu określenia charakterystycznych cech skali objektywnej i subjektywnej autor przeprowadził szereg eksperymentów. Pierwsza grupa eksperymentów polegała na dwukrotnem (w pewnym odstępie czasu) szeregowaniu przedmiotów według różnic wagi, długości, powierzchni i liczby (skala objektywna), druga — na szeregowaniu znajomych osobników według pewnych cech, na szeregowaniu reklam według tego w jakim stopniu zwracają uwagę, oraz na szeregowaniu obrazków według tego w jakim stopniu interesują (skala subjektywna). Średnia korelacyj u tych samych jednostek w dwukrotnem szeregowaniu okazuje się stałą indywidualną. Średnia

korelacyj dla grupy osobników badanych okazuje się stałą zbiorową. Przy skali objektywnej stała indywidualna i stała zbiorowa są prawie równe, przy skali subjektywnej stała indywidualna jest zawsze wyższa od stałej zbiorowej.

F. H. Lund: Why do we weep? (Dlaczego płaczemy?) Str. 136—151. Płacz występuje w sposób typowy wtedy, kiedy do przygnębienia czy też innego stanu przykrego dołącza się coś łagodzącego albo kiedy po napięciu i pobudzeniu przykrem następuje pobudzenie przyjemne lub przynoszące ulgę. Z punktu widzenia fizjologji w wywoływaniu płaczu współdziała wtedy system nerwów sympatycznych z systemem nerwów głowy. Z pośród patologicznych stanów najbardziej sprzyjają płaczowi stany łagodnej euforji, stany wzruszeniowe mieszane występujące często w paresis i arterjosklerozie, a nie stany depresji lub podniecenia. W stanach normalnych za najsilniej działające pobudki płaczu można uważać współczucie innych i współczucie dla samego siebie. Z punktu widzenia psychologji i fizjologji płaczu niema sprzeczności pomiędzy „łzami radości" i „łzami bólu".

E. K. Strong and H. Mac Kenzie: Permanence of interests of adult men (Trwałość zainteresowań ludzi dorosłych). Str. 152—159. Drobny przyczynek do badań nad zagadnieniem wymienionem w tytule.

Q. *Mc Nemar:* Why an instinct-hypothesis? (Poco hipoteza instynktu?) Str. 159—164. „Potrzeba nam mniej spekulacyj nad tem, co można przypisać naturze a co wychowaniu, a na ich miejsce więcej wysiłków nad mierzeniem i opisywaniem nadających się do obserwacji dążności jakiekolwiek jest ich pochodzenie... To czego psychologja wychowawcza potrzebuje najbardziej to nie hipoteza instynktu lecz więcej wiedzy o rozpoznanych i dających się obserwować dążnościach".

R. R. Willoughby: A sampling of student opinion (Przykład opinji studentów). Str. 164—169. Graficznie przedstawione wyniki ankiety dotyczącej poglądów studentów na różne sprawy społeczne, polityczne i religijne.

Józef Chałasiński (Poznań).

POLSKIE ARCHIWUM PSYCHOLOGJI III (1930) 1.

E. Claparède: La mentalisation (Mentalizacja). Str. 3—7. W pracy tej autor zastanawia się nad tem, w jakich okolicznościach zjawia się nieobecna przedtem świadomość i jaką spełnia ona funkcję. Kiedy przystosowanie osobnika do środowiska może odbywać się mechanicznie, niema świadomości; kiedy to przystosowanie staje się niewystarczające, zjawia się świadomość, ażeby znaleźć środki wiodące do ustalenia normalnego stosunku pomiędzy środowiskiem a osobnikiem.

Tak więc »potrzeba, która nie może być zaspokojona automatycznie, stwarza świadomość«. Do tekstu francuskiego dołączono, zgodnie z życzeniem autora, przekład polski (str. 7—12), dokonany przez M. Żebrowską.

S. Szuman: O historycznym charakterze rozwoju osobowości w przeciwieństwie do prawidłowej ewolucji psychicznej człowieka. Str. 12—17. Autor rozróżnia dwa rodzaje rozwoju duchowego: rozwój prawidłowy, przebiegający u każdego człowieka zasadniczo w taki sam sposób, i »historyczny«, nie dający się ująć w ogólnych regułach, bo rozwój ten jest jednorazowy i indywidualny. Na historyczny charakter rozwoju składa się z jednej strony to, że każdy człowiek podlega pewnemu swoistemu zespołowi wpływów zewnętrznych, pewnemu »losowi«, a z drugiej strony to, że każdy człowiek reaguje na owe zewnętrzne zdarzenia w sposób swoisty, ściśle indywidualny. Te reakcje osobiste nie są zależne jedynie od struktury psychicznej jednostki, lecz także od licznych czynników, jak np. od nastrojów i świadomych lub nieświadomych aktów decyzji i wyboru. Autor sądzi, że centralnem zagadnieniem historycznego rozwoju indywidualnej psychiki jest »problem zdarzenia, ważkiego faktu, splotu faktów zewnętrznych, prowadzących do indywidualnego wstrząsu, silnego przeżycia, do konfliktów i zaburzeń, wymagających indywidualnej, nowej, całą osobowość poruszającej i zmieniającej reakcji i do działania tych przeżyć na przyszłość psychiczną«.

Na dalszą treść zeszytu składają się: M. Grzywak-Kaczyńska »Metoda testów umysłowych na Kongresie w Helsingör (str. 28—34), J. Krasuska-Bużycka »Sprawozdanie z prac psychologicznych, wykonanych na terenie Szkoły Badawczej przy ul. Białołęckiej Nr. 36, w roku szkolnym 1928—29« (str. 35—40), „Sprawozdanie z posiedzeń Tow. Psychologicznego im. J. Joteyko” (str. 41—42), Biuletyn sekcji psychologów szkolnych (str. 43—52), Sprawozdanie z książek i czasopism (str. 53—66), Kronika (str. 66—70) i Notatki bibljograficzne (str. 70).

Stefan Błachowski (Poznań).

PSICHOŁOGIJA II (1929).

K. N. Korniłow: Wozzrenja sowremiennych mechanistow na zakon sochranienija energii i psichiku (Poglądy współczesnych mechanistów na prawo zachowania energji i na psychikę). Str. 1—15. Poglądy mechanistów, traktujące psychikę jako szczególny rodzaj energji podległej ogólnym prawom, są sprzeczne tak z punktu widzenia spekulatywnego materjalizmu, jak i ze stanowiska współczesnej wiedzy przyrodniczej. Autor zastrzega się przeciw nadawaniu mechanistycznego znaczenia jego eksperymentalnym pracom.

N. A. Rybnikow: K woprosu o psichołogii starosti (Przyczynek do psychologji starości). Str. 16—32. Starość, mimo że jest procesem zanikania, zasługuje nie mniej niż inne okresy życia na uwagę badaczy. Charakterystyczne sposoby zachowania się w starości powinny stanowić zakres badań odrębnej nauki: gerontologji, która analizując strukturę psychologiczną starości winna się oprzeć na pedologji i akmeologji.

A. R. Łurija: Psichołogija i klinika (Psychologja i klinika). Str. 33—58. Autor widzi ścisły związek między eksperymentalną psychologją a kliniczną medycyną, uważając wymianę metod badania między obu naukami za ważny czynnik rozwojowy tak medycyny jak psychologji eksperymentalnej — a zwłaszcza psychologji dziecka.

W. I. Smirnow: K psichołogii płakata (Przyczynek do psychologji plakatu). Str. 59—69. Plakat, jako celowo skonstruowana dla wywołania określonych reakcyj podnieta musi być pouczający, przekonywujący względnie sugestjonujący.

W. W. Troickij: O primienienii statisticzeskogo metoda w psichołogii (Zastosowanie statystycznych metod w psychologji). Str. 70—82. Autor analizuje skuteczność metody statystycznej, podając szereg warunków, pod jakiemi można ją wogóle stosować, oraz zastrzega się przeciw nadawaniu jej decydującego znaczenia w szeregu innych metod badawczych.

P. L. Zagorowskij: Ejdieticzeskaja szkoła i problemy dietskoj psichołogii (Szkoła marburska a zagadnienia psychologji dziecka). Str. 83—92. Omawiając teorję ejdetyzmu oraz jej znaczenie na terenie pedagogiki i psychologji dziecka, autor kwestjonuje metody badań Jaenscha opierające się na zeznaniach dzieci, oraz zwraca uwagę psychologów-marksistów na stwierdzone w badaniach ejdetycznych właściwości psychiki dziecięcej.

A. D. Miller: K waprosu o mnogojazyczii (O problemie wielojęzyczności). Str. 93—97. Autor omawia wpływ wielojęzyczności na czystość języka ojczystego, stosunek jego do poziomu duchowego poliglotów, oraz wpływ studjów obcego języka na stopień przyswojenia ojczystego i drugiego obcego języka.

W. N. Arbuzow: O wremieni raboty po testu Schulze dla izuczenija utomlenija (O czasie pracy podług testu Schulzego dla badania zmęczenia). Str. 98—103. Poddano badaniom 267 dzieci z 5, 6 i 7 roku nauki, aby udowodnić możliwość ograniczenia czasu eksperymentu z testem Schulzego od 3 — do 1 minuty, opierając się na tem, że współczynniki koordynacji otrzymane między rangami badanych przy 5-cio i 3 minutowych eksperymentach wyno-

siły 0,98 (prawdopodobny błąd = 0,002). Uzyskane współczynniki koordynacji w badaniach 3 i 1 minutowych wskazują na możliwość zamiany 5-cio minutowych prób na 1-minutowe.

S. W. Strachow: Problema izuczenija tipow w psichołogii (Problem badania typów w psychologji). Str. 104—127. Autor podaje przegląd sposobów klasyfikacji typów w literaturze psychologicznej, ujmując je w 4 grupy klasyfikacyjne (biologiczną, charakterologiczną, czysto psychologiczną, socjologiczną) oraz analizuje metody zastosowywane na terenie podanych klasyfikacyj typologicznych.

P. L. Zagorowskij: Osnownyje naprawlenija w sowremiennoj psichołogii junosti (Główne kierunki współczesnej psychologji młodzieży). Str. 128—139. Sprawozdawczy pogląd na teorję uczonych europejskich (Stern, Neumann, Tumlirz, Spranger, Groos, Hoffman, Ziehen, K. i Ch. Bühlerowie) oraz podkreślenie konieczności przewartościowywania wyników doświadczeń zagranicznych badaczy w odniesieniu do młodzieży sowieckiej, wychowującej się w odrębnych warunkach społecznych.

A. D. Miller: Problema pierwobytnogo myszlenija (Problem prymitywnego myślenia). Str. 140—147. Omawiając postawienie tego zagadnienia przez uczonych niemieckich i amerykańskich, autor uważa, że psychologja marksistów może przyjąć tylko ten pogląd, który uznaje prymitywne myślenie za skomplikowany proces, różniący się zasadniczo od logicznych procesów myślenia cywilizowanego. Psychologja marksistyczna opierając się na bogatym materjale etnologicznym w Sowietach powinna stworzyć psychologję eksperymentalno-etnologiczną dla zbadania prymitywnej wspólności myślenia.

W. A. Artemow: K woprosu o socialnoj psichołogii (Zagadnienie socjalnej psychologji). Str. 165—178. Analizując problem socjalnej psychologji autor zastanawia się nad przyczynami tamującemi rozwój tej nauki w Sowietach, oraz podkreślając konieczność tegoż rozwoju ze względu na kolektywistyczne zasady życia społecznego w Rosji, omawia szczegółowo aktualne problemy, jakiemi powinna się zająć socjalna psychologja.

B. W. Bielajew: Problema kollektiwa i jego eksperimentalno-psichołogiczeskogo izuczenija (Problem „kolektywu" i jego eksperymentalno-psychologicznego badania). Str. 179—214. Do zadań socjalnej psychologji należą badania kolektywnych reakcyj socjalnych grup. Analizując poglądy Bechterewa i innych, autor dąży do określenia istoty „kolektywu" podając szereg psychologicznych cech tego pojęcia, wprowadzonego do socjalnej psychologji dzięki przewrotom socjalnym i komunizmowi. W eksperymentalnych

studjach nad „kolektywem” bardziej wartościowe wyniki osiąga się przy badaniu „kolektywów” stworzonych w warunkach laboratoryjnego eksperymentu.

N. A. Rybnikow: Psichołogija i izuczenije biografij (Psychologja i badanie biografij). Str. 215—226. Podkreślenie pierwszorzędnego znaczenia metody biograficznej, dostarczającej bogatego materjału istotnie psychologicznego każdemu kierunkowi psychologji, zwłaszcza zaś psychologji różnic indywidualnych.

N. J. Wojtonis: Problema „motiwow” powiedenija i jeje izuczenije (Problem motywów zachowania się i jego badanie). Str. 227—253. Motyw jest pewnego rodzaju systemem reakcyj, wyzwalającym określone sposoby zachowania się i zawierającym różnorodne momenty skomplikowanego procesu motywacji.

W. W. Troickij: O kaczestwie materjała w nauczn om issledowanii (O jakości materjału w naukowem badaniu). Str. 254—279. Naukowe studjum psychologji człowieka powinno przybrać formę kolektywną, na którą złożyć się musi praca antropologa, endokrinologa, lekarza i psychologa,

I. W. Strachow: Ejdietika (Ejdetyzm). Str. 280—298. Autor analizuje stosunek ejdetyzmu do innych problemów psychologji.

A. S. Tager: O programmie eksperimentalnogo issledowanija psichołogii swidietielskich pokazanij (O programie eksperymentalnego badania psychologji zeznawania). Str. 299—316. Autor uzależnia dobór eksperymentów (ustne, pisemne zeznanie, pomoc kina, teatru) i metody od zawodu, płci, przynależności klasowej i indywidualnych cech osób badanych.

N. F. Dobrynin: Tipy objema wnimanija (Typy zakresu uwagi). Str. 317—345. Zbadano z pomocą tachistoskopu Schumana 25, względnie szczegółowo 9 osób. Eksponowano drukowane rzędem czarne spółgłoski na białem tle i dłuższe słowa ze zmienionemi lub przestawionemi literami. Czas ekspozycyj 0,1 sek. Za zakres uwagi przyjęto ilość równocześnie zauważonych elementów przy nieruchomem spojrzeniu. Odrzucając podział Messmera autor klasyfikuje typy ze względu na ilość dobrze nazwanych liter i stwierdza konieczność zestawienia typów uwagi z typami socjalnemi.

M. P. Feofanow: Razwitie nawykow cztienija w obszczeobrazowatielnych szkołach wzrosłych (Rozwój sprawności czytania w szkołach dla dorosłych analfabetów). Str. 346—365. Badano: dokładność czytania, rozumienie czytanego tekstu, głośne i ciche czytanie, wzajemną zależność charakteru i szybkości czytania, rozwój szybkości czytania, mechanizm czytania u dorosłych i dzieci — dochodząc do obfitych danych w każdym z wymienionych zakresów.

W. Ch. Charkiewicz: Socialnaja znaczimost piśma i jeje izmierenie (Socjalna wartość pisma i jej miara). Str. 366—380. Pisanie posiada socjalną wartość wtedy, gdy doszło do minimalnego stopnia doskonałości, umożliwiającego obcowania z ludźmi. W analizie eksperymentalnej autor bierze pod uwagę: czas pisania, jego dokładność (w sensie motorycznym), prawidłowość (ortografja), i podaje formułę miary wartości socjalnej pisania.

N. A. Rybnikow: Junoszestwowiedienie, w planie pedołogiczeskoj piatiletki (Wychowanie młodzieży w planie pedologicznej „piatiletki”). Str. 380—384. Szkielet programu państwowego wychowania młodzieży.

Janina Dylińska (Poznań).

PSYCHOLOGICAL REVIEW XXVI (1929) 4.

H. M. Johnson: Did Fechner measure »introspectional« sensation (Czy Fechner mierzył wrażenia dane w introspekcji?). Str. 257—284. Podstawowa formuła F. jest definicją, a nie opisem faktu. F. nie zajmował się wrażeniami introspekcyjnemi, dlatego dopiero dalsze doświadczenia mogą wykazać, czy jego formuła stosuje się do nich.

R. H. Gundlach: Four sources of confusion in psychological theorizing (Cztery źródła zamieszania w rozumowaniu psychologicznem). Str. 285—306. Pierwszem jest mniemanie, jakoby teorje metafizyczne różniły się nietylko interpretacją postrzegania, ale i zakresem materjału doświadczalnego, na którem się opierają. Drugiem sąd, że metodą introspekcji krytykowaną przez behawjorystów posługiwali się kiedykolwiek introspekcjoniści. Trzeciem pogląd, jakoby witalizm i mechanizm wyczerpywały wszystkie możliwości interpretacji, a czwartem jest wiara w pożyteczność metody postulatów w naukach przyrodniczych.

A. Gesell: Maturation and infant behavior pattern (Dojrzewanie i cechy postępowania dzieci). Str. 307—319. Fizjologiczne procesy dojrzewania determinują formy postępowania dzieci i ich następstwo do tego stopnia, że w zwykłych warunkach dziecko nie odbiega od normy w żadnym z krańcowych kierunków.

R. A. Davis and S. E. Gould: Changing tendencies in general psychology (Zmiany prądów w ogólnej psychologji). Str. 320—331. Autorzy podzielili psychologję na 27 działów i policzyli strony poświęcone każdemu działowi w 110 amerykańskich podręcznikach psychologjj, które ukazały się w okresach: 1890—99, 1900—09, 1910—19 i 1920—28. Ogólnym wnioskiem jest, że wzrasta

badanie osobowości ludzkiej, jako organicznej całości, natomiast maleje zainteresowanie do badania poszczególnych funkcyj osobowości w oderwaniu od całości.

J. B. Miner: The procedure of thinking about mind (Sposoby rozumowania o umyśle). Str. 332—340. Zadawalniające wyjaśnienie zjawisk psychologicznych wymaga zarówno hipotezy paralelizmu psychofizycznego jak hipotezy wzajemnego oddziaływania ciała i umysłu na siebie. Takie połączenie nie jest sprzeczne, jeżeli powstrzymać się od nieuzasadnionych wniosków o budowie świata, jakoby w tych hipotezach zawartych.

Ch. M. Louttit: The use of bibliographies in psychology (Spisy bibljograficzne w psychologji). Str. 341—347. Wzrastają one, co świadczy o rozwoju metod doświadczalnych i zastosowywania psychologji w życiu praktycznem. Często nie spełniają swego zadania z powodu wad, dlatego podaje autor wzór, jaki radzi naśladować.

Discussion: Analysis, chemical of psychological (Analiza, chemiczna czy psychologiczna). Str. 348—352. Analiza psychologiczna albo opisowa podkreśla cechy badanego kompleksu, podczas gdy analiza chemiczna zajmuje się wytworami albo konsekwencjami tego kompleksu. Krytyczny przegląd polemiki R. Wheeler'a z H. Weels w Brit. J. of Psych.

Zygmunt Piotrowski (New York).

PSYCHOLOGISCHE FORSCHUNG XII (1929) 3—4.

D. Katz: 2. Sammelreferat über Arbeiten aus dem Gebiet der Farbenwahrnehmung (2-gi referat zbiorowy o pracach z dziedziny spostrzegania barw). Str. 260—278. Są tu omówieni następujący autorowie (w nawiasie temat ich prac): F. Ehrler (pamięć barw), K. Fiedler (barwy czarna-biała), R. Granit (transformacja i kontrast barw), L. Kardos (zmiany oświetlenia), E. Brunswik (stałość barw).

A. Gurwitsch: Phänomenologie der Thematik und des reinen Ich. Studien über Beziehungen von Gestalttheorie und Phänomenologie (Fenomenologja tematyki i czystej jaźni. Studja nad ustosunkowaniem teorji postaci do fenomenologji). Str. 279—381. Intencjonalnej świadomości, skierowanej ku przedmiotom, a w szczególności aktom poznania (cogitatio) odpowiada fenomenologicznie (poza zewnętrznym przedmiotem) — noema (treść pomyślana). Jej jądrem jest »temat«, stanowiący »znaczenie« aktu czyli to, co ja w tym akcie przeżywam (»das noematische Was«, »noematischer Sinn«). Temat jest zawsze postacią złożoną z cząstek. A dookoła niego występują nadto inne fenomenologiczne

dane, rzeczowo z nim splecione i tworzące także z nim razem jedną całą postać (np. kałamarz na mojem biurku w otoczeniu ołówków i papierów). Jest to »pole tematowe«, stanowiące o każdorazowem mojem nastawieniu na przedmiot. Nadto świadome są zarazem dane na obwodzie, które od tamtych się odcinają, bo z tematem rzeczowo się nie wiążą, a nieraz przeszkadzają nawet jego ujmowaniu (tło pola tematowego, a więc np. część ściany w pokoju, widok przez okno, jakoteż różne przypomnienia, pragnienia etc). Obwodowa część noemy jest tylko sumatywną agregacją, nie stanowi jednolitej postaci ani sama w sobie ani z polem tematowem. — Analiza tematowej i obwodowej treści świadomości wiedzie nasampierw do zbicia poglądu o subjektywności uwagi, głoszącego, że modyfikacje uwagi polegają na zmianie sposobów skierowywania się jaźni ku przedmiotom, niejako na zmianie oświetlenia, rzucanego na nie przez jaźń, przyczem rzeczowy układ przedmiotów jakoby się wcale nie zmieniał. Autor utożsamia akt uwagi poprostu z aktem świadomości w formie cogito; za noematyczny odpowiednik takiego przeżycia poczytuje temat, a świadomości »nieaktualnej« przyporządkowuje pole tematowe i domenę obwodową. Modyfikacje uwagi sprowadza tedy do modyfikacyj tematowych, które ujmuje w trzech serjach, jako: zmiany w polu tematowem, zamiany jednego tematu na inny (wyłoniony z pola), oraz wewnętrzne, strukturalne przeobrażenia tego samego tematu. Modyfikacje te przebiegają według ustalonego prawa przemian (»Überführungsgesetz«), tj. syntetyzowania albo usamodzielniania cząstek, i każdym razem dają rzeczowo odmienną całość noemy. Dlatego nie należy mówić o jednolitem działaniu uwagi. — Czysta jaźń, której niepodobna uchwycić w modyfikacjach uwagi, kryje się w świadomości nie — tematowej, lecz — obwodowej. Na obwodzie zjawia się nieraz przypomnienie, że dany temat już dawniej przeżywałem. To, co sobie przypominam, a zatem własny dawniejszy akt (noeza) może się stać tematem nowego przeżycia. Jest to noetyczna refleksja. Jeśli przyporządkowują się jej inne przypomnienia własnych przeżyć, powstaje reflekcja generalna. W niej jestem aktualnie świadom mojej fenomenologicznej jaźni, jako jednolitego łańcucha przypomnianych przeżyć.

Adam Łysakowski (Warszawa).

PSYCHOTECHNIKA III (1929) 3—4.

3. *S. Baley:* Testy inteligencji stosowane w miejskiej pracowni psychotechnicznej w Warszawie. Str. 1—15. Testy te wprowadzono celem doboru najzdolniejszych z pośród grupy uczniów kończących oddział VII szkoły powszechnej. Składają się one

z 9 testów, przyczem w każdem z nich każde dalsze zadanie jest trudniejsze od poprzedzającego. Badają one językowo-logiczną stronę inteligencji, zdolności matematyczne, logiczne myślenie i koncentrację myślową, a jeden z testów orjentację w rysunku. Artykuł podaje brzmienie testów i percentyle dla zbadanych 200 chłopców i 200 dziewcząt w wieku 14—15 lat.

J. Bużycka: Porównanie wyników badań nad inteligencją testami układu prof. Baleya z opinją rad pedagogicznych szkolnych. Str. 16—18. Na 14 konferencjach rad pedagogicznych szkół powszechnych omówiono i sprawdzono wyniki testów inteligencji dla 397 dzieci z kl. 7., przyczem okazała się zgodność zupełna w 79% wypadków, częściowa w 18,7% wypadków i niezgodność w 2,3% wypadków.

S. Baley i H. Zaniewska: Ankieta dotycząca zainteresowań zawodowych młodzieży warszawskich szkół powszechnych. Str. 19—20. Ankieta miała na celu zaznajomienie się z upodobaniami młodzieży do różnych rodzajów pracy; odpowiedziało na nią 3219 dzieci w wieku od 13 do 15 lat ze 107 szkół.

J. Wojciechowski: Wyniki badań dynamograficznych w Biurze badań psychotechnicznych polskich kolei państwowych. Str. 31—42. Autor podaje wyniki badań 600 maszynistów i ich pomocników dynamografem Henry, służącym do badadania odporności na zmęczenie przy statycznem obciążaniu ręki. Krzywe dynamograficzne, otrzymywane przy pomocy kimografionu, posłużyły autorowi do interesującego przypuszczenia, że zachodzi pewien związek między siłą woli i charakterem badanego a postacią krzywej, wskutek czego autor ustala pewien typ krzywych jako znamienne dla pewnych typów charakterów. Również wprowadza sposób obliczania odporności na zmęczenie jako t. zw. odporność względną.

4. *S. M. Studencki:* Zagadnienie sprawdzania wyników badań psychotechnicznych. Str. 1—8. W odniesieniu do badań psychotechnicznych młodzieży uczęszczającej do Państwowej Szkoły budownictwa w Warszawie przeprowadza autor porównanie między oceną psychotechniczną a opinją szkolną i otrzymuje bardzo znikomą korelację lub brak jej zupełnie. Bliższa analiza okazuje większą zgodność w grupach skrajnych (t. j. młodzieży najgorszej lub najlepszej pod względem zdolności), mniejszą w grupach środkowych (młodzieży przeciętnej).

J. Zawirska: Poradnictwo zawodowe i psychotechnika w Wiedniu. Str. 9—21. Autorka opisuje organizację i działalność miejskiego Urzędu poradnictwa zawodowego i Instytutu psychotechnicznego w Wiedniu oraz badania i testy używane przez obie te instytucje.

I. Raczyńska: Sprawozdanie z 4. kursu psychotechnicznego niemieckiego Instytutu pracy gospodarczej w administracji publicznej. Str. 22—29.

H. Targoński: Psychotechnika doboru pracowników w komunikacji i w służbie policyjnej w Niemczech. Str. 30—39. Niemiecki Instytut Pracy Gospodarczej w Berlinie, którego zadaniem jest praca nad uproszczeniem administracji publicznej, urządza co roku tygodniowy kurs dla pracowników zakładów psychotechnicznych. Autorzy obu artykułów, wysłani na ten kurs, opisują szczegółowo treść wykładów na kursach.

J. W.: Tablica cech urzędników handlowych. Str. 40—41. Analiza pracy i cech psychicznych urzędników biurowych dużych firm handlowych podług W. Ruffera (Industrielle Psychotechnik 1928).

Bronisław Biegeleisen (Kraków).

PSYCHOTECHNISCHE ZEITSCHRIFT IV (1929) 3—6.

W. Poppelreuter: Beitrag zur Analyse der Fahrer-Lenker-Tätigkeit und deren Begutachtung (Przyczynek do analizy czynności kierowania samochodem i jej oceny). Str. 53—64. Na podstawie obserwacji i długoletniego doświadczenia w kierowaniu samochodem daje autor analizę czynności kierowcy i omawia wszystkie dotychczasowe metody badań szoferów. Nie chodzi mu o badanie pewnych izolowanych funkcyj, lecz o ujęcie całej osobowości i jej stosunku do złożonej pracy kierowania pojazdem mechanicznym. Czynność tę ujmuje Poppelreuter jako rozwiązywanie konfliktu pomiędzy szybkością a bezpieczeństwem jazdy, pomiędzy brawurą a rozwagą. Sposób jazdy danego osobnika posiada te lub inne znamiona indywidualne, zależne od jego typu pracy. Wykrycie indywidualnego typu pracy jest głównem zadaniem badania psychotechnicznego. Poppelreuter rozróżnia następujące typy: a) kierowca brawurowy, nierozważny, b) kierowca rozważny nadmiernie ostrożny, c) kierowca zręczny, rozważny w miarę potrzeby, d) kierowca rozważny w miarę potrzeby, lecz niezręczny, kompensujący swą niezręczność przez ostrożność. O jakości kierowcy świadczy właśnie umiejętność dostosowania odpowiedniej szybkości do stopnia posiadanej zręczności. Zatem, z punktu widzenia bezpieczeństwa jazdy, dobrym kierowcą jest zarówno szofer dyscyplinowany, powolny wskutek swej niezręczności, jak i szofer zręczny, różniczkujący swą szybkość zależnie od sytuacji. Niezwykle ciekawe i trafne uwagi czyni Poppelreuter o typie jazdy »staccato« i »legato«. Głęboko ujęta jest analiza pojęcia zręczności, rozwagi, zmysłu orjentacyjnego. Na podstawie gruntownej

analizy typów jazdy proponuje Poppelreuter własną metodę badania szoferów specjalnym, oryginalnie pomyślanym przyrządem. Przyrząd ten służy do wykrycia indywidualnego typu pracy.

A. Winckler: Über die »Arbeitsprobe« (O próbie pracy). Str. 64—74. Jest to analiza pojęcia »próba pracy«. Psychotechnika coraz bardziej zrywa z metodą analityczną i usiłuje zastąpić eksperyment psychologiczny przez syntetyczną próbę pracy. Autor zastanawia się nad tem, co stanowi istotę pracy i czem zwykła praca różni się od pracy, wykonywanej podczas badań psychotechnicznych i jakie pobudki wewnętrzne występują podczas tej pracy.

W. Nebel: Arbeitsstudie über das Feilen und Entwicklung eines wirtschaftlichen Anlernverfahrens (Studjum nad pracą piłowania i rozwinięciem ekonomicznego przyuczenia). Str. 74—86. Jest to dalszy ciąg artykułu umieszczonego w poprzednim zeszycie. Autor omawia tu sposoby ekonomicznego przyuczenia terminatorów i literaturę dotyczącą tego przedmiotu.

H. Rupp: Über Häufigkeitskurven (O krzywych częstości). Str. 89—104 i 119—138. Analiza krzywych częstości, oparta na rozległym materjale empirycznym. Rupp usiłuje sformułować ogólne zasady budowy krzywych częstości.

P. Lazarsfeld: Die Bedeutung der normalen Verteilungskurve für die Leistungsmessung (Znaczenie krzywej rozmieszczenia dla mierzenia wyczynu).Str. 104—107. Autor omawia zagadnienia tak zwanego »normalnego rozsiania«.

Wiegand: Über die subjektive Sicherheit beim Arbeiten (O subjektywnej pewności przy pracy). Str. 107—108. Jest to przykład, zaczerpnięty z pracy biurowej urzędników poczty, ilustrujący zalety maszynowego księgowania w porównaniu z księgowaniem ręcznem.

O. Graf: Das Ausleseverfahren bei der bayerischen Schutzpolizei (Postępowanie eliminacyjne w policji bawarskiej). Str. 109—113 i 163—169. Przy Krajowym Urzędzie Policji w Bawarji istnieje Pracownia Psychotechniczna dla dokonywania selekcji pracowników do służby policyjnej. Na podstawie kilkuletniego doświadczenia przy kwalifikowaniu przeszło 5000 kandydatów została opracowana metoda, dostosowana do właściwości służby policyjnej. Badanie psychotechniczne obejmuje dziedzinę inteligencji, uwagi, pamięci i wiadomości ogólnych. Największą uwagę przywiązuje pracownia do właściwości charakteru, lecz w tej dziedzinie badania eksperymentalne nie są stosowane. Drogą obserwacji zachowania się i wszechstronnego wywiadu urabia sobie pracownia pojęcie o wartości osobistej każdego kandydata. Samo kwalifikowanie następuje na możliwie szerokiej podstawie z uwzględnieniem całego szeregu momentów praktycznych i społecznych. W ten

sposób badania psychotechniczne służą właściwie do wyeliminowania 30% najgorszych, lecz bynajmniej nie decydują jeszcze o przyjęciu kandydata. Kontrola skuteczności stosowanej metody przez porównanie ocen pracowni z opinjami przełożonych wykazała dużą zgodność tych ocen.

F. Baumgarten: Die Charakterfeststellung bei den Eignungsprüfungen (Stwierdzenie charakteru przy badaniach zdatnościowych). Str. 113—119. Autorka omawia możliwości badania charakteru i trudności, które ten problemat nasuwa. Badania bezpośrednie zapomocą testów i przyrządów zawodzą. Obserwacja zachowania się nie wystarcza, wykrywa bowiem właściwości charakteru występujące w pracy (Arbeitscharakter), a nie ogólne właściwości, występujące w życiu (Lebenscharakter). Nie uwzględnia się też w dostatecznym stopniu wpływu osoby badającej na badanego. Terminologja jest chwiejna i nieścisła, brak też naukowej klasyfikacji cech charakteru i znajomości ich wzajemnego stosunku. Autorka występuje przeciwko tendencji do dopatrywania się jednolitości w postępowaniu człowieka oraz przeciwko względom etycznej natury, które utrudniają zajęcie objektywnego stanowiska.

A. Karsten: Ein Beitrag zur Psychologie der Preisausschreiben in der Reklame (Przyczynek do psychologji konkursów na reklamę). Str. 141—144. Znana firma szampanu Henkell i Sp. w Wiesbadenie ogłosiła konkurs na reklamę z butelką. Z pośród nadesłanych 150.000 projektów zakwalifikowano jedynie 19 do ściślejszego wyboru. Autorka omawia ogólne zasady ogłaszania konkursu reklamowego i sposobów oceniania projektów.

G. Krüger: Versuche mit verschiedenen Ausbildungsverfahren bei Maschinenschlosserlehrlingen (Badania nad różnemi sposobami szkolenia terminatorów ślusarskich). Str. 144—158.

J. Dolezal: Psychotechnische Eignungsprüfungen und spontane Vorauslese (Psychotechniczne badania zdatności a samorzutna selekcja). Str. 158—160. Na wybór zawodu wpływa cały szereg czynników, wśród których decydującą rolę odgrywają względy gospodarcze. »Życzenie zawodowe« młodzieży uzależnione jest poza tem od skłonności indywidualnych, stopnia posiadanych uzdolnień, tradycyj familijnych i t. p. Istnieje też pewna popularna ocena wymagań, stawianych przez poszczególne zawody. Młodzież, zgłaszająca się do Poradni zawodowych, dokonywa już pewnej selekcji, którą autor nazywa spontaniczną. Dr. Dolezal zadał sobie trud sprawdzenia, o ile ta selekcja spontaniczna jest trafna, czyli o ile zdatność zawodowa idzie w parze ze skłonnością do tego lub innego zawodu i o ile się zgadza z popularną opinją o właściwościach tych zawodów. W wyniku swych badań

autor doszedł do wniosku, że kandydaci do mniej wykwalifikowanych zawodów (np. szewcy) osiągali dużo gorsze wyczyny, niż kandydaci do zawodów wykwalifikowanych. Okazało się, że popularna ocena zawodów oraz ocena własnej zdatności były trafne. Z tego nie wynika jeszcze, by badania zdatności były zbyteczne. Autor uważa, że racjonalna polityka zawodowa powinna w niektórych wypadkach przeciwdziałać tendencji do dokonywania spontanicznego wyboru. Należy pewną ilość jednostek uzdolnionych doprowadzać do zawodów mniej wykwalifikowanych a do zawodów bardziej wykwalifikowanych skierowywać pewną ilość jednostek mniej zdolnych. W pierwszym wypadku przyczyniamy się do podniesienia poziomu mało cenionych zawodów, w drugim wypadku umożliwiamy jednostkom zdolnym poświęcenia się bardziej wykwalifikowanej pracy.

G. Feist: Die Geistesgegenwart und die Möglichkeit ihrer Begutachtung im psychotechnischen Verfahren (Przytomność umysłu i możliwość jej stwierdzenia w postępowaniu psychotechnicznem). Str. 160—163. Przytomność umysłu jest szczególnie ważna w niektórych zawodach (lotnika, kapitana okrętu, maszynisty przy windach kopalnianych, szoferów, wojskowych i t. d.). Autor analizuje pojęcie przytomności umysłu i omawia metodę Poppelreutera do badania tej cechy zapomocą drążków spadających i próby gaszenia świec. Próby te mają na celu wykrycie naturalnej postawy w sytuacji, imitującej niebezpieczeństwo i wymagającej szybkiego i celowego działania.

Stanisław Studencki (Warszawa).

ZEITSCHRIFT FÜR ANGEWANDTE PSYCHOLOGIE XXXIV (1929) 1—4.

G. Kafka: Zur Psychologie des Ekels (Przyczynek do psychologji wstrętu). Str. 1—46. Autor postanowił poddać analizie przeżycie wstrętu i dojść, jaki jest właściwy i pierwotny przedmiot tego uczucia oraz jakie jego znaczenie biologiczne. W tym celu posługiwał się kwestjonarjuszem złożonym z 21 pytań (pośród nich również proste zadania) i uzyskał odpowiedzi od 20 mężczyzn i 10 kobiet z pośród warstw wykształconych. Na podstawie rozbioru uzyskanych odpowiedzi dochodzi do przekonania, że wstręt (obrzydzenie Ekel) zwraca się właściwie i pierwotnie do wydalin i wydzielin ciała drugich ludzi a nie wiąże się z pewnemi wrażeniami zmysłowemi jako takiemi. Przeżywając wstręt, jesteśmy dysponowani do bronienia się przeciw wzięciu w siebie produktów cudzego ciała. Wtórnie dopiero zwraca się to przeżycie przeciw przedmiotom, które nie pochodzą z ciała drugich ludzi, ale wyglądają podobnie. Dopiero w momencie podniecenia płciowego

zjawia się dyspozycja wprost przeciwna wstrętowi i ustaje z chwilą powrotu do równowagi. Wstręt służy pierwotnie do regulowania stosunków płciowych; ogranicza je bądźto do ciasnego koła u poligamów, bądź do jednej tylko jednostki u monogamów. To są główne myśli artykułu Kafki, które przytaczam bez uwag krytycznych, jakkolwiek te uwagi nasunąć się muszą nietylko mnie. Artykuł interesujący pod względem metodycznym i rzeczowym i oparty na szerokiej podstawie spostrzeżeń językowych i etnograficznych a nie tylko na odpowiedziach na kwestjonarjusz.

G. Petrasch: Die therapeutisch bedeutsamen Faktoren des Seeklimas: Sonne, Wind und Seebad in ihren Einwirkungen auf die Dynamik des kindlichen Seelenlebens (Terapeutycznie ważne czynniki klimatu morskiego: słońce, wiatr i kąpiel morska w swych działaniach na dynamikę życia duchowego dzieci). Str. 47—99. Autor bawił przez trzy miesiące roku 1925 z kolonją dzieci hamburskich w miejscowości Wyk auf Föhr nad morzem a pragnąc zbadać wpływ słońca, wiatru i kąpieli morskich na sprawność psychiczną dzieci, dawał im w ciągu 30 dni szereg testów do wykonania przed przechadzką i po przechadzce, w dzień słoneczny i w dzień pochmurny, przed kąpielą i po kąpieli i porównywał z sobą wyniki uzyskane w różnych warunkach. Badał więc np. czas reakcji, kazał wykonywać t. zw. test Sterzingera, sortowanie i zalecał pracę przy tremometrze. Notował czas pracy oraz ilość popełnionych błędów.

Znalazł po kąpielach słonecznych przyspieszone tempo reakcyj, zwiększoną łatwość decyzji i przyjemny nastrój. Po kąpielach morskich również skrócony czas reakcji, częściowo większe skupienie uwagi, ale więcej błędów przy tremometrze. Ten wpływ okazał się krótkotrwały. Po przechadzkach przy silnym wietrze od morza decyzje wypadały trudniej, czas reakcji się wydłużał, skupienie uwagi okazywało się trudniejsze, co się tłumaczyło zmęczeniem.

Autor podaje wielkie tabele wyników oraz liczne biogramy swych osób badanych. Porównywa też swoje wyniki z wynikami Berlinera i Pani Muchow.

P. Skawran: Antropologische Messungen und Körpertypen (Pomiary antropologiczne i typy cielesne). Str. 100—102. Autor interesuje się regułą, wedle której stopień rozwoju fizycznego dzieci zazwyczaj mierzy się ułamkiem $100 \sqrt[3]{\text{waga}}/\text{długość ciała}$. W praktyce pokazuje się, że u zupełnie dobrze rozwiniętych dzieci ten ułamek bywa bardzo niski. Rzecz tłumaczy się tem, że są to typy asteniczne. Pyknicy dają wartości wyższe przy równie dobrym rozwoju fizycznym. Istnienie trzech typów konstytucyjnych nie zaznacza się na krzywej częstości.

N. A. Rybnikow: Das Problem einer vergleichenden Psychologie der Altersstufen (Problem porównawczej psychologji okresów wieku). Str. 102—104. Autor podaje 12 tez, w których żąda rozgraniczenia między pedologją czyli nauką o życiu psychicznem dziecka, akmeologją czyli naukę o życiu psych. człowieka dojrzałego i gerontologją (starca). Zaleca metodę biograficzną.

H. P. Roloff: Psychologische Begutachtung von Glücksspielen (Psychologiczna ocena gier). Str. 113—137. Autor jako rzeczoznawca sądowy rozstrzyga zagadnienie, czy pewne gry są grami hazardowemi, jak utrzymywał zrazu prokurator, czy też wygrana zależy w nich od zręczności, spostrzegawczości wzgl. jakichś innych dyspozycyj grającego. Autor z pomocą niezmiernie licznych eksperymentów stwierdza, że gra, zwana barello, czyli wprawianie w obrót wskazówki zapomocą uderzenia kulą z kości słoniowej tak odmierzonego w swej sile, żeby się wskazówka zatrzymała na obranym wycinku koła — jest dla grających grą przeważnie zręcznościową. Dla zakładających się o wygraną czynnych graczy wygrana zależy również nie od szczęścia, ale od zdolności do trafnego oceniania zręczności innych. Na podstawie tego werdyktu psychologa, gra zwana barello została w Niemczech dopuszczona prawnie. Wyrok był niespodzianką nawet dla przedsiębiorców, u których ją zakwestjonowano. Sądzili, że szczęście, ślepy traf odgrywa w niej większą rolę, niż się pokazało na prawdę.

W drugiej grze chodzi o to, żeby w samą porę nacisnąć guzik i tym naciskiem ustrzelić lisa, który się szybko porusza przed muszką stale umocowanego pistoletu. Czas korzystny dla nacisku wynosi zaledwie $^1/_{20}$ sekundy. I ta gra nie jest oparta na hazardzie, tylko wymaga osobistych zdolności i wypoczętych graczy. Mimo to 95% uczestników musi w niej przegrywać.

W trzeciej moneta wrzucona spada po nieregularnej drodze uderzając o ćwioczki i odbijając się od nich. Gracz ma podstawić mały garnuszek tak, żeby doń złapał monetę, kiedy ona już ostatni gwoździk minie. W tej grze wygrana zależy prawie wyłącznie od przypadku. Gry apelujące do zręczności są w Niemczech prawnie dozwolone a mimo to jednak te właśnie gry, o ile wymagają zbyt wielkiej i przez to zbyt rzadkiej zręczności są najbardziej niebezpieczne. Dla przeciętnego gracza, dla ich większości wygrana w tych właśnie grach jest rzeczą czystego przypadku.

D. Usnadze: Die Begriffsbildung im vorschulpflichtigen Alter (Tworzenie pojęć w wieku przedszkolnym). Str. 138—212. Autor posługiwał się znaną metodą N. Acha, z którym dzieli swój pogląd na istotę pojęć. Uważa je za znaki zrozumiałe i jednoznacznie używane na oznaczenie przedmiotów o pewnych znamionach wspólnych. Pokazywał dzieciom od 3-ch do 7-u lat z kartonu

wycięte figury geometryczne, pióra, guziki, monety pudełeczka o rozmaitej barwie, różnym kształcie i różnej wielkości. Chaotyczną grupę tych przedmiotów dzieci dzieliły na mniejsze grupy i uczyły się nazywać poszczególne grupy sztucznemi nazwami bez sensu, które z czasem nabierały znaczenia. W każdym razie dzieci uczyły się przynajmniej reagować na wezwania i pytania zawierające w swym składzie te osobliwe nazwy: niektóre umiały nawet odpowiadać trafnie na pytania, *co to jest* np. pepela, shwapheri itp.

Autor dochodzi na podstawie analizy swoich eksperymentów do wniosku, że dopiero przy końcu siódmego roku życia dzieci umieją się naogół posługiwać znakami ogólnemi z należytem zrozumieniem, zaczem wtedy dopiero należy je posyłać do szkoły, jak się to i zazwyczaj robi.

A. Hellwig: Über die Technik von Gegenüberstellungen zur Feststellung der Personengleichheit (O technice konfrontacji dla stwierdzania identyczności osób). Str. 213—243. Autor omawia warunki, pod któremi rozpoznanie w oskarżonym sprawcy zbrodni może uchodzić za prawdopodobne. Nigdy nie wystarczy pokazać komuś w tym celu jednego człowieka i polegać na takiem rozpoznaniu. Zawsze należy dać świadkowi do wyboru więcej osób podobnie ubranych, podobnego wzrostu i wyglądu, zgodnie z opisem uzyskanym od świadka jeszcze przed konfrontacją. Autor ilustruje swoje twierdzenie na licznych przykładach z własnej praktyki i żąda od sędziów wiadomości z dziedziny psychologji świadczeń a od całego personelu sądowego kultury kryminologicznej.

E. Brunswik und H. Kindermann: Eidetik bei taubstummen Jugendlichen (Ejdetyzm u głuchoniemej młodzieży). Str. 244—274. Autorowie wierzą w rozpowszechnienie obrazów ejdetycznych zgodnie z E. R. Jaenschem a niezadowoleni z badań Schmähla nad ejdetyzmem u głuchoniemych, starają się zbadać pod tym względem głuchonieme dzieci wiedeńskie i ująć wyniki w cyfry. Porozumienie z głuchoniemymi na temat cech przeżywanego obrazu jest jeszcze trudniejsze, niż z dziećmi normalnemi, podejrzanemi o ejdetyzm. Autorowie badali znanym sposobem naprzód występowanie obrazów następczych ze względu na prawo Emmerta a później pokazywali dzieciom 9 różnych obrazków, pośród których były sylwety i obrazki wielobarwne. Każda ekspozycja trwała tylko 5 sekund. Po ekspozycji żądali opisu przeżycia następczego i protokółowali odpowiedzi dzieci. Praca zawiera też szereg protokółów i tabel. Autorowie dochodzą do wniosku, że z ejdetyzmem u głuchoniemych ma się rzecz naogół podobnie jak u dzieci normalnych. »Znaleźli« ich aż 70%. Wnoszę stąd, że brak słuchu nawet korzystnie wpływa na rozwój ejdetyzmu. Żadnych zasadniczych wątpliwości nie objawiają a budzą te same zastrzeżenia, którym się nie podobna oprzeć wobec Jaenscha i jego szkoły.

H. Neugebauer: Das Gefühls- und Willensleben meines Sohnes in seiner frühen Kindheit (Życie uczuciowe i woli mego syna we wczesnem dzieciństwie). Str. 275—310. Jest to dalszy ciąg spostrzeżeń nad synem autorki, Rafaelem, urodz. 4. IX. 1910. Autorka ogłosiła już na jego temat szereg rozpraw jak Rozwój pytania, Rozwój mowy, Stosunek dziecka do muzyki, Sny, Humor i w. innych — przeważnie w Zeitschr. f. angew. Psych. W obecnym artykule utrzymuje autorka, że życie uczuciowe jej synka w okresie do szóstego roku cechowała życzliwa radość w stosunku do otoczenia, subtelność i wytrwałość. To twierdzenie ilustruje licznemi krótkiemi obserwacjami, które wyjmuje ze swego dziennika z przed 15 lat. Spostrzeżenia jej tchną życiem. Nie zauważyła nigdy u swego syna gwałtownego gniewu, mściwości, zazdrości, ani pozy, wynotowała natomiast dokładnie, w którym roku życia wystąpiła ta lub inna dyspozycja uczuciowa z pośród bardzo wielu, jakie wymienia.

P. Plaut: Richtlinien für die polizeiliche Vernehmung von Kindern und Jugendlichen (Wskazówki do policyjnego przesłuchiwania dzieci i młodzieży). Str. 311—316. Autor przytacza in extenso nową instrukcję dla policji kryminalnej w Prusiech w sprawie przesłuchiwania dzieci i młodzieży podczas śledztwa. Instrukcja liczy się naogół z wynikami i metodami psychologji sądowej i za to ją autor chwali, pragnie jednak, wbrew jej tendencjom, dosłownego, stenograficznego protokółu z przesłuchiwania dzieci, ponieważ forma zeznań i gra pytań i odpowiedzi, pozwala najlepiej ocenić wartość zeznania. Autor żąda wykształcenia psychologicznego od ludzi, którzy mają do czynienia z dziećmi i młodzieżą na terenie sądowym.

Th. Herrle: Nochmals das Präparieren der alten Schriftsteller im Urteil der Schüler (Jeszcze o preparowaniu starożytnych pisarzy w świetle opinji uczniów). Str. 316—322. Autor przeciwstawia się optymistycznemu poglądowi Holtorfa, jakoby młodzież naogół z przyjemnością i z pożytkiem przygotowywała słówka i zwroty do szkolnych tłumaczeń autorów starożytnych. Podnosi szereg zastrzeżeń przeciw temu pojmowaniu odnośnych wyników ankiety i wypowiada szereg chłodnych uwag na ten temat.

E. Hapke: Die sexuelle Frage im Strafvollzug (Kwestja seksualna w karaniu). Str. 323—327. Autor referuje krótko i zaopatruje uwagami krytycznemi pracę Karla Plättnera. Eros im Zuchthaus. Eine Beleuchtung der Geschlechtsnot der Gefangenen bearbeitet auf der Grundlage von Eigenerlebnissen, Beobachtungen und Mitteilungen in achtjähriger Haft. Berlin. Mopr-Verlag 1929. Plättner przedstawia męki jakie przeżywają więźniowie na tle przymusowej izolacji od drugiej płci oraz zboczenia jakie na tem tle z natury

rzeczy powstają wraz z psychotycznemi następstwami wstrzemięźliwości po opuszczeniu więzienia. Żąda dopuszczenia stosunków z osobami drugiej płci w pewnych ramach, uważając samą niewolę za karę już i tak wystarczającą. Autor przeciwstawia się temu stanowisku i uważa, że stosunki płciowe nie mogą być żadną miarą tolerowane w więzieniu, chociaż się ten rygor opłaca zdrowiem fizycznem i psychicznem więźniów.

L. Wejr: Über die Intravariation (innere Streuung) beim Bourdon-Whipple- und beim Sterzinger-Test (O wewnętrznej zmienności (rozsianiu) przy teście Bourdon-Whipple'a i teście Sterzingera). Str. 327—330. Autorka stwierdza, że przy kilkukrotnem wykonywaniu testu Bourdona młodzież nudzi się i daje za każdym razem inne a coraz gorsze wyniki. Radzi stosować raczej test Sterzingera, bo jest trudniejszy; przez to nie tak nudny.

Władysław Witwicki (Warszawa).

ZEITSCHRIFT FÜR PÄDAGOGISCHE PSYCHOLOGIE, EXPERIMENTELLE PÄDAGOGIK UND JUGENDLICHE FORSCHUNG XXX (1929) 10—12.

Th. Herrle: Psychologie und Sittlichkeitsvergehen auf der Schule (Psychologja a wykroczenia moralne w szkole). Str. 433—444. W artykule napisanym na marginesie książki Hoffmanna i Sterna o wykroczeniach seksualnych młodzieży podkreśla autor niektóre ważniejsze wyniki tej książki i wyprowadza z nich wnioski wychowawcze. Idą one w kierunku wytworzenia stosunku zaufania między uczniem a nauczycielem, zacieśnienia więzów między domem a szkołą, wyzyskania nauk przyrodniczych dla wychowania seksualnego, wzmocnienia postawy wychowawczej szkoły oraz zaprowadzenia przejściowo instytucji psychologa szkolnego.

G. Humpf: Zehn Leitsätze zur Behandlung der Sexualvergehen von Schülern (Dziesięć wytycznych do traktowania wykroczeń seksualnych uczniów). Str. 444—448. Nacisk przy zaistnieniu wykroczeń seksualnych winien być położony na stronę wychowawczą należącą do wychowawcy klasowego cieszącego się zaufaniem uczniów i odznaczającego się znajomością duszy młodzieńczej oraz taktem pedagogicznym. Niektóre wytyczne autora zaopatrzone są w krytyczne uwagi W. Sterna.

H. Hetzer: Sexualleben und Interessenkreis pubertierender Mädchen (Życie seksualne i zakres zainteresowań dojrzewających dziewcząt). Str. 448—453. W miarę, jak dziewczęta

zaabsorbowane są życiem seksualnem, inne zainteresowania schodzą na plan dalszy, i naodwrót, duża ilość zainteresowań pozaseksualnych idzie w parze z małem zainteresowaniem dla życia seksualnego.

A. Michaelis: Pubertätsspiele (Zabawy w okresie dojrzewania). Str. 453—460. Jednym z najbardziej typowych rodzajów zabaw wyznaczonych przez dojrzewanie jest ten, który zawiera moment erotyczny, np. zabawa z fantami. Badanie tych zabaw oddać może psychologji młodzieży duże usługi, szczególnie w odniesieniu do młodzieży nieliterackiej, t. zn. tej, która nie wypowiada się zapomocą dzienników.

G. Göbel: Psychoanalitisches über Spiel und Phantasie des Kindes (Zabawa i fantazja dziecka z punktu widzenia psychoanalizy). Str. 460—467. Autorka podaje ogromną ilość przykładów zabaw i fantazji dziecka, usiłując wyjaśniać je z punktu widzenia psychoanalizy Freuda.

Fr. Gläser: Entwicklung und Zucht als Kategorien der Bildung (Rozwój i rygor jako kategorje kształcenia). Str. 481—496. Autor wychodzi z założenia, że współczesna pedagogika usiłuje normować wychowanie przedewszystkiem według „kategorji psychologicznej" wymagającej liczenia się z samodzielnością i samorzutnością wychowanka, i twierdzi, że w samorzutnym udziale ucznia w procesie wychowawczym za mało występuje czynnik etyczny. Domaga się więc, aby w refleksji pedagogicznej kategorja psychologiczna uzupełniona była kategorją etyczną.

G. Lunk: Über Intelligenzstufen (O stopniach inteligencji). Str. 497—517. Wyższym stopniem inteligencji niż inteligencja reproduktywna jest inteligencja krytyczna. Dzieli się ona na trzy dalsze stopnie. Pierwszy jej stopień mamy wtedy, gdy ona nie wychodzi po za szczegóły, drugi, gdy zajmuje się budową zagadnienia, trzeci zaś, gdy dotyczy całości. Najwyższy zasadniczy stopień oznacza inteligencję produktywną, która tworzy na najniższym swym stopniu nowe dodatki, na wyższym rozwiązania, na najwyższym nowe zagadnienia i idee.

A. Kiessling: Alltagsfehler und Lernfehler (Błędy codzienne i błędy uczenia się. Str. 517—521. W pracy ucznia rozróżnia autor dwie grupy błędów. Pierwsza — to błędy codzienne, które popełniają wszyscy niezależnie od cech indywidualnych i rodzaju pracy, druga zaś występuje tylko w procesie uczenia się. Obie grupy błędów wymagają specjalnych metod przy ich zwalczaniu i również specjalnych sposobów ich oceniania.

L. Hoffmann: Grundsätzliches zu den sogenannten Sinnesübungen, angewendet auf die neuen Beschäftigungsspiele des Pestalozzi-Fröbel-Hauses (Zasadnicze uwagi o t. zw. ćwiczeniach zmysłowych w zastosowaniu do no-

wych zabaw domu im. Pestalozziego-Fröbla). Str. 529—548. Na podstawie ściśle przeprowadzonych badań dochodzi autorka do wniosku, że zabawki i zabawy kształcące stosowane w domu im. Pestalozziego-Fröbla odpowiadają psychice dziecka i stanowią wobec tego próbę udaną.

H. Hetzer i H. Löw-Beer: Mythische Gestalten aus der Kinderstube (Mityczne postaci z pokoju dziecięcego). Str. 548—557. Badania nad mitycznemi postaciami (np. gwiazdor), z pokoju dziecięcego wykazują, że te postaci nie osłabiają zmysłu rzeczywistości u dzieci, że ich oddziaływanie na uczucie dziecka jest tylko wtedy pozytywne, gdy ono jest przekonane o ich dobrych zamiarach. Wychowawcze znaczenie tych postaci jest małe, ich wartość wychowawcza polega przedewszystkiem na tem, że dostarczają dziecku radosnych przeżyć.

W. Wolff: Zukunftsideal und Erleben bei Proletarierkindern (Ideał przyszłości i przeżycie u dzieci proletarjatu). Str. 558—564. Ideał przyszłości dzieci proletarjatu polega przeważnie na tem, aby się usamodzielnić i mieć te same prawa, co dorośli. Typowy dla tych dzieci jest trzeźwy obraz świata. Zdają one sobie sprawę z tego, że empirja wytycza granice ich marzeniom, to też starają się empirję opanować drogą usamodzielnienia się.

K. C. Rothe: Das Entwicklungsstottern als sprachneurotischer Prozess (Rozwojowe jąkanie się jako przejaw nerwicy mówienia). Str. 565—569. Rozwojowe jąkanie się jest procesem nerwicy mówienia, rozpoczynającym się w dziecięctwie przeważnie od okolicznościowych przeszkód w mówieniu (zakłopotanie), atakującym potem samorzutną mowę, następnie czytanie, deklamowanie, nigdy jednak śpiewu. Przeszkadza on uwadze i zachowaniu się, np. pisaniu, i z biegiem czasu rozszerza się na całą osobowość.

A. Kiessling: Leistungsbeurteilung und Leistungsbewertung (Osąd i ocena wyników szkolnych). Str. 569—573. Autor usiłuje wyjaśnić ze stanowiska typologicznego, od czego zależy czynnik subjektywny występujący przy osądzie i ocenie wyników ucznia, i dochodzi do wniosku, że da się ustalić pięć par typów nauczycieli, którzy rozmaicie oceniają wyniki ucznia. Rozróżnia więc typ stały i niestały, typ pedantyczny i wielkoduszny, objektywny i subjektywny, normatywny i psychologiczny, krytyczny i psychologiczny.

Marjan Wachowski (Poznań).

ZEITSCHRIFT FÜR PSYCHOLOGIE CXI (1929).

H. Weil: Wahrnehmungsversuche an Integrierten und Nichtintegrierten (Badania nad spostrzeganiem osób scałkowanych i niescałkowanych). Str 1—50. Praca składa się z dwóch

części. W pierwszej autor opisuje eksperymenty, przeprowadzone testem Heckmanna (zbliżonym do znanych testów Rorschacha) i stwierdza, że interpretacja plam barwnych tego testu odbywa się tem łatwiej, im bardziej scałkowaną jest struktura osoby badanej. W drugiej części pracy autor zajmuje się złudzeniem Müllera-Lyera, zjawiskami powstającemi przy oglądaniu obracającej się tarczy z narysowaną linją spiralną oraz zjawiskiem Auberta (subjektywna zmiana nachylenia świecącej w ciemności linji pionowej w zależności od pochylenia głowy w prawo lub lewo). We wszystkich tych badaniach okazało się, że wyobrażenia tem silniej wpływają na spostrzeżenia im większe scałkowanie wykazuje osoba badana.

O. Müller: Beiträge zur Lehre menschlicher Typen nach der Methode unvollständiger Reizdarbietung (Przyczynki do nauki o typach ludzkich na podstawie metody niezupełnego podawania podniet). Str. 51—145. Metoda niezupełnego podawania podniet polega z jednej strony na krótkiem (tachistoskopowem) eksponowaniu obrazków, z drugiej strony na swobodnem oglądaniu fragmentarycznie i niedokładnie narysowanych obrazków kreskowych. Osoby należące do scałkowanego typu wykazują tendencję do ujmowania obrazków jako powiązanych sensem całości; u osób typu rozszczepionego występuje tendencja do jasnego, objektywnego wyróżnienia części, a do ujęcia całości dochodzą osoby tego typu tylko poprzez części. Dzieci zachowują się tak jak osoby dorosłe typu scałkowanego.

F. Berger: Beiträge zum Problem der kategorialen Wahrnehmung. II Hälfte (Przyczynek do zagadnienia kategorjalnego spostrzegania. Część II). Str. 146—203. W referowanej części swej pracy autor pragnie eksperymentalnie zbadać, przy pomocy jakich kategoryj myślowych ujmuje młodzież w wieku od 10—18 lat spostrzeganą rzeczywistość. Eksperymenty zostały wykonane przy pomocy filmu, z którego należało zdać dokładne sprawozdanie. Autor, naogół zgodnie z poglądami W. Sterna, opisuje, jak się rozwija proces ujmowania rzeczywistości począwszy od wyliczenia osób i zdarzeń u 10-letnich aż do całkowitego rozumienia akcji i charakterów u 18-letnich. Wreszcie oświetla swe wyniki z punktu widzenia pedagogicznego.

V. Engelhardt und E. Gehrke: Über die kombinierende Tätigkeit beim Hören von Silben und Texten (O czynności kombinowania w czasie słyszenia zgłosek i tekstów). Str. 257—272. W pracy tej chodziło przedewszystkiem o to, ażeby zbadać w jakim stopniu słuchacz kombinuje na podstawie niedokładnie słyszanych tekstów właściwe brzmienie tychże tekstów. Badania przeprowadzono przy pomocy specjalnych płyt gramofonowych. Okazało się,

że z okazji słyszenia tekstów, mających sens, popełniano tylko 2,1% błędów, co świadczy o wielkiej zdolności kombinowania ze strony słuchacza. Przy zgłoskach bez sensu ilość błędów wynosiła 43,1%.

H. Zoepffel: Ein Versuch zur experimentellen Feststellung der Persönlichkeit im Säuglingsalter (Próba eksperymentalnego oznaczenia osobowości w wieku niemowlęcym). Str. 273—306. Autor zbadał 20 niemowląt, podając im różnego rodzaju podniety zmysłowe w pewnych (przeciętnie 4—5 dniowych) odstępach i stwierdził, że niemowlęta wykazują znaczną stałość w sposobie reagowania na podniety. Ponadto autor zwrócił uwagę na szybkość i żywość reakcyj, śmiech, płacz i t. p., wysnuwając stąd wnioski o osobowości badanych dzieci.

E. Brunswik und L. Kardos: Das Duplizitätsprinzip in der Theorie der Farbenwahrnehmung (Zasada dwoistości w teorji spostrzegania barw). Str. 307—320. Są to teoretyczne rozważania na temat zasady sformułowanej przez Bühlera w pracy »Die Erscheinungsweisen der Farben« (Handb. d. Psychol. Cz. I, z. 1, 1922).

M. C. Bos: Über echte und unechte audition colorée (O właściwej i niewłaściwej audition colorée). Str. 321—401. Właściwe słyszenie barwne obejmuje tylko przypadki, w których wrażeniom słuchowym przyporządkowane są stale i mimowolnie wrażenia wzrokowe. Niema utajonej dyspozycji do słyszenia barwnego, którąby występowała u wszystkich ludzi.

CXII (1929).

E. Bayer: Beiträge zur Zweikomponententheorie des Hungers (Przyczynki do teorji dwóch składników głodu). Str. 1—54. Są to badania przeprowadzone z kurami, które głodzono przez 24 godziny w celu wykrycia, w jaki sposób one się zachowują przy pobieraniu pokarmu zwłaszcza w zależności od socjalnych czynników. Tak np. obserwowano zachowanie się głodnej kury w towarzystwie trzech sytych albo zachowanie się czterech głodnych kur pożywiających się jednocześnie. Eksperymenty autora potwierdziły teorję dwóch składników głodu, wypowiedzianą przez D. Katza, a mianowicie że sposób i ilość pobierania pokarmu zależy nietylko od subjektywnego (psychologicznego i fizjologicznego) stanu, lecz także w znacznym stopniu od zewnętrznej sytuacji, na jaką głodny natrafia.

C. v. Goetzen: Die psychologischen Grundlagen der Perkussion (Psychologiczne podstawy opukiwania). Str. 55—92. Autor opisuje eksperymenty, dokonane na ludziach i na fantomach, w celu ustalenia podstaw psychologicznych znanego w medycynie opukiwania chorych i podaje zachodzące tu różnice indywidualne oraz granice wyćwiczalności opukiwania.

Th. Haack: Kontrast und Transformation (Kontrast i transformacja). Str. 93—138. Jest to opis eksperymentów zajmujących się szczegółowem zagadnieniem stosunku, jaki zachodzi pomiędzy zjawiskami kontrastu optycznego a temi zjawiskami, które ujęto pod nazwą stałości barw przedmiotów widzianych. Wynik tych eksperymentów wyrazić można w twierdzeniu, że zjawiska kontrastu i transformacji należą do zasadniczo różnych dziedzin zjawisk optycznych.

O. Oeser: Tachistoskopische Leseversuche als Beitrag zur strukturpsychologischen Typenlehre (Tachistoskopowe eksperymenty nad czytaniem jako przyczynek do strukturalno-psychologicznej nauki o typach). Str. 139—232. Wychodząc z założeń szkoły marburskiej Jaenscha, autor opisuje, jak w badaniach tachistoskopowych nad czytaniem słów w różnych układach eksperymentalnych zachowują się osoby należące do scałkowanego i rozszczepionego typu. Pierwsze czytają w kompleksach, mają subjektywną pewność, że trafnie przeczytały słowa, i upierają się przytem, nawet jeżeli popełniły rażące błędy; zachowanie się drugich jest wprost odwrotne.

F. Oetker: Vorsitz im Schwurgericht und Eignung zur Schuldbeurteilung (Przewodnictwo w sądach przysięgłych i zdatność do oceny winy). Str. 243—255. Autor krytykuje rozporządzenie z dnia 4 stycznia 1924 nakazujące przewodniczącemu niemieckich sądów przysięgłych branie udziału wraz z przysięgłymi w ocenianiu winy podsądnego i uważa to za poważny błąd psychologiczny.

R. Sommer: Ein Erinnerungsversuch zu zweit (Próba przypomnienia sobie we dwójkę). Str. 256—259. Jest to kazuistyczny przyczynek do zagadnienia przypominania sobie nazw, których chwilowo nie można sobie przypomnieć. W danym przypadku chodzi o nazwę ulicy, znaną dwom osobom, które wspólnie usiłowały przypomnieć sobie jej brzmienie.

F. E. O. Schultze: Die Forderung einer »theoretischen Psychologie«, am Begriffe der Einstellung erläutert (Postulat »teoretycznej psychologji« objaśniony na pojęciu nastawienia). Str. 260—282. Wychodząc od pojęcia nastawienia w znaczeniu używanem przez Marbego, autor formułuje kilka twierdzeń odnoszących się do zadań, metod i przedmiotu psychologji teoretycznej, która powinna: 1. badać najogólniejsze założenia psychologji, 2. opierać się na eksperymencie, 3. zajmować się świadomością i nieświadomością, 4. starać się o jaknajściślejsze powiązanie wyników badań psychologicznych i 5. opierać się na rozważaniach indukcyjnych, dedukcyjnych i apriorycznych, podobnie jak fizyka teoretyczna.

L. Sell: Das Problem der Einstellung und die Adlersche Individualpsychologie (Zagadnienie nastawienia i psychologja

indywidualna Adlera). Str. 283—301. Interesująca krytyka systemu psychologji indywidualnej Adlera z punktu widzenia poglądów Marbego na osobowość. Autor zarzuca Adlerowi jednostronność i brak autokrytycyzmu oraz zaznacza, że interpretacje psychologiczne Adlera są zbyt schematyczne, skutkiem czego nie ujmują trafnie całej różnorodności życia duchowego.

M. Zillig: Zur Psychologie des dichterisch schaffenden Kindes (Przyczynek do twórczości poetyckiej dziecka). Str. 302—324. Są to badania dotyczące osobowości małej (prawie 10-letniej dziewczynki), która poczęła pisać wiersze mając $8^1/_2$ lat. Na podstawie analizy wytworów poetycznych, obserwacji i badań testowych autorka podaje szereg rysów charakterologicznych (uczuciowy stosunek do ludzi, zdolność wczuwania się w sytuacje życiowe) i intelektualnych (uzdolnienie językowe, inteligencja).

M. Schorn: Untersuchungen über die Handgeschicklichkeit (Badania zręczności). Str. 325—378. Autorka badała zręczność u 30 osób obojga płci przy pomocy testów zginania drutu, wykonania kopij z plastyliny według wzoru, nawlekania perełek, owijania gwintu, nasypywania grochu z większego zbiornika do epruwetek. Ponadto musiały osoby badane wykonać według wzoru rysunek i poddać się badaniom tremometrycznym. Autorka utworzyła na podstawie uzyskanych w ten sposób wyników szeregi rangowe i obliczyła korelacje według wzoru Spearmana. Wykryła trzy rodzaje zręczności i osiem typów zręcznościowych. Stwierdziła naogół większą zręczność u mężczyzn niż u kobiet i zauważyła, że zręczność o wiele silniej związana jest z całą osobowością, zwłaszcza młodzieńczą, niż dawniej przypuszczano.

W. Peters: Sprangers Lebensformen und die Psychologie des konkreten Menschen (Formy życia Sprangera a psychologja konkretnego człowieka). Str. 379—444. Autor poddaje systematycznej krytyce poglądy Sprangera, wykazując, że autor »Form życia« urobił sobie zupełnie błędny obraz o współczesnej psychologji. Walka, którą wypowiedział Spranger dzisiejszej psychologji, zwraca się zatem przeciwko błędnej konstrukcji psychologji jako nauki opierającej sie, jak mylnie sądzi Spranger, na atomistyce psychologicznej, mechanicznych asocjacjach, a nie uwzględniającej intencjonalności życia duchowego oraz jego charakteru dyspozycyjnego.

Stefan Błachowski (Poznań),

ZEITSCHRIFT FÜR RELIGIONSPSYCHOLOGIE II (1929) 1.

1. *F. Künkel:* Vom Schuldgefühl zum Schuldbewusstsein (Od uczucia winy do świadomości winy). Str. 5—28. Autor określa

stosunek dzisiejszej nauki do problemu »choroba i grzech« i rozważa, na podstawie opisu pewnego wypadku ogólnego uczucia winy, 1° zagadnienie t. zw. »pustego miejsca« w systemie pojęć psychologicznych, które zachodzi wtedy, gdy pacjent, rezygnując z samodzielnego zbawienia się, ogląda się na pomoc z zewnątrz i 2° zagadnienie oddzielenia psychologicznie bezpłodnego przyrodniczego badania przyczynowego od badania odpowiedzialności, które umożliwia powodzenie w psychoterapji.

J. B. Schairer: Psychognostische Aufhellung religiöser Abnormitäten (Psychognostyczne wyjaśnienie anormalności religijnych). Str. 29—40. Przedstawiwszy na szeregu przykładów zależność pewnych anormalności religijnych od urazów psychicznych lub niedostatków rozwojowych, autor dochodzi do wniosku, że duszpasterz winien stosować w takich wypadkach terapję psychiczną, a nie wdawać się w debaty teologiczne, musi się więc zdobyć na jasną diagnozę psychiczną.

J. Neumann: Psychotherapie, Theologie, Kirche (Psychoterapja, teologja, kościół). Str. 41—75. Celem wykazania pożyteczności psychoterapeutycznego wyszkolenia duszpasterzy, autor przedstawia 2 wypadki nerwicy, pokonanej dzięki odpowiedniej psychoterapji i formułuje prawa życia duchowego, z których wynika, że choroba duszy jest następstwem pogłębionego uczucia mniejszej wartości. Chory dążąc do równowagi ma zwiększoną potrzebę osiągnięcia pewnego znaczenia w życiu. To zaś wywołuje najczęściej błędne nastawienie charakteru, będącego zarówno skutkiem, jak i w dalszym rozwoju wypadków, powodem naruszenia normalnych stosunków z ludźmi.

K. Beth: Die Religion im Urteil der Psychoanalyse. S. Freuds Kampf gegen die Religion (Religja w opinji psychoanalizy. S. Freuda walka z religją). Str. 76—87. W broszurze »Die Zukunft einer Illusion« Freud przedstawia religję jako ogólnoludzką nerwicę z natręctwami i oczekuje wyleczenia z niej ludzkości, gdy wykaże jej neurotyczny początek. Autor zarzuca Freudowi: 1° że pomija zupełnie fenomenologję religji i z tego powodu, co innego, jak religja, za religję uważa; 2° że nie przeprowadza dwóch dowodów, koniecznych dla udowodnienia swej tezy: a) że przedstawienie Boga nie ma żadnego punktu oparcia poza psychiką ludzką, b) że życie duchowe ludzi religijnych odpowiada prawom neurotycznego przedstawienia i myślenia; 3° że opiera się na bardzo luźnej hipotezie, jakoby początkiem życia religijnego na poziomie totemizmu było zamordowanie praojca hordy.

Franciszek Smolka (Lwów)

ZEITSCHRIFT FÜR VÖLKERPSYCHOLOGIE UND SOZIOLOGIE V (1929) 4.

J. Plenge: Als dritter Redner im Symposion (Jako trzeci mówca w sympozjonie). Str. 385—405. Rozważania programowe nad przedmiotem i zagadnieniami metodologicznemi przyszłej socjologji. Autor polemizuje z wywodami A. Walther'a, który pierwszy zabrał głos w dyskusji nad zadaniami socjologji, zainicjowanej przez redakcję.

J. Kraft: Soziologie oder Soziologismus? (Socjologia czy socjologizm?). Str. 406—417. Polemizując z tezami Mannheim'a, sformułowanemi w pracy p. t. »Ideologie u. Utopie«, wykazuje autor jednostronności socjologizmu w rozpatrywaniu wytworów kulturalnych.

W. Jmiěla-Gentimur: Das Nationalitätenproblem der russischen Revolution (Problem narodowości w rosyjskiej rewolucji). Str. 418—431. Proces tworzenia się na terytorjum Rosji państwa euroazjatyckiego i odrębnej słowiano-turańskiej kultury, zapoczątkowany przez podbój Dżyngis-Chana, został otamowany przez Piotra W., od którego datuje się bezwzględnie przeprowadzana intoksykacja umysłowości rosyjskiej elementami kultury zachodnio-europejskiej. Ostateczną konsekwencją inwazji tej kultury, niezgodnej z psychiką Rosji, jest bolszewizm, którego polityka narodowościowa, wymierzona przeciw europejskiemu i amerykańskiemu kapitalizmowi, siłą rzeczy doprowadzi do nawiązania z linją rozwojową słowiano-turańskiej kultury, przerwaną od czasów Piotra W.

J. R. Kaim: Die Juden von Salonik (Żydzi w Salonikach). Str. 432—439. Opis procesu deklasowania i radykalizacji społecznej Żydów od czasu przyłączenia Salonik do państwa Greckiego.

Tadeusz Szczurkiewicz (Poznań).